

Aicardiana

2^e série — n° 45 — 30 juin 2025

JEAN AICARD

*Le
Livre d'heures
de
l'Amour*

1887

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 45

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Introduction.</i> Dominique AMANN	7
<i>Le Livre d'heures de l'Amour.</i> Jean AICARD	25
Notes et Documents	293
<i>Charles Delagrave</i>	295
<i>Marcellin Berthelot</i>	295

ÉDITORIAL

Il y a cent cinquante ans, l'Italie fêta le quatrième centenaire de la naissance de Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni, aujourd'hui connu sous le nom de Michel-Ange, immense artiste de la Renaissance florentine : Michel-Ange naquit en effet le 6 mars 1475 à Caprese, dans la république de Florence, où il passa la plus grande partie de sa vie.

Les organisateurs des festivités invitèrent des sociétés intellectuelles et artistiques étrangères à y participer et l'académie du Var y délégua Jean Aicard, un de ses poètes-maison, grand admirateur de la civilisation romaine et latine : celui-ci se rendit donc en Italie en septembre 1875, participa activement aux festivités, qui lui inspirèrent quelques poèmes, et, à son retour à Toulon, rédigea un compte-rendu de ce voyage, publié dans *Aicardiana* n° 3.

Jean Aicard a ensuite poursuivi sa « carrière poétique » avec la publication de grands titres comme *La Chanson de l'enfant* (1875), *Miette et Noré* (1880), *Le Dieu dans l'homme* et *L'Éternel Cantique* (1885), *Le Livre des petits* (1886) ; mais aussi avec *Puget à Rome* et *Lamartine* (1883),

Pour varier son inspiration, notre écrivain se hasarda dans l'analyse du sentiment amoureux, thème éternel de la poésie : il donna alors à son public en 1887 *Le Livre d'heures de l'Amour* dont *Aicardiana* présente, dans ce numéro, une nouvelle édition, améliorée et augmentée de notes et commentaires.

Cet essai de Jean Aicard ne rencontra pas, il faut le dire, un bien grand succès. Mais, si l'ensemble de l'oeuvre est assez convenu, il n'en reste pas moins qu'elle est parsemée de véritables pépites que cette nouvelle édition veut tirer de l'oubli, pour offrir à ses lecteurs fidèles d'agréables lectures estivales.

Bon été et bonnes vacances !

Dominique AMANN

INTRODUCTION au *Livre d'heures de l'Amour*

Dominique AMANN

Historique

Le Livre d'heures de l'Amour est un important recueil poétique de près de trois cents pages, composé de cent quarante-cinq poèmes. Seules sept pièces préexistaient : les poèmes « Pluie d'été » et « Diane » avaient été déjà publiés en 1872 dans *La Renaissance littéraire et artistique*¹ ; « Bacchante » a été publié en 1884² et les deux poèmes « L'Adieu » et « Le Violon » ont été lus durant le voyage en Suisse effectué par notre écrivain en avril 1884 ; « À la femme » a été repris du recueil *Le Dieu dans l'homme* (1885)³ ; enfin « Le lit du torrent » avait déjà été donné au *XIX^e Siècle*⁴.

Les cent trente-huit autres poèmes ont été composés spécifiquement pour le *Livre d'heures*, pendant les années 1885 et 1886.

¹ Poème « Pluie d'été » : *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 25, 12 octobre 1872, page 195, colonnes 1-2. — Poème « Diane » : *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 25, 12 octobre 1872, page 195, colonne 2.

² *La Nouvelle Revue*, 6^e année, tome 29, juillet-août 1884, pages 185-186.

³ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, pages 156-158.

⁴ *Le XX^e siècle*, 1^{re} année, n° 5 et 6, jeudi 15 juillet 1886, page 67, colonnes 1-2.

L'achevé d'imprimer est daté du 23 octobre 1886 : il s'agit plutôt de l'achèvement de la composition typographique, permettant le tirage d'épreuves pour la relecture par l'auteur. Le volume achevé n'a été présenté à la devanture des librairies qu'en mars 1887.

La correspondance d'Athénaïs Michelet⁵ à Jean Aicard atteste que le titre était déjà choisi en mai 1886 : « Quel beau titre : *Le Livre d'heures de l'Amour* ! Votre succès serait assuré quand il n'y aurait pas à la suite d'un tel titre des choses merveilleuses. ⁶ »

Le livre achevé étant en cours d'impression, Jean Aicard le présenta officiellement lors d'une conférence faite au cercle Saint-Simon⁷ le samedi 12 mars 1887 et généreusement annoncée par la presse parisienne :

8

Hier soir, M. Jean Aicard a donné aux membres du cercle Saint-Simon la primeur d'un volume de vers qu'il publiera, cette semaine, sous le titre de *Livre d'heures de l'amour* (chez Lemerre).

M. Jean Aicard, qui n'est pas conférencier et s'en excuse avec une parfaite bonne grâce, s'est borné à lire, au cercle Saint-Simon, un assez grand nombre de pièces. Il lit, d'ailleurs, avec un art parfait, ce méridional à la voix chaude et vibrante, qui ménage ses effets avec un art infini et donne à ses vers une

⁵ Pour Jules et Athénaïs Michelet, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et les Michelet », *Aicardiana*, 2^e série, n° 17, 15 juin 2016, pages 7-60.

⁶ Lettre autographe signée d'Athénaïs Michelet à Jean Aicard, sur papier grand deuil, 4 pages, écrite de Paris le dimanche 16 mai 1886. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 88.

⁷ Pour le Cercle Saint-Simon, voir AMANN (Dominique), « Le Cercle Saint-Simon », *Aicardiana*, 2^e série, n° 44, 30 décembre 2024, pages 116-118.

harmonie sonore. L'esprit et l'oreille prennent un égal plaisir à cette poésie si musicale.

M. Jean Aicard n'a prononcé que quelques mots de prose, pour rappeler qu'en 1884 il avait fait, au même cercle Saint-Simon, une lecture de sa paraphrase du *Cantique des Cantiques*⁸. On retrouvera, a-t-il dit, dans le *Livre d'heures de l'amour*, une réminiscence des *Cantiques*. Les pièces du *Livre d'heures* ont été conçues et écrites au jour le jour, mais le poète les a liées, dans le volume, par cette éternelle chaîne de tous les amours dont le premier anneau est le printemps des premières effusions ; le dernier, l'hiver glacé des chagrins et des deuils... Au milieu, sont les mille et un sentiments divers qui agitent, tour à tour, le cœur des amants... On trouvait déjà cette démarche dans le *Cantique*... On la retrouvera encore dans le *Livre d'heures*... [...] ⁹.

9

Samedi, au cercle Saint-Simon, soirée littéraire exquise, une primeur d'une rare saveur : M. Jean Aicard lisait quelques-unes des pièces de son nouveau volume, *Le livre d'heures de l'amour*. Comme il nous l'a tout d'abord expliqué lui-même, s'inspirant du *Cantique des Cantiques*, il a développé ses impressions intimes sur ce sentiment universel des grâces de la femme, des enthousiasmes qu'elle inspire, des douleurs qu'elle nous cause.

L'année dernière nous avons le bonheur, à ce même cercle, d'entendre M. Jean Aicard nous lire sa traduction du *Cantique*

⁸ NDLR. — Pour le *Cantique des Cantiques*, voir AMANN (Dominique), « Du Cantique des Cantiques à l'Éternel Cantique », *Aicardiana*, 2^e série, n° 44, 30 décembre 2024, pages 7-105.

⁹ *La République française*, 17^e année, n° 5574, dimanche 13 mars 1887, « Au jour le jour. Une conférence de M. Jean Aicard », page 2 colonne 6 et page 3 colonne 1.

des Cantiques. En des vers colorés, brillants, chauds du soleil méridional, il nous donnait l'impression de la passion brûlante. M. Renan lui exprimait sa vive admiration en le félicitant de s'être dégagé des petites questions qui passionnent l'archéologue, d'être monté du premier coup d'aile jusqu'au sublime du sujet, et, s'affranchissant de la traduction littérale, d'avoir su saisir l'impression vibrante de l'œuvre.

Le livre que M. Aicard nous présente aujourd'hui ne serait-il pas dû à cette parole du maître, dans laquelle il a puisé sa première inspiration ? C'est, comme il nous l'a dit, le développement de ce thème éternel, la passion, rajeuni par la note vécue. On retrouve l'homme dans cette poésie jeune, vibrante, colorée, chaude, du vrai midi par le soleil, mais de tous les temps et de tous les pays par la puissance de l'expression et l'élévation de la pensée.

[...].

La caractéristique du *Livre d'heures de l'amour* nous paraît être un mélange de scepticisme joyeux et de tendresse poignante et, comme disait un critique présent : « Je ne sais quoi d'alerte et de cavalier qui dissimule mal les tristesses de l'homme moderne ».

En résumé et pour ce qui concerne ce livre, nous affirmons que l'auteur de la *Chanson de l'enfant*, de *Miette et Noré*, du *Dieu dans l'homme* vient de nous donner une œuvre entièrement différente de ses ouvrages précédents et, sur un thème qui a inspiré tous les poètes du monde, et qu'il n'avait pas même effleuré encore, il a trouvé une note originale, jeune, fraîche et bien personnelle.

De même que la *Chanson de l'enfant* et *Le Livre des petits* lui ont fait une popularité parmi les enfants et un ami de chacun d'eux, de même *Le Livre d'heures de l'amour* sera bientôt

entre les mains de toutes les femmes et de tous les amoureux.

René HUET¹⁰.

Selon l'usage du temps, des poèmes furent distribués à la presse nationale pour attirer l'attention des acheteurs potentiels. Les lecteurs purent se procurer le volume en librairie à partir du 15-20 mars 1887.

Contenu

Dans ce nouveau recueil, le poète reconnaît que l'homme n'est rien sans la femme (« Amour est tout », n° 114), que l'amour est le moteur de tout (« Rien sans amour », n° 126), que l'amour fait oublier toutes les noirceurs du monde (« L'oubli », n° 19 ; « L'oubli de tout », n° 118)... mais aussi que l'amour blesse parfois (« Les cœurs blessés », n° 139), que « le bonheur d'aimer est cruel » (« Chanson », n° 36), que désir et regret ne sont qu'un¹¹, le regret étant le désir d'une chose connue (« Les étoiles filantes », n° 90 ; « Loin des yeux », n° 102), et que l'amour et la mort sont inséparables (« *Amor-mors* », n° 141).

Les poèmes composant *Le Livre d'heures de l'Amour* sont parfois légers, délicieusement coquins tout en restant toujours délicats : ils évoquent alors une scène bucolique (« Au bord de l'étang », n° 5), le sentiment pur et joyeux qui naît au cœur des

¹⁰ *Le Sémaphore de Marseille*, 60^e année, n° 18123, dimanche 20 et lundi 21 mars 1887, « Chronique. Jean Aicard au Cercle Saint-Simon », page 2, colonnes 2-3.

¹¹ Les frères Éros (Ἔρως) dieu de l'Amour, Himéros (Ἥμερος) dieu du Désir et Pothos (Πόθος), tous trois fils d'Aphrodite et d'Arès, sont les dieux de l'Amour (Ἔρωτες).

jeunes fiancés (« Les fiancés », n° 2), les amours adolescentes (« Chérubin », n° 22), le souvenir d'un baiser (« Le baiser », n° 16), l'amour tendre (« La belle étoile », n° 142), le bonheur « aérien » d'un cavalier et d'une cavalière (« La chevauchée », n° 28), l'amour lumineux (« La mer qui brule », n° 38), l'amour parfait de Léandre et Héro (« Amour antique », n° 42), l'amour simple et heureux (« Elle riait », n° 87 ; « Tous les bien-aimés sont des rois », n° 97), l'amour parfait (« L'île flottante », n° 98 ; « Retour », n° 99), l'amour extatique (« Le miracle », n° 93 ; « L'extase », n° 94), l'amour maternel sublime (« Caritas », n° 125 ; « Uxor », n° 133), l'amour éternel et universel (« Le ciel », n° 127 ; « La seule sagesse », n° 128).

Mais, dans ce recueil consacré à l'Amour, ces notes gaies et tendres restent trop rares : notre poète est davantage sensible aux embarras qu'éprouve ce sentiment.

Il pense à ceux qui n'ont jamais connu l'amour (« Les jours noirs », n° 10 ; « Si ton cœur est brisé », n° 11 ; « Lied », n° 49 ; « Plein air », n° 136 ; « Pleure-toi », n° 140).

L'amour lui apparaît précaire (« Le bouquet de roses », n° 41), fugace (« Jamais plus », n° 83 ; « L'eau qui passe », n° 117) ; le temps passe vite et l'amour se fane vite (« Musique sans paroles », n° 108), il ne dure qu'un jour, qu'un instant (« Walse lente », n° 110 ; « Le bonheur est dans l'éphémère », n° 113 ; « Soupir final », n° 119 ; « Les roses », n° 120 ; « Fuite du temps », n° 124 ; « L'éphémère », n° 129).

Il remarque que l'amour est parfois narquois et moqueur (« La fille du lépreux », n° 43 ; « Les yeux », n° 47) ; qu'il peut aussi n'être pas partagé (« Plus belle », n° 6 ; « À la femme », n° 107) ; se refuser (« Un mensonge », n° 15 ; « Sur le lac », n° 24 ; « Mon pauvre cheval », n° 25 ; « La bonne aventure », n° 26 ; « Aux Alysamps », n° 137) ; être infidèle (« Adam trahi », n° 33 ; « Les cheveux », n° 95) ; repousser (« Détresse », n° 9).

Il craint la femme froide et distante (« À cheval », n° 52), ingrate (« Un bouquet à Chloris », n° 88), hautaine et méprisante (« Orgueil », n° 7 ; « Pour une vierge aux libres propos », n° 116), cruelle et méchante (« Aubade », n° 8 ; « La fuite », n° 48), ou jalouse (« La jalouse », n° 40).

Il vit l'impossibilité de l'amour (« Le taureau », n° 12 ; « J'avais mis mon cœur », n° 105).

Il ressent enfin l'amour comme un poison mortel (« Aimer, n'aimer pas », n° 51), comme un démon et un enfer (« Unica », n° 138).

Le poète sombre parfois dans le dégoût et la lassitude (« La chère douleur », n° 3 ; « À une ombre », n° 115) ; il est tourmenté et sans espoir (« Hanté », n° 13) ; il ressent en lui un regret sans fin (« À une musicienne », n° 21) ; il fuit l'autre sexe (« Conseils inutiles », n° 37 ; « À une jeune amie », n° 123) ; il éprouve une « sauvage envie » de la mort (« J'ai dit à mon cheval », n° 4).

Ou alors il préfère l'amitié à l'amour (« Déclaration d'amitié », n° 23).

Dans toutes ces approches du thème de l'Amour, notre écrivain multiplie les références à l'Antiquité, principalement grecque : cette source d'inspiration est consubstantielle à sa pensée et Jean Aicard n'ignore pas qu'il a un doctorat principalement éduqué, issu des lycées de l'Empire où l'apprentissage du latin commençait en classe de huitième et l'apprentissage du grec en sixième¹². À côté de mentions fugitives d'amazones,

¹² Voir AMANN (Dominique), « L'hellénisme de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2^e série n° 38, 15 août 2022, pages 137-206 ; et « Le lycée de Nîmes », *loc. cit.*, pages 23-136.

de nymphes, de muses..., il multiplie les références à des dieux et déesses, des mythes et des légendes ; d'autres fois il évoque, sans références explicites à l'Antiquité, une Nature panthéiste animée d'un rythme immuable, « l'ordre éternel de l'univers ».

Quelques thèmes particuliers émergent des poèmes.

Le thème de la pitié apparaît onze fois dans *Le Livre*¹³.

La rose est citée plus de quarante fois. Chez les Grecs, la rose était la fleur d'Aphrodite déesse de l'amour et, chez les Latins, d'Aurora la déesse aux doigts de rose. Les Romains rattachent la rose à Vénus. Et la première nuit d'amour entre Cléopâtre et Marc-Antoine se serait déroulée sur un lit de pétales de roses de quarante-cinq centimètres d'épaisseur.

Le cheval est un personnage récurrent dans ce recueil, qu'on retrouve dans les poèmes « Mon pauvre cheval » (n° 25), « La chevauchée » (n° 28), « Le dragon » (n° 32), « L'hirondelle » (n° 46), « La fuite » (n° 48), « À cheval » (n° 52), « La fleur » (n° 54), « Dans un amandier » (n° 57), « Elle riait » (n° 87), « Un bouquet à Chloris » (n° 88). Il est parfois le souffre-douleur de son maître mais, le plus souvent, son complice et confident.

Le papillon est nommé en grec par le substantif féminin ψυχή (*psyché*) qui, dans son premier sens, désigne l'âme : l'âme souffle divin, était ainsi figurée sous une forme légère et volante. Jean Aicard avait déjà développé l'amphibologie du terme dans le poème ΨΥΧΗ de ses *Jeunes Croyances* (II, IX, pages 58-60). Le thème du papillon-âme se retrouve dans « Le rossignol » (n° 29), « Écrit sur un éventail » (n° 30), « La petite fée » (n° 31), « Le papillon » (n° 55) et « Les noces du papillon » (n° 134).

¹³ Pour cette notion qui constitue le cœur de la philosophie de Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « La Pitié, pensée de toute une vie », *Aicardiana*, n° 36, 15 décembre 2021, pages 49-184.

Une grande attention est également apportée aux yeux, aux cheveux, aux étoiles.

Réception

Au début de l'année 1887, la presse ne parlait que du *Livre des Petits* et du *Père Lebonnard*.

Le Livre des Petits fut mis en vente par l'éditeur parisien Charles Delagrave¹⁴ à la fin du mois de décembre 1886. Une édition illustrée de cinquante-six compositions de Jean Geofroy parut, chez le même éditeur, en janvier 1887. Essentiellement destiné aux enfants de l'école primaire, ce recueil contient des petites fables, des comédies plus dramatiques, des contes de fées, mais aussi de petits poèmes où la morale laïque est enseignée : l'enfant apprend à respecter le travail, la famille et la patrie ; il apprend qu'il n'y a pas de sots métiers et que chacun a une tâche à remplir. « *Le Livre des Petits* (1887) est un livre d'éducation, un livre scolaire... Et parmi les livres bons à mettre aux mains des enfants, je n'en sais pas de meilleur que celui de ce poète qui, simple sans titre puéril, doux sans être fade, tendre en restant mâle, interrompt, pour parler aux adolescents, les drames qu'il porte en sa tête et les œuvres qu'il va faire applaudir par la foule. ¹⁵ »

Quant au *Père Lebonnard*, dès la première lecture devant le comité de la Comédie-Française le jeudi 10 juin 1886, la pièce fut reçue à l'unanimité puis plusieurs fois programmée, notamment en août 1887, et déprogrammée tant le Français avait de pièces déjà acceptées à produire.

¹⁴ Voir sa notice dans les *Notes et Documents*, page 295.

¹⁵ CLARETIE (Jules), *Revue pédagogique*, 15 novembre 1887.

Par ailleurs, Jean Aicard participa en avril et mai, au voyage en Algérie et Tunisie organisé à l'occasion d'un congrès d'instituteurs présidé à Alger par le ministre de l'Instruction publique, M. Berthelot¹⁶. La presse se fit largement l'écho des épisodes de cette manifestation.

Si bien que *Le Livre d'heures de l'Amour* et le petit essai *Le conte de Lisle* passèrent très inaperçus. De 1897 à 1903, puis de 1907 à 1910, et enfin en 1919-1921, Jean Aicard fit paraître une trentaine de poèmes de ce recueil dans différentes revues, principalement les *Annales politiques et littéraires*.

Compte-tenu de la tonalité générale de l'œuvre pour un livre consacré à l'Amour, la critique fut plutôt sévère :

16

Un recueil nouveau de M. Jean Aicard ne laisse pas indifférents les délicats : ils ont le droit d'espérer un régal de pure ambrosie, quand le poète qui les convie est l'auteur de la *Chanson de l'enfant* et de *Miette et Noré*.

Le Livre d'heures de l'amour renferme des pages exquises, et, à côté de celles-là, qu'on nous pardonne de l'avouer, bien des feuillets fades ; tout un livre d'amour, et d'un amour toujours le même, plus coquet que profond, plus superficiel que poignant, traité, à ce qu'il semble, en vers français, comme *une admirable matière à mettre en vers latins* ; tout un livre dans cette note finit par être monotone. En vain M. Jean Aicard s'est ingénié à varier les rythmes et les strophes, cet art tout extérieur, cette dextérité un peu subtile du virtuose ne compensent pas suffisamment la froideur et l'ennui. Ce n'est point parce que les mots : feu, flamme, soleil, pourpre, sanglant, et autres de la même famille, éclatent coup sur coup dans une pièce gé-

¹⁶ Voir sa notice dans les *Notes et Documents*, page 295.

néralement courte, comme des fusils à répétition, que nous sentons la chaleur du sentiment et que notre esprit s'intéresse et demeure éveillé en même temps que notre cœur s'émeut. Est-ce la faute à mon cœur trop vieux, à mon esprit blasé ? Très rarement, en dégustant ce volume, l'un s'est ému ; l'autre, parfois, s'est détourné ou engourdi.

Sans doute un grand nombre de pièces sont d'une jolie facture, et, pour exprimer des sentiments délicats, M. Jean Aicard cherche et trouve des tours ingénieux, des combinaisons de syllabes harmonieuses. Mais quoi ! trop d'ingéniosité, précisément ! trop de recherche ! Le poète en tombe à la mièvrerie et, s'il n'y prend garde, au madrigal chronique. [...].

C'est cette manie de la poésie au salon qui nous vaut tant de troubadours et si peu de poètes : M. Jean Aicard, qui est un poète, et non l'un des moins estimables du temps présent, tourne parfois au troubadour. Il laisse entrer dans son cœur toute une moisson de cheveux : rien d'étonnant que les sentiments sincères s'y embrouillent comme en un écheveau et n'en sortent que tirés par les cheveux.

Parfois aussi l'on est surpris d'une métaphore extraordinaire : on rencontre, par exemple, « le bec d'un secret dévorant ». D'autres jours, M. Jean Aicard nous veut conter une aventure amoureuse ; et bien qu'il nous fasse entendre que la dame séduite par le charme du poète soit des plus aristocratiques et le promène dans un huit-ressorts à deux chevaux, conduits par un cocher, « vrai serf de Russie », les vers prennent une petite allure prosaïque et bourgeoise [...].

Lorsqu'il veut bien s'abandonner à la muse simple des amours sincères, M. Jean Aicard reprend tous ses avantages.

[...]. En vérité, tout cela n'est pas d'un haut vol ni d'une langue bien personnelle ; mais au moins y sent-on palpiter l'âme du poète. Seuls, je crois, deux poèmes s'élèvent emportés

17

par un souffle plus puissant, emplis d'une idée plus large et plus forte, *le Ciel*, et surtout *la Mer*. [...].

Cette pièce est fort belle, et si nous avons reproché si franchement à M. Jean Aicard l'abus des fadaises amoureuses, des airs de guitare à l'usage des gens du monde capables seulement de s'attendrir sur l'amour factice, c'est que dans l'ouvrage même du poète brillent des morceaux excellents de fond et de forme, et que nous le verrions avec peine s'adonner davantage encore aux versiculets d'album.

PZ¹⁷.

Jean Aicard, alors âgé d'une quarantaine d'années, avait acquis la réputation d'un poète philosophe avec *Les Rébellions et les Apaisements* (1871) ou *Le Dieu dans l'homme* (1885) ; d'un poète de la Provence avec les *Poèmes de Provence* (1873) ou *Miette et Noré* (1875) ; et d'un poète de l'enfance avec *La Chanson de l'enfant* (1875) ou *Le Livre des petits* (1886). Cette nouvelle source d'inspiration parut ne pas être très féconde pour son talent :

Je ne retrouve pas dans le *Livre d'heures de l'amour*, — le titre ne m'agréa aucunement, si prétentieux qu'il soit, — les qualités dont on était charmé aux premiers volumes de vers. À la fois, il y a manière et monotonie. Dans certains sujets, la banalité s'impose : mieux vaudrait ne pas y toucher. De ceux-là, le plus commun, c'est la passion libre, l'amour sans le mariage. Jean Aicard a tenu à grossir le nombre des amants heureux ou malheureux qui parlent pour le public. Il nous dit donc ses aventures avec Elvire, et d'autres après elle ; et ce, pour la plus

¹⁷ *Le Livre, revue du monde littéraire*, 8^e année, 1887, page 297 colonne 2 à page 299 colonne 1.

grande gloire de Vénus. Non pas que les tableaux choquants et les peintures troublantes aient été exploités. Aicard a le goût trop délicat pour se complaire aux choses ignobles. Il veut un amour rêveur, très idéaliste ; il s'éprend des étoiles.

Cet idéalisme, bien qu'embelli de toutes les gentilleses de la forme, n'en aboutit pas moins à la brutalité, qui fait le fond des passions d'amour. La loi d'amour régit tous les cœurs.

Aicard répète les thèmes tant de fois repris sur la vanité et la brièveté de la joie. Il glorifie ou du moins excuse le libertinage de don Juan parce que, éparse à travers les créatures, la beauté de l'antique Vénus séduit et mord au cœur. Je reconnais dans Aicard l'élève de Lamartine. Promenades sur les lacs, au clair de lune, chevauchées dans la forêt : ces cadres sont bien vieux ; mais Aicard les rajeunit par l'art d'un style consciencieux.

Mais, trop souvent encore, la délicatesse devient mièvrerie ; la grâce tourne à la mignardise et l'élégance se change en afféterie.

Aicard effleure les sujets graves ; puis, comme impuissant à les soutenir, il les rejette brusquement. Cela finit mal. De telles dissonances ne sont pas rares dans le volume. Dans *Adam trahi*, les beaux vers rappellent une des pages de la *Légende des siècles* ; la pièce se termine par une gaudriole. La *Chanson du lit* méritait d'être traitée avec un sérieux plus sincère, avec un respect presque sacré. L'Église entoure de pudeurs plus recueillies le lit nuptial, au jour où elle est appelée à le bénir.

Si Aicard avait montré, dans l'ombre, le crucifix protégeant le lit et le berceau, et laissant descendre sur eux le rayon divin des espérances et des promesses éternelles, est-ce que ses vers n'auraient point gagné en pure et noble beauté ? En somme, dans ces méditations où devraient jaillir des pensées plus philosophiques, comme dans ses descriptions d'amour factice, le

poète est dépaysé. Qu'il reprenne son inspiration première, ces contes charmants et fins de Provence, ces fêtes naïves de son pays, ces paysages fêtés par le soleil et le chant des cigales.

[...]. Là, sans effets cherchés, dans une note simple, Aicard se met à l'unisson des troubadours : ces vers aisés, aux contours gracieux, avec une imagination légère, sont dignes de la vieille Muse provençale. Poète, telle est votre originalité : revenez-y¹⁸.

Le Livre d'heures de Jean Aicard a dérouté son auditoire. Sans vouloir imiter l'avidité des spécialistes auto-proclamés de « la vie sexuelle de Jean Aicard », registre que j'ai toujours refusé d'aborder dans cette publication, je ne saurais méconnaître que notre écrivain fut malheureux en amour. Et c'est ce que traduit ce recueil qui évoque aussi bien le nostalgique regret de l'amour impossible que la tragique souffrance de l'amour refusé et blessant. Entre ces deux pôles, se dévoilent toutes les nuances d'attitudes hautaines et dédaigneuses, orgueilleuses et ironiques.

Jean Aicard ne poursuit donc pas dans ce registre. À partir de 1888, il écrivit beaucoup pour le théâtre, espérant toujours un grand succès de scène... mais il y rencontra plus de difficultés et de déceptions ; seul *Le Père Lebonnard* connut un succès prodigieux... mais au prix de luttes épiques ! En revanche, ses nombreux romans lui apportèrent de magnifiques succès.

Passé 1887, l'œuvre poétique de Jean Aicard passe au second plan. Il faut attendre 1896 pour la publication de *Jésus*, le sommet de la philosophie de notre écrivain. *Visite en Hollande* (1913) et *Le Jardin des enfants* (1914) furent suivis de recueils

¹⁸ LALLEMAND (Paul), « La poésie contemporaine », *Le Correspondant*, nouvelle série, tome cent douzième, jeudi 25 août 1887, pages 654-657.

de poésie de la guerre. Pendant toute cette période, Jean Aicard produisit surtout des poésies fugitives ou des pièces de circonstance, continuant aussi à distribuer à la presse des poèmes déjà publiés.

BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages. *Aicardiana*, 2^e série, n° 21, 15 juin 2017, pages 49-177, nouvelle édition avec introduction et notes par Dominique Amann.
- AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-16, 182 pages. 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, avril 1874, in-18, 198 pages ; édition augmentée de cinq poèmes. 3/ Paris, Georges Charpentier, octobre 1878, in-18, III-248 pages, augmentée de dix-sept poèmes, édition définitive. *Aicardiana*, 2^e série, n° 41, 15 août 2023, nouvelle édition avec introduction et notes par Dominique Amann.
- AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, XXXII-412 pages.
- AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages. 2/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-18, 305 pages, enrichie d'une « Invocation à Victor Hugo ».
- AICARD (Jean), *Le Livre des petits*, 1/ Paris, Charles Delagrave, fin 1886, grand in-8°, 168 pages. 2/ illustrée de cinquante-six compositions de Jean Geoffroy, Paris, Charles Delagrave, janvier 1887, in-8°, IV-176 pages.
- AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'Amour*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-8°, 298 pages.

- AICARD (Jean), *Leconte de Lisle*, Paris, librairie Fischbacher, 1887, in-12, 24 pages.
- AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, mars 1908, in-16, VII-432 pages.

- ARBAUD (Damase), *Chants populaires de la Provence*, Aix, Achille Makaire imprimeur-éditeur, 1862-1864, in-8°, deux volumes, XLVIII-228 et LI-250 pages.
- DIODORE DE SICILE, *Diodori Bibliotheca historica*, Stuttgart, Teubner, collection « *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana* », 1985, fac-similé de la 3^e édition, cinq volumes in-16, xcvi-533 + lxxv-461 + xlix-497 + lxiv-426 + xx-336 pages ; édition d'Immanuel Bekker et Ludwig Dindorf revue par Friedrich Vogel (volumes 1-3) puis par Curt-Theodor Fischer ; texte grec et commentaires en latin.
- ÉSOPE, *Aesopi Fabulae*, Paris, Société d'édition Les Belles-Lettres, « Nouvelle collection de textes et documents publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé », 1925-1926, 2 volumes, in-8°, 260 et 261-580 pages ; texte grec, édition d'Émile Chambry.
- NERVAL (Gérard de), *La Bohème galante*, Paris, Michel Lévy frères libraires-éditeurs, 1855, in-16, VII-315 pages.
- OVIDE, *Œuvres complètes d'Ovide*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », dix volumes, 1834-1836.

JEAN AICARD

Le Livre d'heures de l'Amour

(1887)

**Nouvelle édition revue, corrigée
et
augmentée d'une introduction et de notes
par Dominique Amann.**

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La numérotation des poèmes a été ajoutée pour faciliter les citations.

Les notes accompagnant certains poèmes sont propres à cette édition et ont été rédigées par Dominique AMANN.

LA CLEF D'OR

Benvenuto sculpa ce coffret à Florence :
J'avais enfermé là mon cœur à double tour,
Et longtemps j'ai laissé ma joie et ma souffrance
Dormir dans le mystère avec mes vers d'amour.

Je subis aujourd'hui le démon indomptable
Qui contraint les chanteurs à livrer leur secret,
Et voici mon trésor étalé sur ma table...
Mais j'ai pieusement refermé le coffret ;

Le nom sacré qui fut ma peine la plus grande,
Le nom charmant qui fut mon bonheur le plus cher,
Je le garde ! — Et pareil au roi de la légende,
J'ai jeté la clef d'or de mon cœur, dans la mer.

■

Benvenuto Cellini (1500-1574), orfèvre, fondeur, médailleur, sculpteur et dessinateur florentin.

Le « démon indomptable » qui violente notre poète n'est pas un diable sorti de l'Enfer. Il renvoie à la croyance grecque au δαίμων (*daimôn*). Le substantif grec *daimôn* – qu'il ne faut pas traduire, au moins dans un premier temps, par « démon », surtout avec le sens chrétien que le mot a pris aujourd'hui – se trouve déjà chez Homère et désigne alors un dieu, une divinité quelconque ; au pluriel, il dé-

signe « les dieux » ; il est alors synonyme de *theos* « dieu » ou de *thea* « déesse » : on peut en trouver l'illustration, par exemple, dans le chant I de l'*Illiade* où Homère cite aussi bien « les dieux (*theoi*), habitants des demeures de l'Olympe » que la déesse Athèna partie vers l'Olympe et le palais de Zeus pour s'y mêler « aux autres divinités (*daimonas*) » (HOMÈRE, *Illiade*, chant I, vers 19 : Θεοὶ Ὀλυμπία δώματ' ἔχοντες ; chant I, vers 222 : μετὰ δαίμονας ἄλλους).

Dans la langue plus classique, — et notamment chez Platon, — la théogonie s'est affinée et les *daimones* sont plus spécifiquement les dieux inférieurs intermédiaires entre les dieux supérieurs (*theoi*) et les simples héros ou demi-dieux : dans *Les Lois*, Platon dit, par exemple, qu'il faut assigner à chaque classe de citoyens « un dieu (*theos*), un *daimôn*, ou même quelque héros » (PLATON, *Les Lois*, livre V, 738d : θεόν ἢ δαίμονα ἢ καὶ τινα ἥρωα).

Enfin, dans un troisième sens, le *daimôn* est une sorte de génie, un esprit intermédiaire : les Grecs croyaient qu'entre les dieux et les hommes il existait une troisième catégorie d'êtres. Dans *Le Banquet*, Diotime explique à Socrate qu'il existe « un milieu entre le mortel et l'immortel » et que « tout ce qui est *daimôn* tient le milieu entre le divin et le mortel » (PLATON, *Le Banquet*, 202d : μεταξύ θνητοῦ καὶ ἀθανάτου... καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον [202e] μεταξύ ἐστὶ θεοῦ τε καὶ θνητοῦ). Les *daimones* sont donc des intermédiaires, des messagers entre les hommes et les dieux et d'eux procède tout l'art divinatoire. Les dieux, depuis leur Olympe, ne se mêlent pas directement aux hommes terrestres : c'est par l'intermédiaire des *daimones*, qui parcourent l'air pour faire la navette entre la demeure des dieux et celle des hommes, qu'ils conversent avec les humains. Socrate nomme du diminutif *daimonion* un « petit génie », un esprit familier qui lui est particulier, une voix intérieure d'origine divine qui lui parle, le guide et le conseille : PLATON, *Apologie de Socrate*, 40a : ἡ εἰωθυῖα μαντικὴ ἢ τοῦ δαιμονίου, littéralement « la voix divine accoutumée, celle du petit génie » ; *Théétète*, 151a : Socrate dit que son δαιμόνιον lui in-

dique les élèves qu'il doit accepter ou refuser ; voir également *Euthyphron*, 3b. Ces voix sont l'intuition pour le philosophe, la muse pour le poète, voire les pressentiments de la vie courante pour les hommes ordinaires.

À la fin du poème, Jean Aicard évoque la légende du roi de Thulé, *Der König in Thule*, poème de Johann Wolfgang von Goethe composé en 1774, traduit en français par Gérard de Nerval (*La Bohème galante*, pages 57-58).

Le roi du mythique royaume de Thulé avait reçu de son amie mourante une magnifique coupe en or très artistiquement ciselée. Sentant sa fin prochaine, il répartit son héritage entre ses descendants mais conserva la coupe. Lors d'un repas de fête réunissant toute la noblesse de son royaume, il jeta la coupe dans la mer... qui ne la rendit jamais.

Ce célèbre poème a été mis en musique par de nombreux compositeurs.

LES FIANCÉS

Deux enfants se sont plu ; deux êtres, force et grâce,
Ont senti l'avenir gonfler leurs cœurs joyeux ;
Le désespoir des morts et l'espoir de la race
Ont chargé d'inconnu le regard de leurs yeux.

L'esprit qui dans le coin des lèvres vient s'écrire,
Un charme du visage, inexprimable appel,
L'oracle impérieux tracé dans leur sourire
Leur a dit qu'il fallait répondre à l'éternel.

Et des courants, plus forts que tout ce qu'on mesure,
Ont fait jaillir, avant qu'ils se fussent parlé,
De l'un vers l'autre, force impondérable et sûre,
Leur sens de vie en eux profondément troublé !

Non, ce n'est plus du sang qui coule dans leur veine,
Mais un feu doux, subtil et lourd, le sang des dieux !
Et comme ils ont compris que la parole est vaine,
Ils ne se cherchent plus que dans le fond des yeux.

Puis, un jour, par hasard, leurs mains s'étant touchées,
C'est leur cœur qui sentit le contact et l'aveu !
Et les fins cheveux fous des têtes rapprochées
Ont grésillé tout bas comme une herbe de feu !

Maintenant, ils voudront rapprocher leur sourire,
Et la bouche, où la bouche erre et vient se poser,

Exprimant en soupirs ce qu'elle ne peut dire,
Fondra, molle et prenante, aux sources du baiser !

Les bras ont entouré la taille molle et souple ;
Les deux corps ont fléchi ; le couple est enlacé...
Ô terre, gloire au ciel ! Ciel, gloire au jeune couple !
Gloire au long avenir qui sort d'un court passé !

Malheur à l'homme impur qui rit devant le voile !
Car tout mystère est dieu ! tout mystère est sacré !
Ciel bleu, sur ces enfants mets ta plus belle étoile ;
Qu'elle éclaire, au matin, leur front transfiguré !

Que ta voûte sur eux scintille tout entière !
Et que la nuit pour eux chante l'hymne du jour !
Car c'est ici le sens divin de la matière,
L'idéal dans la chair, l'œuvre inconnu : l'amour !

Toi, Terre, où le malheur fait de l'homme sa proie,
Mets sous leurs pas tes fleurs et chante avec le ciel,
Car, grâce à ces enfants, dans un éclair de joie,
Le plus pur de l'esprit se transmet éternel !

▪

Strophe n° 2 : « l'oracle impérieux » est une autre forme du « *dai-môn* » (voir note au poème précédent).

Strophe n° 4 : le « sang des dieux ». Les Grecs imaginaient leurs dieux sous une forme corporelle, susceptible de maladies et de blessures. Leur sang, nommé *ιχώρ* (*ichôr*) — et non *αἷμα* (*héma*, génitif *αἵματος*, *hématos*), sang des humains — était un liquide de couleur claire.

Strophes 9 et 10 : le poète fait de l'amour « le sens divin de la matière », un Idéal, l'élément « le plus pur de l'esprit » qui se transmet éternellement à tous les humains.

[N° 3]

LA CHÈRE DOULEUR

Je m'en vais, sans savoir ni devant quoi je fuis,
Ni ce que je veux faire et quelle était ma voie,
Et je marche, exilé d'espérance et de joie,
Dans le dégoût des jours, et dans l'horreur des nuits.

Vienne un vent de naufrage engloutir mes ennuis,
Et qu'un morne océan mystérieux me noie,
Tout entier, âme et corps, pour que nul ne me voie
Si digne de pitié, tel que par toi je suis.

Blessé pâle, je cherche un lit sourd où m'étendre,
Sans avoir à parler, sans pouvoir rien entendre,
Où tout en moi soit mort... sauf l'amour dans mon cœur !

Car ce n'est pas mon mal qui fait ma plainte en somme ;
C'est la nécessité de vivre comme un homme,
Et trop souvent distrait de ma chère douleur.

■

Sonnet.

Également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1264, dimanche 15 septembre 1907, page 245, colonne 3.

J'AI DIT À MON CHEVAL

J'ai dit à mon cheval : « Au galop ! dans la plaine. »
Et nous avons couru jour et nuit, nuit et jour,
Et nous voyant passer tous deux à perdre haleine,
La plaine a dit : « Voilà ceux qui vont à l'amour ! »

La plaine ainsi chanta sous notre pas sonore,
Et le vent nous suivit, pour voir où nous allions,
Mais le vent, las, tombait, que nous marchions encore
Sous la première étoile ou les derniers rayons.

J'ai dit à mon cheval : « Au pas ! dans la vallée. »
Et nous avons marché nuit et jour, jour et nuit,
Et, près du vieux château, le sable de l'allée
A dit : « Voyez venir ceux-là, l'amour les suit ! »

Le sable ainsi parlait sous notre marche lente ;
La brise retournait sur nos pas, pour savoir.
Mais elle se mourait bientôt, lasse et tremblante,
Dans les fraîcheurs de l'aube et les langueurs du soir.

J'ai dit à mon cheval : « Au grand trot ! vers les cimes. »
Et nous avons monté jour et nuit, nuit et jour ;
Et nous voyant glisser près du bord, les abîmes
Ont dit ! « Voilà donc ceux qui fuient devant l'amour ! »

Au bruit de notre course ainsi parlait le gouffre :
Tous mentaient, la vallée, et la plaine, et les monts...

On ne peut pas se fuir soi-même quand on souffre ;
On ne nous aime pas !... pas plus que nous n'aimons !

Et nous n'obéissons qu'à la sauvage envie
D'employer notre force et d'user notre sang,
Et d'aller à la mort en forçant notre vie
À décupler en nous son battement puissant !

Les morts vont vite ? Allons ! puisque la vie est brève !
Notre vue est bornée ? Allons ! changeons de lieux !
L'homme marche, volons ! Et, du réel au rêve,
Voyons tout, et soyons partout, comme des dieux !

Et s'il nous faut tomber, pour en mourir peut-être,
Que ce soit seulement près de la mer, un soir,
Devant l'espace, au bout de ce qu'on peut connaître,
À l'heure de mystère où l'on ne peut plus voir !

La maison des *Lauriers-roses* à La Garde étant isolée du village lui-même, Jean Aicard, qui n'avait alors pour tout moyen de locomotion qu'une bicyclette, acquit un petit cheval arabe qu'il nomma *Cabri* et dont il fit mention à quelques reprises dans les conférences données lors de son voyage en Suisse en avril 1884.

Dans le *Livre d'heures*, il lui dédie le poème n° 46 « L'hirondelle » et, quelques années plus tard, il lui consacra un long poème (*La Nouvelle Revue*, 12^e année, tome 72, septembre-octobre 1891, pages 375-377 ; poème déjà publié dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 142-145).

Jean Aicard se plaisait à faire de longues courses avec Cabri sur tout le grand plateau, *lou plan*, aux alentours de La Garde, depuis le

pied du Coudon jusqu'au rivage. Cabri pouvait également être attelé mais le fougueux animal était parfois rétif à son cocher et c'est ainsi que notre écrivain se trouva un jour dans l'obligation de sauter de la carriole pour échapper à une lubie de Cabri qui n'en faisait plus qu'à sa tête (Voir AMANN (Dominique), « Les blessures de la vie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 142-149).

[N° 5]

AU BORD DE L'ÉTANG

Rien de plus : un étang au bas de la pelouse,
Entre la villa blanche et les pins résineux,
Exhalant en frissons l'âme qui brûle en eux.
Deux cygnes sur l'étang : l'un, la mère jalouse,
Surveille ses petits, à l'abri d'un massif,
Et l'autre, aux promeneurs des berges attentif,
Menaçant tous les points, rôde, — et garde l'épouse.
Rien de plus ; tout un monde, un infini d'amour :
Les pins, lyres au vent, qui vibraient alentour,
Les cygnes, blancs oiseaux, qui, selon la légende,
À l'heure de mourir, cou tendu, l'aile grande,
Chantent pour la première et la dernière fois,
Et le ciel s'étoilant, clair, par-dessus le bois.

« Férons-nous pas le tour du lac, sous les étoiles,
Madame ?

— Il fait si beau, Monsieur, très volontiers ! »

Et nous allions, guidés aux pâleurs des sentiers.

Elle était tout en blanc, de la bottine aux voiles,
En robe de foulard, d'un blanc souple et charmant,
La couleur d'un amour qui rêve seulement.
Rien de plus. Nous allions et je me sentais vivre.
Et comme elle était près du bord, je m'aperçus
Qu'auprès du bord, tendant son col souple au-dessus,
Le cygne glorieux s'était mis à la suivre !

Et que, dans le remous, né de ses beaux efforts,
Les pléiades nageaient, blanches comme son corps...

Rien de plus : je rêvais, suivi, dans un mystère,
Par les splendeurs des eaux, du ciel et de la terre.

■

Dans la mythologie grecque, le cygne (κυκνος) est l'oiseau dédié à Apollon : lors de la naissance du dieu, des cygnes sacrés chantèrent et Zeus remit au jeune Apollon un char tiré par des cygnes. Homère le nomme κύκνος δουλιχόδειρος « cygne au long cou » (*Iliade*, XV, 692).

Hélène de Troie fut conçue par l'union de Zeus déguisé en cygne et de Léda, épouse de Tyndare roi de Sparte, légende qui connut une fortune considérable dans les arts et les lettres. Certains personnages mythologiques se nommèrent *Cygnos* « cygne » : un fils de Poséidon tué par Achille ; un fils d'Arès, qui tint tête à Héraclès ; le roi de Ténédos, père de Ténès ; etc. *Cygnos*, roi de Ligurie, pleura toute sa vie la mort de son demi-frère Phaéon : les dieux eurent pitié de lui et le métamorphosèrent en cygne (OVIDE, *Œuvres complètes d'Ovide, Métamorphoses*, livre II, vers 367-380 ; volume IV, page 102).

Selon Diodore de Sicile, la cité d'Agrigente s'était dotée au ^{ve} siècle av. J.-C. d'un grand bassin artificiel dans lequel étaient entretenus des cygnes et d'autres oiseaux pour le plus grand plaisir des spectateurs (*Bibliotheca historica*, livre I, 82).

La légende veut que, juste avant de mourir, le cygne chanterait davantage et avec plus de force, d'où l'expression « chant du cygne » (κύκνειον ᾄσμα), dont une des premières mentions est attestée chez Ésopé : Τοὺς κύκνους φασὶ παρὰ τὸν θάνατον ᾄδειν (*Aesopi Fabulae*, volume II, fable n° 175, page 295) « On dit que les cygnes chantent au moment de leur mort ». Platon s'en est fait l'écho dans

son dialogue *Phédon* : οἱ ἐπειδὴν αἰσθωνται ὅτι δεῖ αὐτοὺς ἀποθανεῖν, ᾄδοντες καὶ ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ, τότε δὴ πλεῖστα καὶ κάλλιστα ᾄδουσι, γεγηθότες ὅτι μέλλουσι παρὰ τὸν θεὸν ἀπιέναι οὐπὲρ εἰσι θεράποντες. « Quand ils sentent approcher l'heure de leur mort, les cygnes chantent ce jour-là plus souvent et plus mélodieusement qu'ils ne l'ont jamais fait, parce qu'ils sont joyeux de s'en aller chez le dieu dont ils sont les serviteurs. » (xxxv, 85a).

« Les pléiades » : dans la mythologie grecque, les Pléiades (Πλειάδες) étaient sept sœurs, filles du Titan Atlas et de l'Océanide Pléioné : Maïa, Alcyone, Astérope, Céléno, Électre, Taygète et Mérope.

PLUS BELLE

Ô toi, qui n'es que bien-aimée,
Est-ce assez pour ton cœur, dis-moi,
Vivante aux pâleurs de camée,
De me voir tremblant près de toi ?

Ma main frémit lorsqu'elle touche
Ta main froide et sans mouvement ;
Songer au baiser de ta bouche
Me donne un éblouissement.

À l'heure où tu t'endors, je veille.
Rien ne saurait plus m'apaiser ;
Oh ! murmurer à ton oreille
Le mot qu'on achève en baiser !

Ainsi je crie, ainsi je songe,
Ayant mon rêve pour seul bien,
Et le souci cruel me ronge
De savoir que tu n'aimes rien.

Car tu marches, pâle et sereine,
Orgueilleuse dans ta beauté ;
Comme une enfant qui serait reine,
Tu ris avec tranquillité.

Que t'importe avril qui va naître
Et les roses qui vont s'ouvrir !

Une d'elles pourra peut-être,
Humble, dans tes cheveux mourir...

Coquette au fin rire sonore,
Dont l'orgueil fait briller les yeux,
Tu n'es que bien-aimée encore :
Être amoureuse t'irait mieux.

Car, puisqu'il te plaît d'être belle,
Sache-le : mieux que ton orgueil,
L'amour, qui te vaincra, rebelle !
Mettrait des flammes en ton œil.

On verrait plus rose ta lèvre
Qui n'aurait pas ce pli moqueur,
Et ton sang, comme dans la fièvre,
Se ferait sentir dans ton cœur !

Tu serais embellie, ô charme !
Et comme la rosée en feu
Dans une pervenche, une larme
Noierait ton œil cerné de bleu.

Alors, bien-aimée amoureuse,
Chaque matin, à ton réveil,
Tu te sentirais vivre, heureuse
Comme un oiseau dans du soleil !

ORGUEIL

Parce que je vous aime, et que vous êtes blonde,
Il ne faut pourtant pas me regarder ainsi,
Avec cet air hautain qui dit à tout le monde :
« Celui-là n'a que moi pour joie et pour souci. »

Vous avez votre orgueil ? j'ai mes fiertés aussi ;
Le poète, un peu femme et changeant comme l'onde,
Ne saurait bien longtemps vivre à votre merci :
N'impatientez pas son âme vagabonde !

De peur que brusquement échappée à vos rets,
Pour retrouver l'air libre et l'ombre des forêts,
Elle n'aille, en des chants que l'avenir écoute,

Dire que vous n'aviez pour l'art que des mépris,
Et que, — fière beauté qu'on vantait trop sans doute, —
À ce qu'on aime en vous vous n'avez rien compris !

■

Sonnet.

Également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*,
n° 981, dimanche 13 avril 1902, page 232, colonne 1.

AUBADE

Pour voir comment un poète
Chantait son chagrin,
Elle m'a tourné la tête...
Sonne, tambourin !

Pour voir comment une flamme
Se tordait, flambait,
Elle a soufflé sur mon âme...
Sonne, galoubet !

Et mon âme est consumée,
Grand est mon chagrin...
La méchante bien-aimée !
Sonne, tambourin !

L'oiseau chantait dans l'orage,
L'arbre se courbait...
Voilà bien ma triste image !
Sonne, galoubet !

Qu'il est heureux, l'oiseau libre,
Dans le ciel serein !
Ô tambourin, sonne, vibre,
Sonne, tambourin !

On n'aimerait plus personne,
Si le ciel tombait !

Ô tambourin, sonne, sonne,
Sonne, galoubet !

▪

Le galoubet et le tambourin sont les instruments traditionnels identitaires de la Provence : le galoubet est une petite flûte, très aigue, percée de trois trous seulement et pouvant donc être jouée d'une seule main ; le tambourin est équipé de deux peaux montées sur un fût allongé. Accroché au bras gauche dont la main joue la flûte, le tambourin est battu par la main droite au moyen d'une longue et fine massette.

Jean Aicard s'est plu à mentionner ces auxiliaires inséparables de toute fête provençale, notamment dans les *Poèmes de Provence* (1873) et dans son grand poème *Miette et Noré* en 1880 (première partie, chant IV « La Saint-Éloy », prélude « Le Tambourin », pages 61-62) :

Celui qui fit le tambourin
Avait écouté les abeilles,
Et les voix du vent dans un pin
 Au bruit des flots pareilles.

Celui qui fit le galoubet
Avait écouté l'alouette,
Quand à l'aurore elle jetait
 Sa voix perçante et nette.

De l'amandier creusé ; trois trous
Dans une branchette odorante ;
Deux doigts dessus, l'autre dessous,
 On souffle et le bois chante.

[N° 9]

DÉTRESSE

Quand j'arrivai, la nuit, seul, plaintif, marchant vite,
Comme un fauve blessé qui regagne le gîte,
Ayant fui tout à coup la ville, où j'ai laissé
Les yeux dont la douceur tranquille m'a blessé,
Quand j'arrivai, la nuit — nuit d'hiver glaciale, —
Agitant ma pensée en feu sous mon front pâle,
Les arbres, — et les murs qui bordent le chemin,
Et qui m'ont vu jadis, petit, donnant la main,
S'étonnant de me voir si tard, si solitaire,
Me dirent : « Cependant que, captifs de la terre,
Nous regardions tourner nos ombres à nos pieds,
Dans quel bois marchais-tu, mon fils, par quels sentiers,
Pour avoir déchiré tes mains et ta poitrine ? »
Et lorsque je parvins au bas de la colline,
La porte de l'enclos où j'ai joué petit
Se dressa toute noire et fermée, et me dit :
« La clef, qu'en as-tu fait ? où donc l'as-tu perdue ? »
Et j'eus l'air de ne pas l'avoir bien entendue,
Et je franchis le mur dont le faîte croula,
Et mon chien dit : « Voleur, voleur ! que fais-tu là ! »
Puis se coucha honteux en murmurant : « Oh ! maître,
Vous êtes si changé ! comment vous reconnaître ! »
Et l'écurie, ouverte au souffle matinal :
« Je n'ai pas entendu le pas de ton cheval ?
Est-il demeuré seul, au fond du précipice ? »
Et la maison dit : « L'heure est au repos propice ;

Ton serviteur est las : il a fait son devoir ;
Que tu vinsses de nuit, il n'a pu le prévoir ;
Vas-tu le rappeler de l'oubli, le pauvre homme ?
... Qu'as-tu fait du sommeil ? Laisse-nous notre somme ! »

Alors, je m'arrêtai dans l'ombre, et je m'assis ;
Et dans l'azur, les feux du ciel, clairs et précis,
Et, vers le sud, la mer, où nageait de la flamme,
Me crièrent : « Chanteur, qu'as-tu fais de ton âme ?
Qu'as-tu fait de tes chants, de ton cœur, de l'orgueil ? »
Et je dis à la mer, au grand ciel, à mon seuil :
« Deux bras ont repoussé mes deux bras tout à l'heure,
Et je suis là, seul, pauvre, errant, — et sans demeure. »

[N° 10]

LES JOURS NOIRS

Une ardeur est sur moi, qui ravage mon être,
Et qui fait de ma vie un champ d'aridité,
Et l'amour où je suis ressemble à quelque été
Dont le soleil fatal brûlerait, sans paraître !

Fou, je le suis. Heureux qui ne doit pas connaître
Mes étranges midis, torrides sans clarté,
Mes aubes de chimère, où mon cœur dévasté
Aux pâleurs d'un ciel mort sent le jour prêt à naître !

Les soirs surtout, les soirs de mon rêve énervant
Sont tristes, de longs soirs où les clameurs du vent
Gémissent les adieux du jour sous les nuées...

Mes forces lentement meurent exténuées,
Et je pleure, chargé de misère et d'ennui,
Le départ de soleils qui ne m'ont jamais lui !

■

Sonnet,

Également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n°
1267, dimanche 6 octobre 1907, page 317, colonne 2.

SI TON CŒUR EST BRISÉ

Si ton cœur est brisé, n'en dis rien à personne.
La plus belle souvent a l'âme la moins bonne.
Tais-toi, cache ton mal, sois fier comme un vainqueur
Et ne laisse pas voir tes blessures de cœur.
Vaincu, ne laisse pas l'honneur de ta défaite
À la méchante, à la joueuse, à la coquette.
Ne pleure pas, sois grave et simple, sois très fort.
Un homme doit braver l'amour comme la mort.
Mais quand, las de mentir, tu voudras pour toi-même
Être sincère enfin, dis et redis : Je l'aime !
Et, seul, laisse éclater tes larmes, tes douleurs ;
Fais pleurer à tes yeux leurs richesses de pleurs,
Roule sur tes tapis ton corps crispé de rage,
Fais fi de ton orgueil et de ton faux courage,
Mords tes draps, dans tes nuits sans sommeil, jusqu'au jour...
Elles ont leur saveur, ces angoisses d'amour !

LE TAUREAU

Comme une bête en moi mon âme est amoureuse.
Mon cœur tremble ; mon front pâlit, mon œil se creuse,
Car j'ai dû terrasser mon désir violent,
Car l'être qui me fit sauvage et tout tremblant
Est une femme à qui m'aimer est impossible,
Lointaine comme l'aube au ciel inaccessible !

Souffre, âme triste, et meurs dans ton corps douloureux ;
D'autres ont droit d'aimer, de vivre et d'être heureux,
De courir au hasard, les mains entrelacées,
De mêler la fraîcheur de l'aube à leurs pensées,
Et d'aller respirer à pleins poumons l'amour
Qui fait s'ouvrir le soir les fleurs lasses du jour...
Moi, mes lèvres en vain ont soif d'être baisées !
Les nuits, les fraîches nuits pour moi sont embrasées,
Et mon désir dompté, vers l'enfant aux doux yeux
Que je ne puis pas plus atteindre que les cieux,
Pousse un cri bestial, le cri, terrible encore,
D'un noir taureau blessé qui beugle vers l'aurore !

Le taureau, animal-roi de la Camargue, a été particulièrement célébré par Jean Aicard, notamment dans ses *Poèmes de Provence* (1/1873, « La ferrade », page 31) :

Les taureaux de Camargue, errant à l'aventure,

Ardents comme autour d'eux la farouche nature.

Cette créature puissante et majestueuse était, dans l'Antiquité, associée à Zeus. Des légendes concernant le Taureau-Zeus, deux sont particulièrement célèbres :

— Zeus, s'étant métamorphosé en taureau blanc, séduisit la princesse Europe ; la belle étant montée sur son dos, il l'enleva et la conduisit en Crète.

— Un taureau blanc offert par Poséidon à Minos pour être sacrifié, échappa à la mort ; Pasiphaé en devint amoureuse et conçut avec lui le Minotaure. Poséidon s'étant vengé en rendant le taureau furieux au point de dévaster les terroirs de Crète, Héraclès fut chargé de le capturer vivant (septième de ses douze travaux) : il s'en empara et l'amena en Grèce. L'animal s'installa près de Marathon et s'y signala par plusieurs méfaits. Thésée le maîtrisa et le sacrifia à Apollon Delphinien.

[N° 13]

HANTÉ

Oui, l'espoir de ta couche a pénétré ma chair ;
Cet espoir me tourmente, et mon tourment m'est cher,
Partout je te revois ; c'est ta beauté qui passe
Dans tout ce qui contient du jour ou de la grâce :
Dans l'onde, azur fuyant, je vois trembler ton corps ;
Dans les fleurs, d'où s'exhale un souvenir des morts,
Te retrouvant aussi, je t'aime et je t'aspire,
Et mon bonheur est fait de ce divin martyre
De ne jamais t'atteindre et de te voir toujours !
En vain ai-je invoqué souvent la fin des jours :
Jamais rien n'effaça, Beauté noble et charnelle,
Dans mon cerveau rongé ta vision cruelle.
Est-ce moi qui te cherche ? Est-ce toi qui me suis ?
Je ne sais, — mais quand tout s'efface, dans les nuits,
Quand tout est noir, le ciel, ma pensée et la terre,
Ta forme nue en moi resplendit solitaire !

[N° 14]

JALOUX

Jaloux ? Ah, malheureux ! je le suis, je l'avoue,
Sans en avoir le droit, et de qui, justes dieux ?
D'une calme beauté qui mêle dans ses yeux
Au mépris de l'éloge un désir qu'on la loue.

Que le sourire creuse en fossettes sa joue,
Que de sa lèvre un mot tombe, mélodieux ;
Que son regard s'anime, — aussitôt, furieux,
L'aspic, tordu sept fois, dans mon cœur se dénoue !

Oh ! si tu m'as permis de t'aimer, — en retour,
Je ne puis pourtant pas t'empêcher d'être blonde,
De parler ni de voir, et de sourire au jour !

Vois comme ma misère est étrange et profonde,
Méchant ! — Je t'en veux, abîmé dans l'amour,
D'être, comme pour moi, belle pour tout le monde !

■

Sonnet.

Également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n°
1903, dimanche 14 décembre 1919, page 582.

52

[N° 15]

UN MENSONGE

Que tu m'aimes assez, je ne peux pas le croire,
Car je ne t'ai pas prise encore entre mes bras ;
J'ignore même encor l'heure où tu me viendras,
Et je tiens tout le reste un triomphe illusoire !

Est-ce à m'anéantir que tu cherches ta gloire,
Ou me crois-tu si fort que je n'en meure pas ?
Et n'as-tu jamais vu, quand je pleure tout bas,
Mes yeux, pleins d'insomnie, invoquer la nuit noire ?

Ô nuit ! ô lourd sommeil des vivants et des morts !
Que m'importe le lit, pourvu que je me couche
Et qu'une paix terrible envahisse mon corps !

... Mais quel mensonge étrange avais-tu sur la bouche,
Ou quel art nourricier des désirs allumés,
Quand tu m'as dit : « Je t'aime », avec des bras fermés !

■

Sonnet.

53

LE BAISER

Les autres jusque-là je les avais surpris,
Mais tu l'as bien voulu, laisse-moi me le dire,
Ce baiser savoureux, posé sur ton sourire,
Et dont je sais la gloire et l'ardeur, — tout le prix !

J'ai donc lu la bonté dans tes yeux attendris
Où l'éclair de l'orgueil a coutume de luire,
Et je n'ai pu parler, las d'un trop long martyre,
Mais mon cœur était plein de délice, et de cris !

Oh ! ce baiser ! je veux en éterniser l'heure,
Pour retrouver un jour, un des jours où l'on pleure,
Ma joie enclose ici, fière et vivante encor !

Oui, sur ma lèvre en feu ta lèvre s'est empreinte,
Tes deux bras m'ont pressé parmi tes cheveux d'or,
... Et mes deux bras mourants n'ont pas rendu l'étreinte.

■

Sonnet.

LE BILLET

Vous le rendre ? oh pourquoi ? non, demain ; pas encore !
Cher billet ! je l'ai là, je le tiens, je le vois,
Et je mets sur les mots l'accent de votre voix,
Qui m'est restée au cœur si tendrement sonore.

Le mot divin : *Je t'aime*, — à moi qui vous adore
Vous l'aviez murmuré tout bas un soir, je crois,
Mais vous me l'écrivez pour la première fois,
Et c'est la certitude et l'orgueil ; c'est l'aurore.

Du mot, à peine dit, l'on se prend à douter...
Il vous déplaît toujours de me le répéter,
Quand ma mémoire a peur, et se nie elle-même !

Vous le rendre ? oh, jamais ! car je peux à présent,
Seul, à mon gré, partout, toujours, le relisant,
Vous forcer mille fois à me dire : Je t'aime.

■

Sonnet.

Également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n°
1283, dimanche 26 janvier 1908, page 77, colonne 2.

LE VER LUISANT

Petite luciole
Folle,
Fuis, je t'attraperai.

Petite luciole
Folle,
Cache-toi, je t'aurai.

Petite luciole
Folle,
Éteins-toi, je mourrai.

L'OUBLI

Tes bras ! ouvre tes bras tout grands, que je me plonge
Dans ton sein, que je sois perdu comme en un songe
Dans l'attrait de ta chair divine où le sang bout,
Dans la vie expirante et dans l'oubli de tout !
Ouvre tes bras ! Je sens que rien ne m'aime au monde !
Et que la volupté seule est assez profonde
Pour que mon cœur s'abîme et, las de ses mépris,
Puisse enfin ne plus voir l'homme — qu'il a compris !
La face de la haine obsède ma prunelle ;
La grande humanité, qui n'est pas fraternelle,
M'a fait peur, et j'ai fui ; mais j'emporte en tous lieux
La vision cruelle et fixe dans mes yeux ;
Ouvre tes bras tout grands, ô femme ! et les replie,
Te dis-je, sur mon être entier, pour que j'oublie,
Et qu'au fond de mes yeux tristes où l'on peut voir
Des spectres de pitié, d'horreur, de désespoir,
Vie et mort, trahisons, deuils, amitiés blessées,
Toutes ces ombres soient lentement effacées,
Comme des rêves noirs que submerge le jour,
Dans l'extase que fait aux yeux monter l'amour !

PLUIE D'ÉTÉ

L'harmonie à torrents, pluie ardente d'été,
M'évoquait un grand bois sourdement agité
Où l'orage à longs flots fait gémir les feuillées,
Où les calices pleins, dans les mousses mouillées,
Versent leur âme humide et leurs larmes de fleurs.
Tel mon cœur se chargeait d'harmonie et de pleurs,
Par ce soir de Juillet où, fenêtres ouvertes,
Tandis qu'au loin chantaient aussi les vagues vertes,
Vous faisiez palpiter les voix du clavecin.
Mon cœur s'était gonflé de larmes dans mon sein.
Lent, triste et doux, le soir se mourait dans les nues.
Alors, plein d'une angoisse aux causes inconnues,
Tremblant d'un trouble immense, étrange et musical,
Quand l'instrument rendit son long soupir final,
Je m'assis à vos pieds, respirant avec peine
L'air tiède où je buvais cependant votre haleine,
Puis triste et lent, je mis mon front sur vos genoux.
Un rythme éteint flottait encore autour de nous.
[Page 28] Je me sentis pâlir dans l'ombre de la soie,
Et, — désespoir enfui trop tôt, navrante joie, —
Mon cœur tremblant versa des pleurs de volupté,
Pleurs orageux d'amour, pluie ardente d'été.

■

Poème précédemment publié dans *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 25, 12 octobre 1872, page 195, colonnes 1-2.

L'harmonie et le rythme sont des concepts typiquement grecs, associés à l'architecture de l'Univers : l'harmonie désigne l'assemblage parfait de ses parties et le rythme y introduit le mouvement, c'est-à-dire la vie.

À UNE MUSICIENNE

Quand votre main, suivant les papillons du rêve
Et le caprice errant des grands musiciens,
Court sur le piano, s'y pose et se relève,
Et fait chanter pour nous les sons aériens ;

Quand notre âme les suit dans les pays de l'âme,
Alors, vos deux beaux yeux rayonnent plus encor
Et vous êtes la Muse et vous n'êtes plus femme
Et j'ose vous aimer, amant des rythmes d'or.

L'harmonie, ouragan de vie et de mystère,
Vers l'impossible azur me soulève emporté...
Pourquoi nous menez-vous si haut, si loin de terre
Et si loin du réel, si haut vers la beauté !

Et là, j'ai cru parfois, quand le clavecin tremble
Et chante, obéissant, l'amour, la vie et l'art,
Qu'au fond des mêmes cieus nos cœurs battaient ensemble
Et que nos yeux pleuraient unis dans un regard.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il s'achève, ce charme ?
... Quand le soupir final s'éteint, comme un beau jour,
Rien ne reste en mes yeux étonnés, qu'une larme ;
Rien qu'un regret sans fin dans mon cœur sans amour.

■

La Muse, l'harmonie, les rythmes d'or, l'ascension vers la Beauté
donnent à ce « charme », à ce rêve, des couleurs antiques.

CHÉRUBIN

« Une fille ! une femme !
Ah ! que ce nom est doux, qu'il est intéressant ! »
Dit Chérubin, tout feu, tout flamme,
La main sur son cœur bondissant.

Troubles d'adolescence !
Jamais plus nous n'aurons en nous rien de pareil !
C'était la joie et la puissance ;
On riait, de voir du soleil !

Nous les adorions toutes,
Toutes en une seule, et toutes à la fois...
— « Suzanne, il faut que tu m'écoutes !...
Oh, tes yeux ! ton bras blanc ! ta voix !

« Ce frais ruban bleu-tendre,
Il est sur mon bras nu, Suzanne, sur ma chair !...
Qui songerait à me le prendre,
Homme ou femme, le paierait cher !

« Si j'ai l'air d'une fille,
Parbleu, c'est que *Jeunesse* est un mot féminin,
Mais gare aux pères de famille
Qui me prendraient pour un gamin !

« Ô Suzanne ! à mon âge,
Tout est permis ! On a quinze ans : on a raison !

Dis, si tu me croyais bien sage,
Me pardonnerais-tu, Suzon ?

« ... Il faut que je t'avoue :
C'est vrai, que douze fois sur vingt... je n'ose pas !
À peine un baiser sur la joue !
À peine un souffle sur un bras !...

« Tu ne veux pas me croire ?
Je suis timide hélas ! pour un audacieux !
Tiens, nous deux, — notre propre histoire,
Tu la sais ? l'amour par les yeux !

« J'aime tant ma marraine !
... Que j'aime à t'en parler, bas, à l'oreille, ému
De ta nuque, frôlée à peine,
De ton sein qui bat demi-nu !...

« Malgré mon trouble immense,
Quand ma marraine est là, Suzanne, j'ose peu...
Mais je lui chante ma romance,
La Romance de l'Oiseau Bleu...

« Car c'est moi qui l'ai faite...
Poète, par amour... un peu triste, vois-tu !...
Pourtant la vie est une fête !...
Mais j'ai si peur de la vertu !

« ... Officier de la reine,
Je le suis !... Mon brevet est signé sur mon front
Par le baiser de ma marraine !
Devise : Main leste, et cœur prompt.

« Et faut-il tout te dire ?

Eh bien, Suzon, le soir, sous les grands marronniers,
Dans l'ombre tiède où l'on respire
L'odeur des lilas printaniers,

« Suzon... ce que j'embrasse,
C'est... mais songe que j'ai l'âge de la saison...
C'est... tu n'en diras rien, de grâce ?...
Les arbres et les fleurs, Suzon !

« Et, ma foi, je suppose,
— Autrement je serais trop bête, — oui, je crois
Qu'une bouche est dans toute rose,
Et qu'une nymphe est dans le bois ! »

DÉCLARATION D'AMITIÉ

Sans la feuille des bons mûriers, — les vers à soie,
Comment fileraient-ils l'or soyeux des cocons ?
Et si nous n'avions pas d'amour et pas de joie,
Nous poètes, comment ferions-nous nos chansons ?

Oui, ce qui nous accroît par-dessus toutes choses,
Ce qui peut féconder notre rêve et nos vers,
C'est un sourire ami, de beaux yeux et des roses,
C'est la femme en un mot, charme de l'univers :

Sans elle, rien n'est beau des beautés de ce monde,
Ni tout l'azur du ciel sans l'azur de ses yeux,
Ni l'or des blés sans les cheveux de Vénus blonde,
Ni la gaité du jour sans son rire joyeux.

Or, j'ai vécu longtemps en grande solitude,
N'ayant d'autres amis que mes livres poudreux,
Et, trop seul, je trouvais la vie étrange et rude,
Et même en mes bonheurs je n'étais pas heureux...

Mais je vous ai connue, aimable, gaie et bonne ;
Une amitié de femme a paru dans mon ciel ;
Je vous vois tous les jours, moi qui ne vois personne,
Et la vie a repris son charme universel.

Voyez-vous, l'amitié n'est pas homme : elle est femme ;
L'amitié peut durer, les amours n'ont qu'un jour ;

L'amour a plus d'esprit, mais l'amitié plus d'âme...
J'aime mieux vous aimer d'amitié que d'amour.

Je vous aime donc bien, en pleine poésie,
Et j'ai, sans les soucis, tout le charme d'aimer ;
J'admire à haute voix votre grâce choisie ;
Si l'on me dit : « Qui donc ? » j'ai hâte à vous nommer.

Et vos regards charmants, et votre fraîche joue,
Et le sourire clair qui découvre vos dents,
La boucle de cheveux qui sur le col se joue,
Tout cela fait mes vers plus doux et plus ardents...

Sans la feuille des bons mûriers, — les vers à soie,
Comment fileraient-ils l'or soyeux des cocons ?
Et si nous n'avions pas d'amour et pas de joie,
Nous poètes, comment ferions-nous nos chansons ?

SUR LE LAC

Le lac ; la nuit ; dans la barque,
Nous étions seuls ; je lui dis...
(Car, j'en ai fait la remarque,
Les timides sont hardis !...)

Je lui dis : « Hissons les voiles !
Appareillons pour l'amour !
Sur la foi de deux étoiles,
Je voguerai jusqu'au jour !

— Je ne comprends pas, dit-elle ;
Quel jargon parlez-vous là ? »
Je lui dis : « Vous êtes belle ! »
L'eau chantait : « Embrasse-la ! »

« C'est pourtant simple à comprendre, »
Lui dis-je en regardant l'eau...
Et ma voix se fit plus tendre...
Nous avons l'air d'un tableau :

Moi, gauche ; elle, embarrassée...
Je l'embrassai tout à coup !
Lorsqu'elle fut embrassée :
« Non ! dit-elle, pas du tout ! »

Je riposte : « ... À la folie !
— Est-il banal !... Finissons !

— Je suis épris ; vous, jolie...
Banal ?... Est-il deux façons ? »

Sa main blanche battait l'onde
Comme un oiseau voltigeant...
« Vous êtes follement blonde ! »
Continuai-je en nageant...

— « Où me menez-vous ? » dit-elle.
Le lac était grand trois fois
Ou deux, comme la nacelle...
Je pris ma plus sombre voix :

« Au large ! lui répondis-je.
— Non, à terre ! entendez-vous !
— Je ne veux pas ! — Je l'exige. »
Je dis un : *non* ! ferme et doux,

L'œil fixé sur le sillage...
Les pléiades, en tremblant,
Nous y suivaient à la nage
Autour d'un beau cygne blanc.

Je repris : « Oh ! la romance !
Comme elle a cent fois raison !
C'est beau ! Le ciel est immense !
La lune... est sur l'horizon !

« Quel est le sot qui condamne
L'espoir comme suranné ?
Parce qu'une fleur se fane,
Le printemps est-il fané ?

« Ce lac, grand comme une tasse,
Réfléchit tous les grands cieux !
Tout... est dans rien !... Rien ne passe !
L'antique amour n'est pas vieux !

« C'est bien pourquoi... — Dieu ! » fit-elle.
Le bateau heurtait le bord !...
Elle s'esquiva, la belle,
Et j'échouai juste au port.

▪

Pour le cygne blanc et les Pléiades, voir les notes du poème n° 5
« Au bord de l'étang ».

68

[N° 25]

MON PAUVRE CHEVAL

Mon pauvre cheval, tournant vers son maître,
À demi,
Un œil de reproche : « Ah ! je devais être
Ton ami !

« Tu m'avais promis la bonne litière,
Tout en fleurs,
Du repos souvent... et ma vie entière
Est douleurs !

« Ta rude cravache, horrible couleuvre,
Sur mon flanc
Que la sueur baigne, est toujours à l'œuvre
Et sifflant !

« Le mors, par à-coups, me mâche et me broie,
Dent de fer,
Et ton éperon fouille, oiseau de proie,
Dans ma chair !

« Et toujours je vais, au galop, sans halte !...
Dis, pourquoi ?
Pitié !... Quel est donc le vœu qui t'exalte ?
J'en meurs, moi !

— Demande pitié, répondis-je, à celle
Dont je meurs !

69

Et qui n'entend pas, froidement cruelle,
Mes clameurs !

« C'est elle qui fait, faisant ma souffrance,
Ton tourment...
J'ai poussé vers elle un cri d'espérance :
Vainement !

« Je crie aussi, moi, ma douleur, ma rage,
Ma rancœur,
Et j'entends siffler un serpent sauvage
Dans mon cœur !

« Je sens dans ma bouche un frein qui me ronge ;
La Beauté,
De son éperon, qui dans les cœurs plonge,
M'a dompté.

« T'épargner ? rester maître de moi-même ?
Je ne puis :
Je suis au destin. Mon cœur saigne : j'aime,
Et je fuis !

« Nos chemins sont longs ! Le destin veut être
Accompli ;
Connais donc le but : c'est la mort peut-être,
Ou l'oubli ! »

[N° 26]

LA BONNE AVENTURE

À Eugène Baudouin.

La petite me regarda.
Mignon. Carmen. Esmeralda.

Elle avait un tambour de basque.
Que l'amour est un dieu fantasque !

Jupe en velours aux galons d'or ;
Charmante, — je la vois encor.

C'était une enfant de Bohême ;
Qui vint et me dit : « Je vous aime !

— Pourquoi ? — J'aurais aimé Musset...
il est mort ! » Mon cœur bondissait.

« Vous lisez donc Musset, petite ?
— Oui ! J'en sais même et j'en récite. »

Elle récita de beaux vers,
Simple, sans prendre de grands airs...

Une voix de musicienne,
Tendre, si douce ! — italienne.

Ô Musset ! pensais-je, merci.
Suis-je donc un poète aussi ?

Mauvais ou bon, c'est tout de même,
Si le nom seul fait que l'on m'aime,

Et que j'hérite, pour un jour,
L'amour né de tes vers d'amour !

« Je suis de Naples, » me dit-elle ;
Le pays de la tarentelle.

« Esmeralda, dis-je, ton nom ? »
Elle me répondit : « Mignon,

« Car je regrette ma patrie. »
Et sa voix tremblait, attendrie.

Lors, elle chanta, doucement,
De l'accent qu'on trouve en aimant.

Singulière petite femme !
De l'esprit, ma foi ! presque une âme.

À part l'amour, ne sachant rien,
Un peu de temps le l'aimai bien,

Puis j'en reçus (jalouse folle !)
Un coup de couteau, — ma parole !

Je vous dis que c'était Carmen.
La piqûre est guérie. Amen.

■

Eugène Baudouin, le dédicataire de ce poème, né à Montpellier le 6 janvier 1842, se rendit à Paris pour y faire sa formation artistique et fut élève de Jean-Léon Gérôme (1824-1904), Auguste-Barthélemy Glaize (1807-1893), Léopold Flameng (1831-1911), François-Louis Français (1814-1897), Eugène Devéria (1805-1865) et Adrien Didier (1838-1824).

Il y fit carrière comme peintre de paysage impressionniste, graveur et illustrateur. Il exposa régulièrement au Salon de Paris, composant volontiers des paysages développés sur plusieurs niveaux et donnant l'impression d'un panorama. Resté très attaché à son Midi natal, il y réalisa de nombreuses peintures.

Comme littéraire, il publia *Les Lilas panachés* ou *La Chasse aux cigales*. Il fut aussi, avec Maurice Faure et Louis-Xavier de Ricard, un des trois fondateurs de la Société littéraire et artistique *La Cigale*, regroupant les hommes de lettres et artistes originaires du Midi et résidant dans la Capitale (voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et la société parisienne *La Cigale* », *Aicardiana*, 2^e série, n° 40, 15 avril 2023, pages 135-144.).

Eugène Baudouin mourut à Paris le 4 janvier 1893.

Mignon est un personnage féminin du roman *Wilhelm Meister* de Goethe, écrit en 1795-1796, mis en musique sous la forme d'une tragédie lyrique en trois actes et cinq tableaux par Ambroise Thomas sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré, créée à Paris le 17 novembre 1866. L'ouvrage connut un tel succès que la millième représentation fut donnée du vivant du compositeur, en 1894.

Mignon a été enlevée à ses parents par le cruel directeur de troupe théâtrale Jarno. Elle ne connaît même pas son âge et se souvient seulement d'être née dans un pays ensoleillé où fleurissent les citronniers. Dans l'opéra d'Ambroise Thomas, elle chante l'air célèbre « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? »

LA PATRICIENNE

« Qu'elle est belle ! » se dit jour et nuit, nuit et jour,
Pauvre, obscur, l'amoureux de la patricienne,
Qui, jeune et veuve, riche et de race ancienne,
Décourage à la fois et rend hardi l'amour.

Lui n'est rien, qu'un artiste. — Un peu de renommée,
C'est le seul bien qu'il ait à lui sous le soleil ;
Son nom ? Jacques. — Comment, avec un nom pareil,
Regarder seulement si haute bien-aimée ?

N'a-t-elle pas, autour de son cheval pur-sang,
Amazone à l'œil froid, dédaigneusement belle,
Un escadron d'amants qui, sur un signe d'elle,
Osent tout ?... Son amour à lui ? C'est offensant !

... Il songe à Charles-Quint, — l'histoire est trop connue, —
Ramassant le pinceau du Titien vieillard
Dont le fils devait voir, amoureuse pour l'art,
La Béatrix poser devant lui toute nue.

Ces temps sont loin. — D'ailleurs, est-il célèbre ? — Non.
Le charme de sa gloire est un air d'espérance ;
Peut-être sera-t-il un jour un nom de France,
Mais pour l'heure il n'est pas. — Son nom est un prénom.

Pourtant plus d'une fois elle a daigné sourire
À des mots qu'il a dits, à des vers qu'il a faits,

Quand tout son escadron de cavaliers parfaits
Souvent la laisse triste et n'a rien à lui dire.

Or, un soir qu'au jardin lentement obscurci,
Dans l'odeur des lilas il est assis près d'elle,
Troublé, — malgré lui-même, il ose... « Enfin ! » dit-elle.
Et dans un long baiser, elle ajouta : « *Merci !* »

Charles Quint ramassant le pinceau de Titien est un tableau de
Pierre-Nolasque Bergeret peint en 1808 : la petite histoire dit que,
lorsque Le Titien réalisa le portrait de Charles Quint, l'empereur ra-
massa lui-même un pinceau du maître tombé sur le sol.

LA CHEVAUCHÉE

Mon amazone chevauche,
En silence, sous le bois,
Au pas ; elle est à ma gauche :
Les cœurs se parlent sans voix.

Nos chevaux vont côte à côte,
Tête à tête, d'un pas sûr ;
Comme la futaie est haute !
On dirait un temple obscur.

Les cœurs y sont pris de crainte !
À peine un rayon, là-bas.
L'acier des gourmettes tinte ;
Le sabot ne s'entend pas.

« Un temps de galop, dit-elle,
Pour sortir d'ici plus tôt ! »
Troublée, elle était si belle,
Que je ne pus dire un mot.

Mon bras, sur sa taille souple,
S'alla poser frémissant.
C'était un superbe couple
Que nos arabes pur-sang !

Ils marchaient très bien d'ensemble,
Leurs naseaux se rapprochant...

« Regarde, lui dis-je, il semble
Qu'ils se baisent en marchant. »

J'attirai la cavalière,
Qui mit son bras à mon cou,
Et j'eus la peur singulière
D'être arraché tout à coup !

Oui, nous rapprochions nos têtes,
Avec des frissons nouveaux !
Dame !... un caprice des bêtes...
Un effroi d'un des chevaux !...

Mais ils marchent côte à côte,
Tête à tête, d'un pas sûr.
Comme la futaie est haute !
On dirait un temple obscur !

Ô forêt ! ombres ! silence !...
Son cheval touchant le mien,
Leur pas cadencé balance
Un bonheur aérien !

Que sent le nid sur la branche,
Bercé dans le bleu de l'air ?
Ou, parmi l'écume blanche,
Le goéland sur la mer ?

Que sentait, aux anciens âges,
Le centaure à larges pas,
Prêt à fuir, en bonds sauvages,
Une nymphe entre ses bras !

De l'amazone du premier vers au centaure et à la nymphe de la dernière strophe, notre poète décrit une idylle bien contemporaine sur fond de réminiscences antiques.

[N° 29]

LE ROSSIGNOL

En ce temps-là, le rossignol
N'avait rien d'heureux — que le vol,
Rien d'humain que les yeux, et de divin que l'aile :
Le rossignol ne chantait pas ;
Son cœur était triste tout bas,
En silence il était fidèle.

Le rossignol était muet ;
La vie en son cœur affluait,
Mais gonflait d'efforts vains sa gorge frémissante ;
Il sentait comme une aile en lui
Se replier, lourde d'ennui...
Il sentait... comme une âme absente !

Et le rossignol se mourait
D'un grand désir, d'un grand regret :
Il aspirait au chant, — oubli des plumes roses !
Et n'ayant qu'une âme d'oiseau,
Il portait envie au roseau,
D'où sort l'humble plainte des choses.

De l'envie, il ne dormait pas !...
Une nuit qu'il était très las,
Dans un jardin royal, à travers mille branches,
Il vit venir un papillon,
Pâle, — comme un pâle rayon
Des lointaines étoiles blanches.

Ce papillon, fils de Psyché,
Peu à peu s'étant rapproché,
Dans son bec délicat il le prit avec joie...
Oh ! le divin papillon blanc !
Un moment il le tint tremblant,
Puis se réjouit de sa proie.

Or, c'était l'âme d'une enfant,
La fille d'un roi triomphant,
Morte en aimant celui dont elle était aimée,
Et qui, dans le parc endormi,
Venait, autour de son ami,
Errer sous la nuit embaumée !

Le rossignol, depuis ce temps,
Toute la nuit, tous les printemps,
S'exalte en cris d'amour, à tue-tête, à voix pleine !
Il dit comme l'amour est fort,
Plus que la vie et que la mort...
Il chante avec une âme humaine !

[N° 30]

ÉCRIT SUR UN ÉVENTAIL

L'amour en aucun temps ne fut un dieu caché ;
C'est l'amour en tout temps qui cherche à voir Psyché,
Et, malgré les Anciens, voici leur vraie histoire...
Je la tiens de l'amour lui-même : on peut y croire.

L'Amour aima Psyché. — Tandis qu'elle dormait,
Épiait le sommeil de celle qu'il aimait ;
Il la vit un moment, la sublime inconnue,
La tête sur un bras replié, chaste et nue,
Et, comme il inclinait sa lampe, tout tremblant,
La lampe répandit un peu d'huile, or brûlant,
Et prompte à s'éveiller, l'adorable immortelle,
Ses yeux s'ouvrant à peine, ouvrit aussi son aile,
Et plus jamais l'Amour n'a revu ni touché
L'âme aux ailes d'azur, le papillon Psyché.

Depuis lors il la cherche, en doutant qu'elle existe,
Et c'est pourquoi souvent il apparaît si triste !

Or écoutez ce trait du grand enfant, l'Amour :
Dans les sentiers d'avril se promenant un jour,
Il voit un papillon pâmé sur une rose
Et rêve tout à coup que, par métamorphose,
C'est Psyché qu'il voit là, sur la rose dormant.
« Oh ! je t'aurai ! dit-il. Avançons doucement...
Je veux, qui que tu sois, prendre et baiser tes ailes,

En souvenir... » — Hélas ! les papillons sont frêles ;
L'Amour et celui-ci furent des maladroits,
Et le dieu ne garda qu'une aile entre ses doigts !
« Bah ! dit-il aussitôt, j'en ferai quelque chose !...
Sois heureux, papillon, de mourir sur la rose. »

Puis à l'aile fragile, il dit : « Je te mettrai
Aux mains des femmes, comme un hochet préféré ;
Tu garderas, du temps où, dans la rose close,
Zéphyre te berçait en balançant la rose,
Le don de répéter, au gré des mains mouvant,
Ce que murmure aux fleurs le soupir doux du vent ;
Tu baiseras, sur les visages, le sourire,
La rougeur, une larme, et l'aveu que j'inspire.
Les lèvres, les soupirs, les yeux te toucheront,
Et tu seras le voile heureux, — du sein au front.
Va, parle, et sois discret, tendre, — au besoin sévère !
Adieu, vole et respire, ô mon œuvre légère ! »

Tout en parlant, le dieu corrigeait maint détail :
Il avait grandi l'aile, et créé l'éventail.

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 549 dimanche 31 décembre 1893, page 425, colonne 1.

Ce poème fait référence à la légende mythologique d'Éros et Psyché, décrite dans les *Métamorphoses* du philosophe Apulée.

[N° 31]

LA PETITE FÉE

Une fée un jour, souple comme un fil,
Grande comme une abeille,
Petit corps de femme, esprit très subtil,
Mignonne merveille,

Dit au papillon : « Beau coursier léger,
Il faut que je te dompte !
Je veux aller haut, sans peur ni danger ;
Descends, — que je monte !

« Je veux être aimée, au-dessus des fleurs,
Dans la brise embaumée ;
Sur ton aile frêle aux mille couleurs,
Je veux être aimée !

— Je t'aime ! lui dit le beau papillon.
Si tu veux, je t'enlève !
Sur mes ailes d'or et de vermillon,
Partons dans un rêve !

« Mon duvet demeure et n'est point gâté,
Quand c'est toi qui le touche !
Suis-je pas l'amour et toi la beauté ?
Monte, fine mouche !

« Mets, de-ci, de-là, sur mon dos soumis,
Tes fines jambes nues ;

Sois mon amazone, et montons unis
Au pays des nues !

— Non, non, je veux plus, je veux plus encor,
Dit la petite femme ;
Mon fardeau n'est rien sur ta poudre d'or :
J'ai le poids d'une âme !

« Non ! j'aurai trop peur, si tu n'es sellé
Comme un cheval de race ;
Non... je tomberais du coursier ailé...
Sois de bonne grâce !

— Moi, je ne veux pas ! — Et moi, je le veux ! »
L'amoureux se décide !
Et la fée a pris un de ses cheveux,
En a fait la bride.

La fée a forgé l'étrier, le mors,
Ne sais de quelle chose ;
Elle a mis la selle à ce petit corps.
En feuille de rose !

Une jambe ci, l'autre jambe là :
« Hue, amour ! » lui dit-elle ;
Mais un papillon, — apprenez cela, —
Meurt quand on le selle !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 973, dimanche 16 février 1902, page 104, colonne 3.

[N° 32]

LE DRAGON

Qui vive ? — Vingt-deux ans ! officier de dragons ;
Je ne sais quoi d'enfant, malgré la haute allure ;
Amoureux d'une longue et noire chevelure,
Car les brunes toujours charment les hommes blonds.

Il dit à son cornette un soir : « Mon camarade,
Demain le régiment passe par là... — Demain,
Pour la parade ? — Oui, tiens mon cheval en main. »
Ces amoureux sont tous des soldats de parade !

Cordieu ! les bons moments sont courts, surtout la nuit !
L'aurore a réveillé le beau couple, un peu pâle ;
C'est vrai qu'il a, ce blond, je ne sais quoi de mâle !...
Debout ! — Elle se mire au casque d'or qui luit.

Mais elle l'a posé sur un fauteuil, bien vite,
Dès qu'ils ont entendu le clairon, les tambours !
« Un baiser, le dernier !... Encore ! — Adieu ! — Toujours ! »
Une fanfare éclate et la vitre en palpite.

« Vois là-bas... mon cheval !... Laisse-moi — Non, encor ! »
Ô charme indénouable ! Oh ! les bras d'une femme !
Mais le casque sonore a roulé dans la flamme...
La flamme a dévoré les crins du casque d'or.

Et tandis qu'il le tient dans sa main consternée,
Elle déjà, debout derrière son amant,

Coupe sa chevelure, et lui dit simplement :
« Me pardonneras-tu de te l'avoir donnée ? »

Elle noue, elle fixe au fond du cimier creux
La lourde chevelure en torrent ruisselante.
Lui, court, saute à cheval... Elle, rêveuse et lente,
Suit d'un regard sans fin le superbe amoureux.

Non, jamais fier dragon n'a, de plus fière mine,
Pressant un cheval fou dans ses genoux nerveux,
Secoué, plus pareille à de pesants cheveux,
Sa crinière à longs flots inondant son échine !

Aussi, lorsqu'il tomba, vaincu comme un vainqueur,
Trois mois plus tard, un soir de deuil et de carnage,
Les cheveux de son casque, épars sur son visage,
Étaient rougis d'un sang qui sortait de son cœur !

[N° 33]

ADAM TRAHI

Lorsqu'Adam eut mangé du fruit offert par Ève,
Le moment qui suivit fut triste infiniment ;
Ils s'éveillèrent nus, honteux, — comme d'un rêve,
De l'éternel bonheur perdu dans un moment.

Ils couvrirent leurs corps de feuilles enlacées,
Et s'assirent muets, seuls, n'osant plus se voir,
Agitant dans leurs cœurs de mortelles pensées,
Nommant déjà l'amour père du désespoir.

Ils ne virent plus Dieu, quand Dieu vint les maudire ;
Ils ne connurent plus l'Éternel — qu'à sa voix ;
Le paradis avait cessé de leur sourire ;
La colère de Dieu leur criait : « Je vous vois ! »

Alors, Ève croisa ses mains sur sa poitrine
Et sous ses longs cheveux resserra tout son corps ;
Adam baissa le front sous la haine divine,
Voulut pleurer sur Eve... et fit de vains efforts !

« La femme souffrira beaucoup pour être mère...
Je vous affligerai dans vous et vos enfants...
Ton pain sera trempé dans ta sueur amère...
Vous ne reverrez plus l'Éden, — je le défends ! »

Dieu dit, et les poussa vers la porte gardée
Qui menait à la terre, aux douleurs, aux travaux.

L'archange, qui tenait la flamboyante épée,
Indiquait le départ et les chemins nouveaux.

Et le couple marcha, courbé, vers la sortie ;
Ils portaient sur leurs reins les malédictions,
Et dans leur pauvre chair, pourtant anéantie,
Tout le faix de douleurs des générations.

Oh ! qu'ils devaient souffrir dans leur chair, dans leur âme,
Pâles, en descendant les pentes de leur sort !...
De tous les maux humains la source était la femme :
Elle allait enfanter pour l'amour et la mort !

Or en passant le seuil où se tenait l'archange,
Le châtié, déjà de sa honte vainqueur,
Sentit contre Dieu même une puissance étrange :
Il prit une main d'Ève et la mit sur son cœur.

Mais elle, sans répondre au cœur qui la rassure,
A vu déjà sans peur le glaive flamboyer...
Elle lisse du doigt sa blonde chevelure,
Sourit à l'ange et pense : « Oh ! le bel officier ! »

▪

Selon le récit biblique du livre de la Genèse, pour avoir désobéi à Dieu, Adam et Ève, les deux premiers êtres humains de la Création, furent chassés du Jardin d'Éden et soumis à la rude condition humaine (mythe du péché originel). En revanche, la chute du poème relève d'une fantaisie aicardienne... très inattendue !

[N° 34]

LE CHEVEU D'OR

Flava ceres. Couleur du blé.
Un de ses cheveux d'or filé
Au vent joyeux s'est envolé.

Elle, qui n'en sait rien, surprise,
A ri d'une manière exquise,
Croyant que je suivais la brise !

Aux fils de la Vierge pareil,
Irisé, transparent, vermeil,
Il ondulait dans le soleil.

Or, il s'arrêta de lui-même
Sur un rosier, l'honneur suprême
Du jardin de celle que j'aime.

Et parmi les roses perdu,
Comme un fil de harpe — tendu,
Chanta, de mon cœur entendu,

Rendant un son si fin, si tendre,
Que je n'osai plus ni le prendre,
Ni remuer, — afin d'entendre.

Or, un petit papillon blanc
(Peut-être une âme), en s'envolant,
L'a rendu libre, à l'air tremblant.

Je me remets à sa poursuite ;
Mais il va vite, il va si vite,
Que mon pauvre cœur en palpite.

Le vent fraîchit. Nous bondissons.
Tout le jardin a des frissons,
Et je me déchire aux buissons.

Mais je l'aurai, coûte que coûte ;
Allât-il aux astres, sans doute
J'irai ! s'il me montre la route !

Car c'est un rayon de beauté,
C'est un peu de l'or enchanté
De la chaîne d'éternité,

Un de ces fils d'or et de soie
Que l'amour divin nous envoie,
Pour nous tisser les jours de joie !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 882, dimanche 20 mai 1900, page 312, colonnes 1-2.

En latin, *flavus, a, um* « jaune, blond, doré » et *ceres, eris, f.*, « moisson, blé ». *Flava ceres* peut donc se lire « blonde moisson » ou « moisson dorée ».

Flava ceres est aussi un sonnet du recueil *Les Chimères* publié en 1866 par Albert Mérat (1840-1909).

[N° 35]

JAMAIS ASSEZ

Oh ! tant que tu n'as pas, uniquement charmé,
Cru qu'on ne t'aimait pas assez, ni pour toi-même ;
Ni craint que l'humble enfant qui t'aime
Puisse reprendre un cœur qu'elle t'a tout donné,
Non, tu n'as pas assez aimé !

Tant que tu n'as pas craint, naïf, que son amour
Ne soit qu'un caprice éphémère,
Peut-être ta propre chimère,
Tu n'as pas eu bonheur, angoisse tour à tour :
Attends ton jour, attends ton jour.

Tant que, trompé, trahi, toi l'expérimenté,
Que ton siècle de doute a fait froid et sceptique,
Tu ne crois pas être l'unique,
Tu connais seulement de nom la volupté :
Non, tu n'as pas encore été.

Tant que tu ne crois pas que le vrai t'a menti,
Tant que tu ne tiens pas pour vrai le pur mensonge,
Tu ne connais l'amour qu'en songe ;
Vraiment, tu n'as encor rien connu, rien senti :
Tu n'es encor que l'apprenti.

Tant que, justement fier de ta sécurité,
Tu ne t'es pas senti vraiment seul aimé d'elle ;

Tant que tu n'as pas eu, martyr d'une infidèle,
Un enfer dans ton cœur justement irrité,
Tu ne sais rien, en vérité !

Apprends à vivre plus, vivant d'amour plus fort ;
Apprends, au moment même où tu bois de la vie,
À mourir, l'âme inassouvie,
Si l'amante en riant te dit : « Marche à la mort ! »
Apprends tout : peine et joie ; apprends tout : mort et vie.

[N° 36]

CHANSON

Hélas ! mon amour, c'est bien grand bonheur
D'aimer qui vous aime !
Amour, je le sais, — hélas ! — par moi-même :
Aimer qui vous aime,
C'est la joie au cœur.

Quand on aime, hélas ! mon amour chéri,
On a l'âme atteinte ;
Tous les cris d'amour ont l'air d'une plainte ;
On a l'âme atteinte,
Et le cœur meurtri.

Hélas ! mon amour, je suis bienheureux
D'avoir tes tendresses !
Mais j'entends crier mon cœur que tu presses :
Cruelles tendresses !
Bonheurs douloureux !

Quand on aime, hélas ! quoique bien-aimé,
On redoute, on tremble...
Dans tous les moments qu'on n'est pas ensemble,
On redoute, on tremble,
Toujours alarmé.

Le bonheur d'aimer, hélas ! est cruel.
Désirs, jalousie,

L'âme vit mourante et brûle transie :
Regrets, jalousie,
L'enfer dans le ciel !

Le temps flétrira les cœurs et les fronts,
L'amour et la rose...
Aimons, mon amour, c'est la grande chose,
C'est la seule chose :
Aimons et souffrons !

[N° 37]

CONSEILS INUTILES

L'ecclésiaste a dit : « La femme
Est amère comme la mort. »
L'homme est d'étoffe ; elle est de flamme :
Le diable souffle fort.

Dans une femme, tout est piège ;
Tout sert à l'amour triomphant ;
Le plus fort, à son sortilège,
Est pris comme un enfant.

Sois libre, c'est la seule joie ;
Les cheveux blonds sont un réseau :
Le cœur, à ces filets de soie,
Se prend comme un oiseau.

Comme elles savent, les traîtresses,
Pour nous tenir, nous embrasser !...
Crains les nattes et fuis les tresses :
Cordes pour t'enlacer !

Dans tous les chiffons d'une femme,
Le moindre fil est un lien.
Un ruban rend la force d'âme
Aussi vaine que rien !

Que d'épingles sous les dentelles !
Prends garde, amoureux aveuglé,

Ou tu mourras, battant des ailes,
Hanneton épinglé.

Crains même les plis d'une jupe :
Un éperon peut s'accrocher,
Et, — que cela te préoccupe, —
Le valseur trébucher !

Crains tout d'une femme, mon maître ;
Crains son sourire et crains ses pleurs...
Si les fleurs lui plaisent, peut-être
Faut-il craindre les fleurs !

Crains Dieu, — car la femme est céleste ;
Crains le diable : — elle est un démon ;
Crains ses yeux, ses dents, — et le reste !
Et... ris de ce sermon !

■

Strophe 1 : L'Ecclésiaste est un des livres de l'Ancien Testament.

[N° 38]

LA MER QUI BRÛLE

Quand le ciel d'été semble ruisselant
D'étoiles filantes,
Autour du chemin de Saint-Jacques, — blanc
De pâleurs tremblantes...

(Pâleurs de l'été, pâleurs d'amoureux
Qu'un désir dévore !)
En ce temps, la mer, aux mille flots creux,
Scintille, en phosphore.

Les flots semblent pleins, sous le ciel noir-bleu,
D'étoiles tombées ;
On croirait y voir courir, l'aile en feu,
Tous les scarabées.

Le ciel, jusqu'au bas des grands horizons,
Scintille et fourmille ;
On croirait que l'eau, sous mille tisons,
Jaillit et grésille.

Mais ce ne sont pas les reflets mouvants
Des hautes pléiades,
Ces lueurs ; ce sont des êtres vivants,
Nés par myriades ;

Des êtres petits, — mais infiniment ! —
Points perdus, sans nombre,

Et chaque lueur est un feu d'amant
Qui constelle l'ombre ;

Car l'amour partout, tout puissant et beau,
Afin qu'on le voie
Et qu'on lui réponde, allume un flambeau
De deuil ou de joie.

Or, comme une nuit, en bateau tous deux,
Assis sous les voiles,
Nous mêlions dans l'eau nos doigts langoureux,
Parmi les étoiles,

Elle dessina dans l'eau, vivement,
Du doigt, — une lettre...
Ce fut un éclair, mais mon œil d'amant
Sut la reconnaître.

La lettre brilla, sillage du doigt,
Comme un jet de flammes !...
Aux légendes d'or, c'est ainsi qu'on voit
Flamboyer des âmes.

Elle était donc faite avec tous les feux,
Subtiles substances,
Avec les désirs de mille amoureux,
De mille existences,

Et la belle enfant, poursuivant toujours
Le mot qui nous tente,
Écrivit : « Je t'aime ! » avec les amours
De la mer chantante !

[N° 39]

LE LAURIER-ROSE

Laurier-rose qui fleurissais
Dans l'Ilissus en Grèce,
En Provence, en plein sol français,
S'épanouit ton allégresse.

Je t'ai choisi pour ton beau nom
Qui chante amour et gloire...
Gloire à l'amour qui m'a dit : Non !
Amour à la gloire illusoire !

Mon cœur est ici tout entier :
Par-dessus toute chose
Aimant la rose et le laurier,
J'aime le divin laurier-rose !

Tu ris au seuil de ma maison,
Entre les clairs platanes ;
Les pins vibrent à l'horizon ;
La mer balance les tartanes.

Dans les torrides mois d'été,
Lorsque juillet flamboie,
Tu fais au regard enchanté
Épanouir tes fleurs de joie.

Quand tout jaunit d'un or pareil
Dans toute la nature,

Alors toi seul dis au soleil
Le rose frais dans la verdure.

L'autre rose, fleur du rosier,
Ne sait pas si bien dire
Comment, ô mon divin laurier,
L'amour tue avec un sourire :

La rose, c'est la fleur d'un jour
Qui parfume et qui tombe ;
Tu dis, toi, l'éternel amour,
Toujours verdissant sur la tombe.

L'épine des roses de Mai
Fait aux doigts des blessures ;
L'amour, ce maudit bien-aimé,
Blesse avec des armes plus sûres !

Ô laurier calme et triomphant,
Ta fleur, pure et charnue,
Pâlit, rougit, comme une enfant
Un peu honteuse d'être nue.

Ta feuille lisse, fièrement
Se dresse en fer de lance,
Prête à blesser au cœur l'amant,
Soit qu'il ose ou pleure en silence ;

Et dans tes feuilles, dans tes fleurs.
Mortelle vit ta sève,
Qui donne d'étranges pâleurs
Et qui peut tuer dans un rêve.

Fleuris-tu ? lasse de souffrir,
Renaît l'âme abattue ;
Mais t'aimer trop ferait mourir :
Ton amer secret charme et tue.

Et voilà bien l'amour, voilà
La mort sous un sourire ;
La fleur est belle, cueillez-la...
Il meurt, celui qui la respire.

Tels, souvent roses, verts toujours,
Vous portez, lauriers-roses,
L'éternel secret des amours,
Vie et mort de toutes les choses.

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, 15^e année, n° 743, dimanche 19 septembre 1897, page 185, colonne 2.

La campagne où la famille André aimait à passer les beaux jours, à La Garde près de Toulon, s'appelait *Jacques-Laurier* lorsque le jeune Jean Aicard, recueilli par sa demi-sœur Jacqueline André, commença à y être reçu. L'appellation *Les Lauriers-Roses* apparaît en novembre 1899 : « Grande fête à la villa des Lauriers-Roses, où le poète Jean Aicard recevait l'illustre Reyer, l'auteur de *Sigurd*, de *Salammbô* et d'*Érostrate* » (*La Presse*, 66^e année, nouvelle série, n° 2738, dimanche 26 novembre 1899, « Nouvelles diverses », page 2, colonne 1 ; même information dans *Gil Blas*, 20^e année, n° 7314, dimanche 26 novembre 1899, « Propos de coulisses », page 4, colonne 4). À partir de cette date, cette nouvelle dénomination supplante

l'ancienne. Jean Aicard appréciait tout particulièrement le très méditerranéen laurier-rose et c'est lui qui en donna le nom à la maison de La Garde, ainsi que le révèlent les strophes deux, trois et quatre de ce poème.

Le laurier-rose est un arbuste redoutable : sa fleur s'épanouit magnifiquement... mais la sève en est mortelle. Le « divin laurier » enseigne ainsi que « L'amour tue avec un sourire ».

Le laurier-rose (ή ροδοδάφνη ou τὸ ροδόδενδρον) était connu des Grecs dans l'Antiquité et poussait où bon lui semblait.

[N° 40]

LA JALOUSE

Je te plains d'être aimé d'une femme jalouse,
Pauvre enfant ! je te plains surtout de l'aimer trop ;
C'en est fait ; l'éternelle angoisse est ton épouse,
Le soupçon ton geôlier, ton juge et ton bourreau.
Ta vie est un cachot, ton cœur est une proie ;
Tu n'éviteras pas ce furieux destin,
Et même aux jours d'été tu reverras sans joie
Le soleil, — l'éclat frais et calme du matin.
Tous ces plaisirs légers qui consolent les hommes,
Qui, te mettant au cœur l'aile d'un jeune dieu,
Te faisaient voltiger sur tout ce que nous sommes,
Ils ne sont plus pour toi, tu peux leur dire adieu.
Tout ce qui s'envolait de ton cœur : fin caprice,
Chansons de bengali, rêves de papillon,
Il faut que tout cela tombe à terre et périsse :
L'abeille est écrasée avec un poids de plomb !
Adieu le charme heureux du divin laisser-vivre !
Adieu la liberté du génie, et l'orgueil !
Ton cœur, plus feuilleté du doigt qu'un mauvais livre,
Toujours ouvert, sera toujours guetté de l'œil.
Les enfants, les oiseaux, toutes les belles choses,
Rien n'éveillera plus en toi l'écho divin ;
Tu n'auras plus le droit de regarder des roses ;
Des vierges passeront : tu seras jeune en vain.
Tu n'auras plus le droit de rire à des jeunesses,
Ni de payer d'un mot celles qui te riront ;

Et, pour finir, — car il faut bien que tu connaisses
De quel signe l'amour vient de marquer ton front, —
Dans le vaste univers tu verras tout sans charme,
Et, buvant un poison à la source du jour,
Tu maudiras, avec des sanglots mais sans larme,
Les amours de ta mère au nom du grand amour !

[N° 41]

LE BOUQUET DE ROSES

Madame, voici des roses.
Je viens, près de vous, causer
De tout, de bien d'autres choses !
De l'amour, — et du baiser.

Quoi ! parce que l'amour passe,
Vous refuseriez l'amour ?
Vous craignez, s'il ne vous lasse,
De laisser vous-même un jour !

Craignant que le bonheur meure,
Quoi ! refuser d'être heureux !
Ah ! ne durât-il qu'une heure,
J'accepte, moi, je le veux !

Tant pis si la joie est brève,
Du moins je la connaîtrai...
Quand ce ne serait qu'un rêve,
Rêvons le rêve sacré !

« Je t'aime, » un mot dit bien vite,
Mais qui trouble infiniment !
Le cœur qui l'entend palpète,
Éternel pour un moment !

Voyez-vous, une seconde
Contient l'immortalité ;

Du mot qui créa le monde
Les fils d'Ève ont hérité.

Vous voulez, — orgueil suprême ! —
Voir éternel comme Dieu
Notre amour ? lorsque vous-même
Vous devez durer si peu !...

Le temps flétrit toutes choses,
Les cœurs, les fleurs et le front...
— Ne respirez pas ces roses,
Puisqu'elles se flétriront !

[N° 42]

AMOUR ANTIQUE

Un mal par qui l'esprit est tristement gâté,
Un mal contagieux, c'est toi, Mysticité,
Qui donnes aux cerveaux l'angoisse de la fièvre,
Et fais que tes rêveurs vont remuant la lèvre,
Parlant tout haut, faisant des gestes en chemin.
Ah ! prenez-moi plutôt un hoyau dans la main,
Et cherchez un trésor absent, pour que la sève
Circule en votre corps plus vive, et que le rêve,
À cette heure où le soir se meurt aux horizons,
Ne vous transforme pas les parfums en poisons
Alanguissants et doux, mais mortels à votre âme.
Prenez aux crins, montez des chevaux pleins de flamme ;
Domptez-les de la main, du pied et des genoux ;
Escaladez des pics, voyagez, tuez-vous !
Mais ne vous laissez pas expirer, maigre et pâle,
L'œil sur vos éternels couchants d'or et d'opale.

Il faut qu'un jeune amant soit fort et courageux
Et que des grands périls il se fasse des jeux.
Je voudrais que jamais rien ne pût le surprendre,
Et que, sans hésiter, il sût, comme Léandre,
Si l'Hellespont jaloux le séparait d'Héro,
L'œil sur la tour qui luit, tranquille, entrer dans l'eau,
Dans la mer où les vents ennemis feront rage,
Où des monstres hideux le suivront dans l'orage,
Et seul, tout nu, lutter contre les flots sans fond...

Rien ne l'étonne ; il va. La lame sur son front
Passe et repasse ; il boit par instants l'onde amère,
Mais il est sans horreur sacrée et sans chimère ;
Il écarte parfois ses cheveux de ses yeux ;
Lorsque le flot gonflé se dresse vers les cieux,
Il s'élève avec lui, balancé sur la cime,
Puis redescend après au profond de l'abîme...

Sa lampe d'une main, de l'autre soulevant
Sa robe à larges plis pour l'abriter du vent,
Héro l'attend. Voici qu'il arrive. Elle essuie
Son corps d'où ruisselait la mer comme une pluie,
Et lui dit : « Te voici bien souffrant et bien las,
« Mais viens, viens oublier tes travaux dans mes bras ! »

Le poète préfère la Vie et le mouvement à tous les isolements mystiques.

L'« horreur sacrée » de la deuxième strophe rappelle l'« horreur religieuse » du poème « Solidarité » des *Jeunes Croyances* (IV, xiv, page 124).

Léandre habitait à Abydos, sur la rive asiatique de l'Hellespont. Chaque nuit, il traversait le détroit à la nage pour rejoindre, sur la rive opposée, à Sestos, Héro, une prêtresse d'Aphrodite : il était guidé par une lampe que celle-ci allumait au sommet de la tour où elle vivait. Mais, par une nuit de tempête, la lampe s'éteignit et Léandre ne trouva pas la côte : le lendemain, la mer rejeta son corps et, à cette affreuse nouvelle, Héro se jeta du haut de sa tour.

La légende tragique d'Héro et Léandre a inspiré de nombreux écrivains et compositeurs occidentaux.

LA FILLE DU LÉPREUX

« Que fais-tu donc, ohé ! la belle fille ?
Cria le cavalier d'abord...
— Moi ? je ramasse du bois mort.
— Quoi ! toute seule, et si gentille !
— Monsieur, passez votre chemin.
— Monte sur mon cheval, la belle :
Car ce fagot est lourd ! — Oui, lui dit-elle,
Tendez l'étrier et la main. »

Ils vont tous deux dans la forêt profonde.
« Ma foi, mon fagot n'est plus lourd !
— Ah ! que le chemin paraît court
À côté d'une belle blonde ! »
Au milieu du bois l'amoureux
Voulut embrasser la petite...
La belle enfant se détourne et l'évite :
« Je suis la fille d'un lépreux ! »

Le cavalier qui la pressait, la lâche !
Mais au sortir du bois fleuri,
Comme elle a ri ! comme elle a ri !
« Qu'as-tu ? dit l'autre qui se fâche. »
Elle, fidèle à son amant,
S'en va disant, leste et coquette :
« Mon bon monsieur, quand on tient la poulette,
Il faut la plumer vivement ! »

La chanson populaire a volontiers exploité ce thème de la traversée du bois par la fille d'un lépreux. En voici la version provençale *La Filho doou ladre* :

*Mon père m'a envoyée au bois,
Au bois cueillir l'olive,
Dans le bois,
Joli bois !*

En ai tant cueilli, recueilli Que me suis endormie.	N'ai tant culhi et reculhi Que me siou endourmio.
Ai tant dormi et redormi Que la nuit m'a surprise.	N'ai tant durmi et redurmi Que la nuech m'a surprio.
Oh ! qui m'aide à passer le bois Je suis sa douce amie.	Oh ! qu me passarie lou bouesc Seriou sa douc' amio !
Vient à passer gai chevalier : Moi vous le passerié !	Ven à passar <i>gai chevalier</i> : <i>Moi vous le passerie.</i>
Ne sont pas au mitan du bois Qu'un baiser il dérobe.	N'en soun pas au mitan doou bouesc Qu'un poutoun l'a surprio.
Arrière un peu, beau chevalier, Prendriez ma maladie.	Tîretz-vous arrier, chivalier, Prendiatz ma maladio.
— Quelle maladie avez-vous. Rosette belle fille ?	<i>Quelle maladie avez-vous, Rosette, belle fille ?</i>

— Je suis la fille d'un lépreux Né dans la léprerie.	Iou siou la filho d'un ladrie Nat dins la ladrario.
Quand ils eurent passé le bois Rose se met à rire.	Quand agueroun passat lou bouesc Roso se met' à rire.
De quoi riez, Rose, m'amour ? Rosette belle fille ?	De que risetz, Roso m'amour <i>Rosette belle fille ?</i>
— Ne ris pas de votre beauté Ni de votre sottise.	Rise pas de vouestro beaumat Ni de vouestro soutiso,
Je ris d'avoir passé le bois Comme une honnête fille.	Rise d'aver passat lou bouesc Coum' un' hounesto filho.
— Belle, si voulez retourner Cent écus vous darié.	Belo, se vouriatz retourner, <i>Cent écus vous darie.</i>
— Mon bon monsieur, quand [on la tient, Faut plumer la poulette,	Moun beou moussu, quand l'on [la ten, Fau plumar la galino.

*Dans le bois,
Joli bois !*

[Paroles françaises prises dans *Maurin des Maures*, pages 202-203 ; paroles provençales prises dans Damase Arbaud, volume II, pages 90-92.]

L'ART VAINCU

La beauté, par notre art est en vain poursuivie !
Rien n'est beau, n'est puissant, n'est vivant que la vie.
Ce qu'on écrit n'est rien, rien ce qu'on a sculpté ;
Et j'ai senti le vrai de l'art, et tout le charme,
Le jour où par vos yeux dans le rêve emporté,
Après les avoir fait plus brillants d'une larme,
Avec un mot, un vers sans doute mal chanté,
J'ai fait sourire en vous la Vie et la Beauté.

RENDEZ-VOUS

« J'y viendrai, dit-elle, demain.
— La grotte est un nid d'hirondelle...
En connaissez-vous le chemin ?
— Expliquez-le-moi, » me dit-elle.

« Allez d'abord au carrefour
Où six sentiers croisent leurs lignes...
— Et lequel prendre, mon amour ?
Ils sont tous pareils, dans les vignes.

— Ma chère, le petit Poucet
Sema des miettes sur sa route...
— Une bande d'oiseaux passait,
Interrompit-elle ; — Oh ! sans doute,

« Mais il sema de fins cailloux,
Et moi, pour les frêles bottines,
Sur le sentier du rendez-vous
Je jetterai des églantines. »

Au carrefour des six sentiers
Quand vint la reine des jolies,
Elle vit bien des églantiers
Mais point d'églantines cueillies.

Et des fillettes, des garçons,
Tout là-bas, avec des poussées,

S'arrachaient, parmi les chansons,
Mes églantines ramassées.

Méchants enfants ! petits voleurs !
J'ai pleuré dans la grotte ombreuse...
... C'est parce qu'ils m'ont pris ces fleurs,
Que j'ai perdu mon amoureuse !

[N° 46]

L'HIRONDELLE

À mon cheval.

Rebelle au mors d'acier secoué dans ta bouche,
Cabri, cheval rapide aux jambes de fuseaux,
Te voilà bondissant comme un chevreuil farouche,
Parce qu'une hirondelle a frôlé tes naseaux !

Connais du moins ma voix, cheval déjà fidèle !
Là, là, calme ta peur, ta vitesse et ton sang...
Ne le voyais-tu pas ? ce n'est qu'une hirondelle !
Ou bien, fou, croyais-tu la suivre en bondissant ?

Regarde, mon cheval : la voici qui repasse,
Parmi d'autres, en rond, avec son cri léger...
C'est l'esprit familier du grand, du libre espace :
Elle ignore la halte, et son vol fait songer.

Ni mes pieds ni les tiens n'iront où vont ces flèches,
Car, vois, on dirait bien des flèches en trident !
Elles viennent et vont, traversant les mers fraîches,
Des hivers d'orient aux étés d'occident.

Le noir du bois d'ébène et le blanc de l'ivoire
Tachent également leurs ailes et leurs flancs ;
L'azur des nuits d'été luit dans leur plume noire,
Leur ventre pur est blanc comme les matins blancs.

Calme-toi, mon cheval : tes beaux pieds n'ont point d'aile !
Mais, va, le ciel lui-même est prison aux oiseaux...

Sais-tu, volant sans fin, ce que fait l'hirondelle
Et pourquoi celle-ci t'a frôlé les naseaux ?

Pour elle, pour son nid elle cherchait fortune,
Et, le bec grand ouvert, aspirait en plein vol
Le moucheron cruel et la mouche importune,
Car son nid et l'amour la ramènent au sol.

Et sais-tu, mon cheval, ce qu'elles rêvent toutes ?
C'est ce nid où leurs becs peuvent s'entrecroiser,
C'est un nid de limon pétri gouttes par gouttes,
Et ce serait des pieds plus hauts, pour se poser !

Aux poules de l'étable elles portent envie ;
Elles voudraient courir et picorer en bas ;
L'espace, qui nous tente, importune leur vie !...
Elles voudraient marcher, et ne le peuvent pas !

Là, là, calme ta peur, ou ton désir vers elles...
Retourne, mon cheval, d'un pas tranquille et sûr,
À ce toit désiré même des hirondelles
Que lasse infiniment le désert de l'azur !

▪

Pour le cheval Cabri, voir la note du poème n° 4 « J'ai dit à mon cheval ».

Dans l'Antiquité, Grecs et Romains tenaient les hirondelles pour des messagers des dieux. Elles étaient souvent associée à Aphrodite, déesse de l'amour, soulignant ainsi son lien avec le bonheur et l'amour.

L'hirondelle, (*χελιδών*, *chelidôn* en grec), est indissociablement liée au mythe de Procné, Philomèle et Térée. La version athénienne de ce mythe est bien connue par Ovide qui en donna un long récit : Pandion, roi des Athéniens, maria sa fille Procné à Térée, roi des Thraces, venu au secours d'Athènes. Térée installa son épouse en Thrace et devint père d'un garçon nommé Itys. Mais Procné s'ennuyait loin de sa patrie et souhaitait revoir sa sœur Philomèle restée à Athènes. Térée s'en fut donc chercher sa belle-sœur, tomba amoureux d'elle et, lors du voyage retour, viola la jeune fille, lui coupa la langue pour la condamner au silence et l'enferma à l'écart de la cité. Philomèle tissa une étoffe racontant ses malheurs et parvint à la faire parvenir à Procné. Celle-ci libéra Philomèle et les deux sœurs, en proie au délire à la façon des Bacchantes, égorgèrent Itys et le servirent en repas à son propre père. Informé du drame, Térée décida de tuer les deux sœurs mais ces trois personnages furent transformés *in extremis* en oiseaux : Procné en rossignol qui, de son chant nocturne et mélancolique, pleurait la mort de son fils ; Philomèle en hirondelle dont les cris rappelaient le meurtre ; et Térée en huppe belliqueuse et cruelle pourchassant inlassablement les autres oiseaux (OVIDE, *Œuvres complètes*, volume V, livre VI, vers 424-676. — Ovide développe ici l'argument de la tragédie perdue de Sophocle, *Térée*).

LES YEUX

Des yeux bleus m'ont dit : « L'Amour est céleste ;
L'Amour, c'est l'azur ; l'amour est divin ;
Je pars si tu viens ; si tu pars, je reste :
Tout amour est vain. »

Des yeux verts m'ont dit : « La femme, c'est l'onde ;
L'amour est changeant, l'amour est moqueur ;
Aimer les yeux verts de l'ondine blonde,
C'est noyer son cœur. »

Qu'ont dit les yeux noirs ? « N'as-tu pas envie
Des feux éternels du noir diamant ?
Si tu veux connaître et bénir la vie,
Meurs en nous aimant. »

■

Poème également publié dans *Aimer-Penser*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, registre non folioté n° 229, feuille volante insérée à la fin du recueil ; et dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1276, dimanche 8 décembre 1907, page 537, colonne 3.

LA FUIITE

L'enfant qui me guette est près de m'atteindre :
Ici, mon cheval ! j'ai peur de l'enfant !
L'amour est cruel, l'amour est à craindre...
C'est l'archer mortel, toujours triomphant.

Je crois que je l'aime, et je le redoute ;
Le cœur est si faible et l'amour si prompt !
Partons, mon cheval ! les soucis en route
Au vent de tes pieds s'éparpilleront.

Il serait bien fort s'il pouvait nous suivre,
Le méchant enfant qui vole et qui rit !
En selle ! en avant ! pars et me délivre !
Fatigue mon corps, lasse mon esprit !

Aïa, mon cheval ! par la grande plaine,
Par les cols étroits !... tous chemins sont bons !...
J'ai courbé l'échine et je perds haleine...
Saute les fossés, galope par bonds !

Hep ! Aïa ! cours, fuis, car l'enfant sauvage
A le carquois d'or, les ailes de feu...
Passe en hennissant le fleuve à la nage,
Change d'horizon, poursuis le ciel bleu !

Poursuis l'horizon sans repos, sans halte !
Brise sur ton dos mon corps frémissant !

Que la lassitude en feu nous exalte,
qu'elle active en nous les fièvres du sang !

De tes pas pressés fuyant chaque empreinte,
Ressemble à mon cœur qui voudrait se fuir,
Et s'il faut tomber, tombe et meurs sans plainte,
Comme si ton but n'était que mourir.

▪

L'enfant ailé et rieur, « archer mortel, toujours triomphant », est Éros, divinité primordiale de l'amour dans la mythologie grecque.

Représenté aux origines comme un être androgyne, il apparaît, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., sous la figure d'un jeune homme ailé ; à partir du IV^e siècle il porte un carquois et un arc ; à l'époque hellénistique, Éros-éphèbe est concurrencé par Éros-enfant, le *Cupido* des Romains.

[N° 49]

LIED

En rêvant près d'une eau courante, l'autre jour,
J'y laissai choir mon cœur, l'espérance et l'amour...
Aussitôt ma main s'était élancée ;
Je fus prompt comme la pensée,
Mais l'eau qui fuit, — fuit sans retour...
Et ma jeunesse était passée.

LA BOUCHE

Friande comme une mouche
Au bord d'un vase de lait,
Mon âme était sur sa bouche
Pendant qu'elle me parlait ;

Ce qu'elle disait, qu'en sais-je ?
Papillon sous un filet,
Mon âme était prise au piège
Pendant qu'elle me parlait.

Elle parlait, la farouche,
Vite et bien, pour fuir plus tôt...
Je n'entendais pas un mot,
Puisque je voyais sa bouche...

Ne sais ce qu'elle disait !
C'était sans doute à merveille !
... Mon désir, comme une abeille,
Sur sa lèvre se posait.

Elle parlait vite, vite,
Et je me disais tout bas :
« Dieu ! que sa bouche est petite ! »
... Et je ne l'écoutais pas.

« Dieu ! que cette bouche est rose !
Les coins frais et palpitants !...

De la bonté, je suppose... »
Je la fis parler longtemps.

Quand elle eut fini, la belle
Ajouta : « Qu'en dites-vous ? »
... Que son sourire était doux !
Sa lèvre, spirituelle !

Ô bouche! ô nid des amours !
Ce qu'elle a dit, je l'ignore...
Que ne parle-t-elle encore,
Je regarderais toujours !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1057, dimanche 27 septembre 1903, page 200, colonne 3 et page suivante, colonne 1.

AIMER, N'AIMER PAS

Surtout, ô cher enfant, ne sois jamais aimé ;
L'amour est un poison mortel, bien qu'enfermé
 Dans un cœur de rose ;
L'amour est un aspic. On dit qu'il ne mord pas :
 Il existe, il mord, — j'en sais quelque chose, —
 Je te le dis tout bas.

Si tu veux être heureux, jouir, sans y songer,
De l'air bleu, de l'air pur, respirer sans danger
 Le plaisir de vivre,
Ne sois jamais aimé ; n'aime pas, cher enfant :
 Comme un jeune dieu, de sa jeunesse ivre,
 Tu vivras triomphant !

Ne mêle pas ton cœur aux désirs de ta chair,
Si tu veux respirer la joie à flots, dans l'air,
 Désir des poitrines ;
Que les yeux soient pour toi des rayons sous des eaux,
 Les seins frémissants, des fleurs purpurines ;
 Les voix, des chants d'oiseaux.

Alors, triste et joyeux, tu vivras au-dessus
De nos espoirs trahis, de nos rêves déçus,
 De ce que nous sommes...
Tu ne souffriras plus — que du regret des dieux,
 Qui voudraient souvent n'être que des hommes,
 Afin de souffrir mieux !

À CHEVAL

J'ai voulu laisser loin ma pensée ;
Au départ, mon amie avait touché ma main,
 Mais sans l'avoir pressée,
 Sans me dire : « À demain ! »

J'ai douté ; ma pensée inquiète
M'a poussé comme un grain fait s'enfuir un vaisseau,
 Comme un trait d'arbalète
 Fait s'envoler l'oiseau !

Cette main, mon amour, froide et morte !
Vite, vite, ah ! fuyons ce chagrin qui rend fou,
 Où j'irai, — que m'importe ! —
 Rouler mort dans un trou !

J'ai frappé mon cheval, noble bête !
La cravache a sifflé, l'éperon a mordu !
 Il galope, en tempête,
 Crins au vent, cou tendu !

Mon cheval haletant me dit : « Grâce ! »
Il halète, en sueur, et le mors blanchissant...
 Sur son flanc, sur sa trace,
 On peut voir de son sang.

Pauvre ami, bon cheval, ah ! pardonne !
Mais l'amour a des coups d'éperon plus mordants,

Et l'amour m'éperonne,
Et je saigne — au-dedans !

Doucement ! — je tiens haut la bride.
Doucement ! — mon chagrin en arrière est laissé :
Merci, bête intrépide,
Nous l'avons dépassé.

Elle m'aime ; elle est bonne et fidèle :
Prends appui sur le mors, bon cheval, pauvre ami...
Belle nuit !... Sur la selle
Je sommeille à demi.

[N° 53]

L'ÉTOILE

Et quand on la lui donnerait,
L'étoile, l'étoile qui brille,
Dites-moi ce qu'il en ferait,
Puisqu'il aime la jeune fille ?

J'étais perdu dans les grands bois,
Au flanc de la montagne,
Et je n'entendais plus la voix
Qui toujours m'accompagne.

Il faisait nuit, tout était noir.
Oh ! les étoiles blanches !...
J'allais au hasard, sans espoir,
Déchiré par les branches.

À travers le bois, tout à coup,
Je vis une lumière.
En avant ! marchons jusqu'au bout,
Dans la ronce et la pierre.

Les arbres cachaient tour à tour,
Montraient la lueur pâle...
Ô feu d'espoir ! ô feu d'amour
Soufflé par la rafale !

Serait-ce le feu d'un berger
Ou de quelque chaumière ?

Et je méprisais le danger,
Ayant cette lumière.

Le bois, au sommet découvert,
S'écarta comme un voile,
Et je vis que, dans un désert,
Je suivais une étoile !...

Et quand on la lui donnerait,
L'étoile, l'étoile qui brille,
Dites-moi ce qu'il en ferait,
Puisqu'il aime la jeune fille !

[N° 54]

LA FLEUR

L'arbuste dépassait la muraille un peu haute.
Je dis à mon cheval : « Les belles fleurs, Cabri ! »
La fleur était d'or pourpre, et je commis la faute
D'attirer jusqu'à moi le brin le plus fleuri.

Droit sur les étriers, je maintenais la branche,
Et Cabri, le nez haut, la mordillait un peu.
Comme la rose est rose et l'aubépine blanche,
Rouges étaient ces fleurs sur leur buisson de feu !

Je songeais : « Bien plus belle est la plante inconnue ;
La nouveauté nous semble une fleur dans les fleurs...
De quel rivage ardent, fleur d'or, es-tu venue
Ouvrir sous mon soleil tes étranges couleurs ? »

Poètes oublieux du siècle qui vous raille,
Vous les croyez à vous, les prés, les fleurs, les bois ?...
Une tête apparut par-dessus la muraille :
« Voulez-vous bien laisser mes fleurs ! » dit une voix.

Tu m'arrêtes à temps, sage propriétaire !
Sans toi, j'étais l'égal des vulgaires voleurs...
Aïa, Cabri ! cherchons un lieu plus solitaire :
Cet homme a trop raison, viens, laissons-lui ses fleurs.

Hep, hep ! aïa ! fuyons la voix qui m'injurie !
Pars, cours, bondis, fuyons, au hasard, devant moi !

Sous ton maître oublié galope avec furie !
Sois libre, ô mon cheval, fais-moi libre avec toi !

Emporte-moi joyeux dans l'oubli de ces hommes,
Dans le pays sauvage où nos rêves bercés
Foulent, sans rien savoir de la terre où nous sommes,
La fleur d'or de l'amour sous des pieds cadencés.

▪

Pour le cheval Cabri, voir la note du poème n° 4 « J'ai dit à mon cheval ».

[N° 55]

LE PAPILLON

Je suis le papillon, je porte sur mes ailes
Un pastel délicat qu'un souffle enlèverait...
Si vous m'aimez un peu, mes belles demoiselles,
Écoutez mon secret :

Je reviendrai souvent danser sur vos pelouses,
Et réjouir vos yeux par mes belles couleurs...
Si vous m'aimez un peu, ne soyez pas jalouses
Des autres fleurs, des fleurs.

Le frisson de mon aile ira sur votre bouche
Courir et se poser comme un baiser d'amant...
Mais je suis papillon : n'aimant pas qu'on me touche,
Fidèle librement.

Si vous voulez me voir un peu de temps encore,
N'étendez pas vers moi votre filet soyeux ;
Un papillon captif vite se décolore,
Triste au cœur, triste aux yeux.

Pourtant, si vous voulez, je peux, tant je vous aime,
Perdre en vos mains mes feux et mon éclat d'un jour,
Et dans vos doigts déçus, m'abandonnant moi-même,
Mourir de votre amour.

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1314, dimanche 30 août 1908, page 215, colonne 1 ; *Le Temps*, 48^e année, n° 17232, dimanche 30 août 1908 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1977, dimanche 15 mai 1921, page 414, colonne 1.

[N° 56]

L'AMOUR
PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Éros n'ayant pas remarqué
Une abeille parmi les roses,
En fut piqué, fut à la main piqué,
Et les larmes coulaient de ses paupières closes...
Et courant, volant, éploré,
Jusqu'à la blanche Cithéré,
Il lui dit d'une voix amère :
« Ah ! je suis mort ! Je vais mourir, ma mère !
Un petit serpent ailé
Par les laboureurs appelé :
L'*Abeille*, m'a fait mal ! — Cithéré répondit :
Puisqu'un insecte si petit
T'a fait si grand mal, en dépit
De sa faiblesse,
Juge des maux de ceux que ta piqûre blesse ! »

Éros piqué par une abeille est un topos de poésie antique.

Sa première occurrence se trouve chez Anacréon au VI^e siècle avant notre ère : Éros arrive un jour en larmes chez sa mère Aphrodite, disant avoir été piqué par « un petit serpent ailé ». Le conte fut repris plus tard par Théocrite au IV^e siècle dans son idylle XIX.

Cithérée est une épiclèse toponymique d'Aphrodite ; ce surnom provient de l'île où elle aimait à résider.

[N° 57]

DANS UN AMANDIER

Dans un amandier riait une fille...
« On a ri bien fort, dans cet amandier !
Est-ce du cheval ou du cavalier ? »
De nouveau le rire éclate et pétille.

Elle descendit du vieil arbre creux,
Ayant fait tomber toutes les amandes...
Des dents d'écureuil, les lèvres gourmandes,
Vingt ans, l'œil humide, un rire amoureux.

Aïa ! mon cheval a franchi la haie !
— « Vous ne riez plus, belle, maintenant ?... »
Autour du vieux tronc, l'arabe tournant
Suit comme un chevreau l'enfant qui s'effraie.

« Tu riais de moi ? — Du cheval, bien sûr !
— Alors, pour ta peine, il faut qu'il t'embrasse ! »
Le cheval bondit... Elle criait grâce,
La fille sauvage au sein jeune et mûr.

Elle avait bien peur, la fille sauvage !
Autour du vieux tronc, l'arabe léger
Suivait, gracieux, l'enfant sans danger,
Qui de ses deux bras gardait son visage.

D'un côté du tronc, de l'autre côté,
Étendant les bras, renversant la tête,

La belle trois fois rencontra la bête...
Cruel châtement, mais bien mérité !

Enfin : « Je riais... de vous, oui ! » dit-elle ;
Et, pour m'échapper, hop ! dans l'amandier !...
C'est pourquoi je pus, droit sur l'étrier,
Riant à mon tour, embrasser la belle !

[N° 58]

LA FÉE

Tu ne prendras pas l'eau qui fuit, sifflaient les merles,
Nous voyant, couple heureux, passer par le chemin.
Elle en prit cependant, que je bus dans sa main,
Et, le long de ses doigts, le reste devint perles.

EN MAI

Les nids et les cœurs sont pleins d'ailes ;
Le rosier de mai
A des espérances nouvelles :
Il veut être aimé.

L'âme et la plante sont en sève ;
Le pommier, tout blanc,
Dort, clair sur l'azur, comme un rêve
Chaste mais troublant.

L'eau qui passe voudrait attendre
L'oiseau qui vient là,
Et l'oiseau qui boit voudrait prendre
Celle qui coula.

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1923, dimanche 2 mai 1920, page 386.

À UNE COQUETTE

Je ne vous crains pas, madame.
De l'esprit, oui ! mais point d'âme !
Oh ! je vous pénètre à jour :
Jamais d'amour !

Vous êtes rose, et bien blonde !
Bonne ? Pas le moins du monde.
Méchant ? — Oh ! non, bel œil bleu !
Moqueuse ? — Un peu !

D'ailleurs, vous êtes honnête :
Vous tournez aux gens la tête,
Quitte à... (selon leurs propos)
Tourner le dos !

Vous aimez le badinage,
Mais... vous seriez assez sage
Pour martyriser des gens
Trop exigeants...

Vous riez ? — Prétexte à mordre !
Parfois aussi, — c'est dans l'ordre, —
Vous riez de tout... pour rien !
Je le sens bien.

Ton léger, marche légère,
Vous passez, belle étrangère...

Hum ! Cet accent étranger
A son danger !

Je ne peux pas m'en défendre :
La main que vous savez tendre,
Je ne la touche un instant
Qu'en hésitant...

Mais, ravi quand je la presse,
J'y sens presque une caresse !
Juste de quoi retenir
Un souvenir !

Mais quoi ! me sachant poète,
Vous pensez... que je suis bête ?...
Eh bien, je ris, en dedans,
De voir vos dents !

J'aime votre fin manège,
Vos rires, vos airs de piège,
Tout de vous : voix pure, air doux...
Excepté vous !

Votre visage est si rose !...
Je donnerais quelque chose
Pour — en cachette — y poser
Un fin baiser !

Je tremble un peu, je l'avoue,
En regardant votre joue,
Et je sens flotter mes vœux
Dans vos cheveux...

Mais mon regret m'est suave.
Vous êtes belle ? Et moi, brave !
Vous, moqueuse ? Et moi, trompeur :
Je n'ai pas peur !

Vous pensez me faire envie ?
Bah ! — Le charme de la vie,
Chacun sait où le saisir :
Dans le désir !

Soyez fausse, ayez l'air tendre :
J'en prends... ce qu'il en faut prendre :
Par le cœur ? Non, par les yeux !
Ce qui vaut mieux.

Blonde pêcheuse à la ligne !
Je suis ce fretin indigne
Qui, volant tous les appâts,
N'y reste pas !

[N° 61]

LA ROSE JALOUSE

Comme elle m'embrassait, une rose au corsage,
La rose me piqua, jalouse du visage ;
Je baisai donc la fleur, qui, rose avec pâlour,
Me parut un sourire appuyé sur ma bouche,
Ce que voyant (l'Amour pour un rien s'effarouche !)
L'enfant m'égratigna, jalouse de la fleur.

■

L'enfant-Amour : Éros.

140

[N° 62]

AURORE ET MATIN

Avec des clairons de vermeil,
L'aurore annonce le soleil ;
Chasseresse et sœur de Diane,
Vivandière du régiment
Des étoiles au firmament,
L'aurore est une paysanne.

Ses cheveux flottent déroulés ;
Ils sont de la couleur des blés ;
Son œil de source est une étoile,
Son corsage un bouton crevant ;
Son jupon rouge flotte au vent
Comme un drapeau de fine toile !

Tandis qu'elle rit aux échos,
Les lys et les coquelicots
Lui font salut dans la rosée ;
Les coqs lui répliquent joyeux ;
Les paysans, frottant leurs yeux,
Ouvrent pour elle leur croisée.

Ses pieds nus ne touchent jamais
Que la pureté des sommets ;
Elle embellit ce qu'elle touche ;
Une serpe d'or au côté,
Elle a, l'hiver comme l'été,
Un frais sourire sur sa bouche !

141

Or, comme elle a suivi la nuit,
En chantant le matin la suit...
Il court, mais elle court plus vite ;
Le matin est un amoureux
Qui cherche, par les chemins creux,
Sa montagnarde qui l'évite.

Le matin est un beau garçon
Qui lui répond par sa chanson
Clair-sonnante dans la clairière ;
Là-haut l'aurore va devant...
Lui, par les vallons la suivant,
Reste loin, toujours en arrière.

Il la poursuit tout en chassant ;
Ses chiens réveillant en passant
Les lièvres paresseux au gîte,
Et des flèches de son carquois
Il entre au plus profond des bois
Où l'ombre prend peur et s'agite.

Il est tout nu comme un baigneur,
Le rude gars, le beau rieur,
Le clair chanteur de la vallée,
Qu'un espoir éternel conduit,
L'amoureux d'une heure qui fuit
Éternellement envolée.

▪

Dans la mythologie romaine *Aurora* est la déesse de l'aurore. Son équivalent grec est Ἠώς (*Eos*), à qui Homère attribue volontiers l'épiclèse ῥοδοδάκτυλος « aux doigts de rose ». Elle est fille des Titans Hypérion et Théia, sœur du Soleil et de la Lune.

[N° 63]

BACCHANTE !

Je suis la vendange elle-même,
Toute nue, et mes deux seins
Sont pareils aux grappes que j'aime,
Lourds, gonflés comme des raisins !
Qui voit avec indifférence
Mes fruits tour à tour ou brûler ou transir ?
— J'affolerai ton espérance !
Je foulerai ton désir !

Mes raisins font plier les treilles !
Ils sont mûrs, gonflés et lourds ;
Les chiens, les renards, les abeilles,
Tous accourent des alentours !
Et la vigne en exubérance
Semble les donner à qui veut en choisir...
— J'affolerai ton espérance !
Je foulerai ton désir !

La serpe les coupe... Vendange !
Les vendangeurs sont venus !
Ils les cueillent, mais nul n'en mange...
Le moût rougira leurs bras nus !
Et courage ! et persévérance !
Suez, travailleurs ! à demain le plaisir ! —
— J'affolerai ton espérance !
Je foulerai ton désir !

Dans la cuve, d'où le vin coule,
Toute nue et bras levés,
Je danse et je bondis, je foule
L'amas chaud des raisins crevés !
Leur jus puissant a l'apparence
D'un ruisseau de sang que je fais épaisir...
— J'affolerai ton espérance !
Je foulerai ton désir !

Le vin, le sang, le rouge enivre !
Tu t'affoles, en buvant,
Dans la joie et l'horreur de vivre...
Le vin lui-même est décevant.
Il accroît cette horrible transe
De tendre les bras sans pouvoir rien saisir.
— J'affolerai ton espérance !
Je foulerai ton désir !

Je suis la Bacchante éternelle,
Aux yeux mortels et moqueurs.
Pieds nus, ma danse qui chancelle
Bondit sur le ferment des cœurs !
Ma joie écrase la souffrance,
Tous les maux d'amour qu'on ne peut adoucir !
— Et j'affole toute espérance !
Et je foule tout désir !

■

Poème également publié dans *La Nouvelle Revue*, 6^e année, tome
29, juillet-août 1884, pages 185-186.

Ménades (Μαινάδες) pour les Grecs et Bacchantes (*Bacchae*) pour
les Romains, ces déesses sont les adoratrices de Dionysos (Bacchus
chez les Latins), dieu du vin et de la vigne, de la fête avec tous ses
excès : « J'affolerai ton espérance ! Je foulerai ton désir ! ».

[N° 64]

SUPPOSE UN ROI...

Suppose un roi jeune et puissant,
Un prince des contes de fées,
Ayant conquis tous les trophées,
Beau sur un trône éblouissant...

Crois-tu que l'amour dont il aime
Soit plus doux que le tien en toi ?
... Le charbonnier comme le roi
Ont chacun tout l'amour, le même.

Suppose-le réalisé,
Ce songe d'une nuit de fièvre :
Toutes les femmes sous ta lèvre
Tu les as dans un seul baiser...

Crois-le bien : la femme qui t'aime
A toute la femme en son cœur :
Songe ou veille, l'amant vainqueur
A toujours tout l'amour, le même.

Suppose qu'il dure toujours
Le baiser de la bien-aimée.
Voici l'ère des temps fermée
Et l'éternité des amours...

Crois-tu que le temps, lorsqu'on aime,
Soit plus vite ou soit arrêté ?

146

La minute et l'éternité
Chacune ont tout l'amour, le même.

[N° 65]

LES FORGEUSES DE CHÂÎNES

Je les vis dans leurs ateliers,
(Les forgeuses de chaînes),
Où chaînes, carcans et colliers
Se forgent par centaines ;

Comme des cyclopes géants
Mais belles, toutes nues,
Devant les soupiraux béants
Des forges inconnues...

L'or des longs cheveux, sur leurs corps
Jusqu'aux talons ruisselle ;
La grâce suit tous leurs efforts ;
Leur sueur étincelle ;

147

Les étincelles, des brasiers
Bondissant dans les forges,
Couvrent de baisers par milliers
Les flancs, les reins, les gorges ;

D'un seul côté, les feux ardents
Éclairant tous les groupes,
On voit des nuques et des dents,
Et des seins ou des croupes ;

Tordant à leur gré des métaux
Étranges sur l'enclume,
Dans les doigts fins les lourds marteaux
Vont, légers comme plume,

Et forgent — martelant toujours,
Pour la vie éternelle,
Des chaînes que de gais amours
Emportent sur leur aile,

Et qu'ils vont mettre de côté,
(Carcans, colliers et chaînes),
Afin que pour l'éternité
Nous ayons joie et peines !

▪

Le poète imagine des forgeronnes, géantes comme des Cyclopes, en train de forger, de leurs doigts fins, les chaînes de l'Amour.

Dans la mythologie grecque, Héphaïstos (Ἡφαίστος) est le dieu du feu, de la forge et de la métallurgie.

[N° 66]

GRAIN DE RIZ

Comment ces grains de riz étaient-ils tombés là,
Dans la rose entr'ouverte, humide et purpurine ?
Je ne sais, mais en les voyant, il me sembla
Voir son jeune sourire aux dents de perle fine ;
Je le lui dis ; alors elle me rappela
Que c'est le plus banal des madrigaux en Chine.

[N° 67]

CAUCHEMAR JOYEUX

Tu l'as dit : cauchemar joyeux ;
Jonquille au cerveau, pourpre aux yeux ;
La tête tourne, on se croit ivre ;
On est demi-mort de trop vivre.
À minuit, on soupe, assoupis,
Accoudés sur de bons tapis,
Coiffés de casquettes marines.
On voit palpiter des narines,
— Faites pour respirer des fleurs, —

150

Sur des boudins, rendus meilleurs
Par le joli nez qui les flaire.
Une bonne hôtesse tolère
Qu'on se taise et qu'on dise tout...
Recette pour paraître fou :
Dire haut, ou même à voix basse,
Tout ce qu'on sent, tout ce qui passe
Par la tête : « Bonjour, bonsoir ;
Un fauteuil où l'on veut s'asseoir
À genoux !... Voyez-vous, madame,
Je voudrais, moi, devenir femme
Pour pouvoir, de nuit et de jour,
Accorder des faveurs d'amour...
Bonheur du dos ! Barbe de fleuve !...
Oh ! pour pouvoir faire peau neuve,
Que je voudrais être serpent !...
Un péché dont on se repent
Est un péché deux fois suave
Et d'autant plus qu'il fut plus grave... »
Le coucou sonne. Sons troublants !...
C'est la valse des cheveux blancs.
— Oui, je voudrais changer de sexe !
Mais (vous pensez si ça me vexe !),
J'ai beau faire, je ne peux pas !...
— Prrt ! je préfère un bon repas.
— Sanglez-moi donc, — une marotte ! —
Comme un enfant qu'on emmaillotte.
— Le front cerclé. Bourgogne vieux.
Tous les cercles sont vicieux.

[N° 68]

RÉSURRECTION

Sous la pierre où, voici trois cents ans, en long deuil,
Le pâle fiancé coucha sa blanche amie,
On n'a retrouvé rien de la blonde endormie
Que ses cheveux, mêlés aux débris du cercueil.

Le rose pur du sang, le bleu profond de l'œil,
Tout cela n'est plus rien : fané dès l'agonie !
Et l'on n'a retrouvé de la beauté finie
Que ses jeunes cheveux dont elle eut tant d'orgueil.

C'est parce qu'ils sont d'or, d'un or vivant de flamme,
Parce qu'ils ont veillé dans l'horreur des tombeaux,
Qu'au sortir de la terre ils paraissent si beaux...

Et surpris, effrayé d'y voir des lueurs d'âme,
On éprouve, au toucher de ces mornes lambeaux,
Le charme entier, mortel, de l'éternelle femme.

▪

Sonnet.

151

CRAYON

Quelque chose de souple et de ferme : l'acier
De l'épée, à la fois très forte et très flexible,
Elle sait, — volonté qu'excite l'impossible, —
S'intéressant à tout, ne point s'en soucier.

Le commandement net, celui de l'officier
Qui dirait au besoin : feu ! d'un air insensible,
Mais qui sait que son cœur, offert comme une cible,
A du sang qu'il peut voir jaillir sans sourciller.

Le buste, droit et fier, comme une fleur s'élançe,
Et sur la hanche large et noble se balance ;
Son pied, sur tous les sols se pose en conquérant.

Comme elle eût, pour un fort, été faible avec joie !
Mais son cœur qui se tait, saignant comme une proie,
Meurt sans fin, sous le bec d'un secret dévorant.

■

Sonnet.

LA PERLE

Un grand béret Van Dyck sur cette blonde tête,
Oh ! si blonde ! est fixé par une épingle d'or.
Patricienne, elle a daigné voir ce poète,
Mais comment l'aime-telle ? il n'en sait rien encor.

La fière épingle semble une flexible tige
Où, de rare grosseur et de pur orient,
Entre cinq griffes d'or, comme une fleur, s'érige
Une Perle. — Lui, cause ; elle, écoute en riant.

Très correct, le cocher, un vrai serf de Russie,
Fier de ses deux chevaux, n'a des yeux que pour eux.
« Est-ce une passion ? Suis-je une fantaisie ? »
Question. — Elle voit qu'il est très amoureux.

Ils sont blottis au fond de la voiture ouverte.
« Et, nous allons ? — Au bois. » C'est un beau soir de mai.
Tout là-bas, quelque part, dans l'ombre pâle et verte,
Un rossignol redit le bonheur d'être aimé.

Sous les lueurs de lait d'une nuit diaphane,
La Perle triomphale apparaît par moment
Comme un rayon de lune au front blanc de Diane...
« Quel joyau ! dit-il. — Oui... j'y tiens infiniment !

Ah ! » fait-il. Il se sent comme un frisson dans l'âme ;
« Si je la demandais ?... » murmure-t-il tout bas ;

« Sachant comme j'y tiens, répond la jeune femme,
La demanderiez-vous ? non !... » Il ne répond pas.

On roule doucement sous l'arceau frais des branches ;
Paris, comme une mer qu'on entend sans la voir,
N'est qu'un bruit. Ça et là, formes vaguement blanches,
Des couples enlacés se perdent dans le noir.

Pourtant l'obscurité leur semble solitaire ;
Et voici qu'elle sent sur elle se poser
L'audacieux désir qu'enhardit le mystère...
Il dit un mot bien bas qu'il achève en baiser.

Et tandis qu'immobile et tête renversée
Elle accepte ce long baiser silencieux,
L'Épingle, — dans les lourds cheveux blonds mal fixée, —
Glisse et tombe. — L'amour passe : on ferme les yeux.

Puis, leur âme, un moment enfuie, est revenue.
L'heure sonne. Il est tard. — « Retournons, voulez-vous ? »
Or, lui, rêvant encor, voit qu'elle est tête nue...
Où donc est ce joyau qui le rendait jaloux ?

Rien dans la chevelure, — en casque d'or bombée...
Il cherche, — et l'amoureuse a souri tendrement :
« Ah ! dit-elle, je sais, la Perle ?... Elle est tombée... »
Alors l'amant heureux se souvint du moment !

[N° 71]

DIANE

Le parc visionnaire est plein de formes blanches.
J'ai vu, j'ai vu tantôt, en écartant les branches,
Au bas de l'escalier de marbre spacieux
Que baigne le bassin noble et silencieux,
J'ai vu, sous le grand vase où s'enroule et s'élançe
L'acanthé aux nerfs légers qui forme la double anse,
J'ai vu, nue et debout, essuyant son beau sein,
Les pieds tremblant encor sous l'azur du bassin,
Fière, entrouvrant sa lèvre à la brise embaumée,
Comme Diane au bain, j'ai vu ma bien-aimée !

C'était elle. J'ai vu son visage et ses yeux,
Ses yeux qui m'ont atteint d'un éclair dédaigneux,
Rapide éclair, regard brûlant, flèche mortelle.
J'ai fui ; mais, à présent, pourquoi me poursuit-elle ?
Son rire sonne au loin cruellement moqueur,
Et moi, portant sa flèche au travers de mon cœur,
Je cours sans fin, saignant, effaré, cherchant l'ombre.
Et c'est pourquoi, clamant ma détresse, ô bois sombre !
J'erre enfiévré parmi tes noirs taillis épais.
Blessé, j'appelle en vain le sommeil et la paix.
Je voudrais, loin des yeux clairs de la chasseresse,
Sans qu'elle pût jouir de sa cruelle adresse,
Pantelant, étendu sous ta fraîcheur, ô bois !
Seul, mourir en pleurant comme un cerf aux abois !

Poème précédemment publié dans *La Renaissance littéraire et artistique*, 1^{re} année, n° 25, 12 octobre 1872, page 195, colonne 2.

L'aimée dédaigneuse est comparée à Diane chasseresse. Elle apparaît à notre poète dans un décor antique : escalier de marbre, bassin, vase aux feuilles d'acanthé.

[N° 72]

LA LOI D'OR

Sans amour la vie est sans joie ;
Point d'étoile sur l'horizon,
Point de but au bout de la voie ;
Tous les efforts sont sans raison.

L'âme d'un grand vide est emplie,
Tout est sans charme et sans couleur ;
Le monde semble une folie ;
Tout travail est une douleur.

Et, sans qu'on se rende bien compte,
Ce mal sombre, ce noir dégoût,
N'est que le remords et la honte
D'être mal d'accord avec tout.

L'homme qui vit sans bien-aimée
Est en faute ; l'âme le sent.
Il est hors de la loi rythmée
Qui chante au cœur avec le sang.

Mais qu'un amour en lui se lève,
Il se sent allégé, joyeux ;
Tout n'est plus comme un mauvais rêve :
L'esprit de vie est dans ses yeux.

Une espérance vague et douce
Lui rend gai l'éclat du matin ;

Il comprend pourquoi l'herbe pousse ;
Il donne raison au destin.

Il va chantant, léger, sans peine,
Et tout, dans la fuite des jours,
L'accompagne, l'aide et l'entraîne,
Car tout n'est qu'un torrent d'amours.

[N° 73]

LE BLUET

Un bluet tous les jours fleurit ma boutonnière...
Vous demandez pourquoi ? C'est que vous ressemblez,
Avec vos beaux cheveux, si pareils à des blés,
À la saison d'été blonde et toute en lumière.

Et lorsque je vous vis une fois, la première,
Parmi vos cheveux d'or en gerbes rassemblés,
Un bluet, souriant à mes regards troublés,
Me dit : « Je suis la fleur choisie et coutumière. »

Depuis lors, les bluets emplissent ma maison !
Vous dites : « Ce symbole annonce une amour brève,
Car voici les blés mûrs... » Laissez-moi, que j'achève :

Tout l'or de vos cheveux, merveilleuse moisson,
Est entré dans mon cœur où naissent à foison
Les éternels bluets de l'amour et du rêve.

■

Sonnet.

Poème également publié dans le carton 1 S 44 du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, dossier « Articles sur Jean Aicard. Carton XVIII⁵ », enveloppe « Courrier de la Presse », n° 1, oblitérée « 26 juillet 1901 » ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 945, dimanche 4 août 1901, page 72, colonne 3 ; *Royal-Mondain*, mardi 6 août 1901.

[N° 74]

CRUAUTÉ DÉÇUE

Charmants bourreaux dont la grâce savante,
Coquettement,
Aime à meurtrir la matière vivante,
Tout en l'aimant,

Jouissez moins de nos cris de souffrance,
Jolis démons :
Tout nous plaît mieux que votre indifférence,
Quand nous aimons.

Songez-y bien, la victime elle-même,
En gémissant,
Se plaît à voir, sous votre main qu'elle aime,
Couler son sang !

Avec bonheur nous sommes votre proie.
Pleurer est doux ;
Souffrir de vous est la suprême joie...
Torturez-nous !

Déchirez-nous, blessez-nous, ô farouches !
Tigres grondants !
Quand vous mordez, nos désirs dans vos bouches
Baisent vos dents.

Étouffez-nous : c'est donner vos étreintes ;
Nous jouissons !

... Tous les amants, Madame, avec leurs plaintes,
Font des chansons.

[N° 75]

EN RÊVE

Rêve troublant ! pouvoir lui dégrafer sa robe !
Voir de mes yeux sa chair divine, que dérobe
À mon ardent désir le satin, voile épais.
Non, mon esprit ne doit plus retrouver la paix,
Tant que je la verrai comme la voit le monde !
Les nœuds d'azur parmi sa chevelure blonde,
Les mille gonflements de ses jupons soyeux,
Tout ce charme léger, visible à tous les yeux,
Les bottines de soie, et l'or, et la voilette,
Tout l'artifice exquis de sa fine toilette,
Que m'importe cela, vaines formes d'un jour !
Ce que cherche mon cœur, c'est l'immuable amour !

... Jamais nous ne serons, au soir, tous deux ensemble.
Ô supplice ! ô regret ! jamais ma main qui tremble
Ne défera les nœuds des lacets irritants !
Et jamais — quoi ! jamais ! — sous mes yeux éclatants,
Je ne ferai tomber la dentelle et la soie
Qui, s'affaissant aux pieds de l'enfant blonde, ô joie !
La laisseraient surgir, ne me regardant pas,
Cheveux défaits, le sein voilé de ses deux bras,
Chaste et m'éblouissant de sa splendeur charnelle,
Debout dans sa beauté, blanche, nue, — éternelle !

UN AVEU

Regardez : je suis jeune et belle ;
Tous les hommes me font la cour ;
À l'amour vous semblez rebelle :
Voici mon amour.

On dirait que toutes les femmes
Ne vous inspirent que pitié ;
Il faut m'aimer. Lions nos âmes,
Fût-ce d'amitié.

Vous poursuivez la renommée ?
L'amour peut-être est moins trompeur.
Aimez-moi, je veux être aimée...
N'ayez donc pas peur !

De votre chimère — jalouse,
Moi, dont les baisers sont plus doux,
Je saurai souffrir cette épouse
Pour l'amour de vous ;

Je vous laisserai votre livre,
Mais quand il ne vous dira rien,
Moi je dirai : « Si tu veux vivre,
Regarde-moi bien ;

« Mets ta lèvre contre ma joue,
Sur mon sourire et sur mes dents ;

Mets ta main sur mon sein, dénoue
Mes cheveux ardents.

« Je ne suis pas gênante ; en grâce,
Souffrez-moi là, d'un cœur gentil ;
Je n'y tiendrai pas plus de place
Qu'un oiseau blotti...

« L'homme qui pour les hommes pense
Quelquefois veille nuit et jour ;
Acceptez cette récompense :
Mon aveu d'amour.

« S'il le faut, un doigt sur la bouche,
Je vous regarderai veiller ;
Ou je serai, sur votre couche,
Le calme oreiller.

« Si votre front brûle de fièvre,
S'il vous faut le repos du fort,
Mon amour sera sur ma lèvre
Plus doux que la mort. »

MATINÉE

La vitre laissant voir, claire, un ciel argenté,
Que ne puis-je, accoudé sur mon lit, le matin,
Regarder longuement, près de moi, mon amie,
Blanche, un bras replié sous sa tête endormie.

Oh ! vous n'eûtes jamais si doux réveil, mes yeux !
Que de fois j'ai maudit le soleil ennuyeux
Qui m'appelle soudain du fond des songes roses
Pour m'éclairer le dur, le vrai contour des choses,
Dans la chambre d'où, seul, j'écoute avec effroi
La cité s'éveillant gémir autour de moi !

Mais ce matin, paisible et charmé, je m'éveille...
Quel est le rythme doux qui chante à mon oreille ?...
C'est son souffle. Elle dort. Au chevet accoudé,
Je jouis de son sein longuement regardé,
Et de sa bouche humide et que l'haleine entrouvre !
Ses yeux que la paupière aux longs cils d'or recouvre,
Oh ! je voudrais les voir, voir leur beau rêve en eux !
Son cou blanc s'arrondit, inondé de cheveux,
Et je suis du regard, sur la poitrine pure,
Les veines, bleus chemins où le sang frais murmure !
Ô bruit du sang ! ô bruit du souffle ! chants sacrés !
La ville jette un cri d'ennui que vous couvrez,
Et ton rythme suffit, sommeil de l'enfant blonde,
À m'empêcher d'ouïr l'affreux réveil d'un monde !

PEINES D'AMOUR SONT ENCORE DES JOIES

Voyez-vous bien, les jeunes amoureux,
Tous les bonheurs se font avec des peines.
Amour surtout ne rend son homme heureux
Qu'au prix de maux, de douleurs par centaines.
Peines d'amour sont en nombre, et certaines :
Attendez-vous à souffrir nuit et jour !
Vous qui suivez les sentiers de l'amour,
Vous connaîtrez de douloureuses voies...
Mais, sauf mourir, tout départ dit retour :
Peines d'amour sont encore des joies !

Les longs refus, attisant le désir,
Nous font chagrin !... On désespère et pleure !
Mais bien mieux vaut ne pas trop tôt saisir
Ce qu'on voudrait pourtant avoir sur l'heure :
Dans le désir, illusion demeure !
Possession, c'est regret, bien souvent !
Tu mangeras le beau fruit, mais avant,
N'est-il pas bon, gourmand, que tu le voies ?...
Qui sait souffrir est bien le seul savant :
Peines d'amour sont encore des joies !

Vous seuls direz comme un sourire est doux,
Amants brouillés vous repoussant l'un l'autre !
Tout le passé charmant repasse en vous,

Et vous songez : quel bonheur est le nôtre !
Chacun de vous, qui fait le bon apôtre,
Refuserait la place du bon Dieu !...
Sous le vautour Amour, au bec de feu,
Les cœurs saignants jouissent d'être en proies...
Et c'est trop peu de ne l'être qu'un peu...
Peines d'amour sont encore des joies !

ENVOI

Prince, — tyran fatal et ténébreux, —
Déchire, Amour, mon cœur trop amoureux...
Ce cœur charmé, pendant que tu le broies,
Chante en pleurant la plainte des heureux :
Peines d'amour sont encore des joies !

166

Poème en forme de ballade.

[N° 79]

RÉPONSE À LA QUESTION

Suis-je trompeur ? peut-être ;
Inconstant ? il se peut :
J'aime assez le paraître
Un peu.

C'est un grand avantage,
Et pour plus d'une fin,
Que d'avoir l'air volage,
Et fin.

Car plus d'une, sous cape,
Fuyant à petits pas,
Vous dit : « Tu ne m'attrappe-
Ras pas !

Elle attaque ; on réplique ;
« Mais si ! — Mais non ! — Parbleu ! »
Et gare à qui se pique
Au jeu !

L'autre, avec véhémence,
Vous hait, l'avoue un jour...
Ainsi souvent commence
L'amour.

La plus belle, plus fière :
— « Je veux (j'ai commencé)

167

Le tenir, la première,
Fixé ! »

Et la féline race,
Aux yeux méchants et doux,
Fait ondoyer sa grâce
Pour nous !

Regards, sourires, poses,
Sans en avoir trop l'air,
On respire ces roses
De chair.

—« Ah ! croire est difficile,
Croyez-moi ! — Je vous crois !
Vous êtes déjà mille
Et trois ! »

Certains hommes, coquettes,
Font aussi, les moqueurs,
Voler sur des raquettes
Les cœurs !

Un trompeur toujours venge
Lui-même ou ses amis...
Ah ! je vous trompe ? — Échange
Permis !

Ou, que sait-on ? Je cache
Un espoir, le meilleur,
Sous ce pli de moustache
Railleur.

Peut-être ai-je un mystère
Sous mes paravents d'or !
Un amour qu'il faut taire
Encor,

Et l'ironie est toute
Pour mieux faire ignorer
L'amour vrai que j'écoute
Pleurer !

... À moins que ce mot même
Soit là pour faire bien,
Pour rire !... ou pour qu'on m'aime !...
Pour rien !

LES BILLETS DOUX

Qu'importe à mon cœur fidèle
Un vain signe qui périt ?
Ce que je sais garder d'elle
Ne se dit ni ne s'écrit...

Que les lettres parfumées,
Que les billets émouvants
De toutes les bien-aimées
S'en aillent à tous les vents ?

Bien imprudent qui les garde !
Vite au feu, si c'est l'hiver !
(L'écriture est trop bavarde)
Au vent, si c'est en plein air !

Consumés, une âme brûle
Dans leur forme, entière encor :
Une étincelle y circule,
Astre de feu, lampe d'or,

Et ravive chaque lettre,
Et l'amant, rêveur, croit voir
Le signal, — à la fenêtre
Qui s'ouvrirait pour lui, le soir.

Déchirés, — le vent disperse
Les mille petits morceaux,

Dans le soleil, sous l'averse,
Sur les fleurs et sur les eaux.

Chaque morceau qui s'envole
N'emporte qu'un demi-mot,
Parfois toute une parole ;
L'un tombe et l'autre va haut.

Quelquefois en plein espace
Tous volent en tourbillons :
Un papillon blanc qui passe
Les prend pour des papillons.

J'en ai jeté dans les haies,
Sur l'églantier frémissant
Dont les fruits semblent des plaies
Dans les épines en sang !

J'en ai jeté dans la Seine
En passant le pont des Arts ;
Ils y tombaient par douzaine
Suivis de bien des regards ;

Étudiant, jeune fille,
Admiraient, d'un air joyeux,
Comme un secret s'éparpille,
Sous le regard de tant d'yeux !

Sur le pont des grands navires
J'en ai lancé dans la mer
Aux innombrables sourires
Nés des caprices de l'air...

Mais j'aurais dû prendre garde !
Il s'en échappe toujours :
Quelqu'un toujours nous regarde
Pour deviner nos amours,

Et l'autre matin encore,
En visitant le doux nid,
Où les œufs sont près d'éclore,
D'un rossignol mon ami,

J'ai trouvé, dans le nid même,
Un brin de papier subtil,
Et ce mot lisible : ... *t'aime*,
Mêlés à des brins de fil !

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1386, dimanche 16 janvier 1910, page 54, colonne 1.

[N° 81]

LA FOSSETTE

Quand tu souris, mon amoureuse,
Une fossette, là, tout près
Du coin de ta bouche, — se creuse,
Et je te fais sourire exprès.

Plus creuse est la feuille de rose
Que, sur la joue aux tons pâlis,
La fossette où mon cœur se pose
Comme une abeille dans un lys.

Mon désir sans cesse y voltige,
Car, — plus loin que nous ne voyons, —
Mon esprit y suit le prodige
D'une fleur d'ombre et de rayons !

Qui naît, — grâce toute puissante, —
D'un frisson, d'un mot dit tout bas !
Et que l'on sait là, même absente,
Et qui, même en étant, n'est pas !

Ô charme indicible de vivre !
Qu'est-ce donc que ce pli de chair,
Fine coupe où l'amour s'enivre,
Exquis néant qui m'est si cher !

Je puis, durant de longues heures,
La contempler sans me lasser ;

Et mes voluptés les meilleures,
C'est de mettre là mon baiser.

Ce pli suave, à ton sourire
Donne je ne sais quoi d'enfant...
Qui le peindrait ? Comment le dire ?
L'art est vaincu ; Dieu, triomphant !

Grandes puissances de la vie,
Dites-moi, comment faites-vous,
Pour y prendre une âme ravie,
Un piège si faible et si doux !

Vous qui travaillez sous des voiles,
Qui faites, dans les firmaments,
Des chemins tout sablés d'étoiles
Pour le rêve ailé des amants,

Oh ! comment mettez-vous encore
Tout l'amour, tout, sans l'épuiser,
Dans cette fleur que fait éclore
Un sourire sous un baiser !

[N° 82]

À LA MÊME

Quand tu souris, près du coin de ta bouche,
Une fossette, — autre sourire, — naît...
Souriez donc, ô petite farouche !
... Voici la fleur que ma lèvre connaît.

Voici la fleur de chair, ombre et lumière,
Qu'un mot ranime et qu'un mot fait mourir !...
J'aime baiser la place coutumière
Où je sais bien qu'elle va se rouvrir.

Or, ce matin, — vois quel est mon caprice ! —
Je veux l'emplit de baisers jusqu'au bord,
Comme s'emplit de rosée un calice...
Donne ta joue où ce mystère dort.

Mais les baisers sont d'essence subtile,
Toujours naissants et jamais épuisés :
Un n'y tient pas plus de place que mille...
Toute fossette est un gouffre à baisers !

Et qui voudrait la combler « à rasette, »
Devrait d'abord vivre éternellement...
Nous essaierons... Tu vois donc bien, fossette,
Que j'ai juré de mourir en t'aimant.

JAMAIS PLUS

Ce recoin d'ombre, au lit obscur de la rivière,
Nous y sommes venus tous les deux, elle et moi.
Nous étions là, perdus, si loin de la lumière,
Qu'elle me dit : « Partons !... » Je répondais : « Pourquoi ? »

Des ronces sur nos fronts s'entrelaçaient en voûte :
Doux coin d'ombre, où l'amour ose seul pénétrer !...
Hier, ma bien-aimée en a repris la route
Bien qu'elle sût ne pas devoir m'y rencontrer.

Des amoureux, tout peut surprendre, et rien n'étonne !
L'amour, qui rend si bête, est un esprit subtil.
Seule, elle a voulu voir, bien que ce fût l'automne,
Le nid des rendez-vous et les sentiers d'avril !

Et, bien qu'un vent d'orage attristât la nature,
Chassant de tous côtés la feuille en tourbillons,
Ma rêveuse a posé les fleurs de sa ceinture
À la place chérie où nous nous asseyions.

Et quand elle m'eut dit ces étranges pensées,
Vite, moi, j'ai couru pour voir les fleurs d'amour :
Sachant bien que le vent les avait dispersées !...
Que rien n'est jamais plus de ce qui fut un jour !

LE CHER PARFUM

Ta joue est un fruit velouté,
Ta lèvre une ferme cerise ;
Ton souffle, un soupir de la brise
Où se joue un parfum d'été.

Comme elle sent bon, ta chair nue !
Tes cheveux, d'eux-mêmes lustrés,
Ont l'odeur d'une herbe des prés,
Pénétrante et fine, — inconnue.

Tout sent bon en toi ; tout autour
De ton corps pur, ma bien-aimée,
Languit une odeur innommée,
Où flotte pour moi tout l'amour.

De tous les parfums qu'on connaisse,
Aucun par moi n'est mieux perçu,
Que celui-là, qu'à ton insu
Dégage ta pure jeunesse.

Loin de toi, dans mon cœur aimant,
Parfois il s'élève en bouffée...
Ma vie en est comme étouffée,
Et j'en meurs... mais si doucement !

Cette odeur, je t'aspire en elle ;
Ce parfum, pouvoir enchanté,

C'est tout l'esprit de ta beauté,
C'est ton âme matérielle...

Quand il n'est pas là, je me meurs ;
Sa présence oppresse et m'étouffe...
Ton souvenir est une touffe
D'invisibles lilas en fleurs.

Je les sens ; leur âme odorante
Autour de moi vient voltiger,
Et mêle son adieu léger
À mon âme en elle expirante.

Quand elle passe, je te vois ;
Cette odeur suave, oh ! si bonne !
M'apporte toute ta personne,
Tout ton être et jusqu'à ta voix !

Es-tu là ? Cette odeur s'ajoute
Au charme dont je souffre, heureux ;
Trop subtile, — oh ! les amoureux ! —
Pour que je puisse t'avoir toute !

... Oui, comment toute te saisir ?
Même près de toi, mon aimée,
Je sens cette absence embaumée
Dont se meurt l'immortel désir !

[N° 85]

*
* *

Ne te plains pas du temps qui passe et nous dévore ;
Dans le compte mieux fait de tes jours révolus,
Un souvenir de joie est une joie encore :
Celui des maux passés est un bonheur de plus.

[N° 86]

LE LIT DU TORRENT

Tout l'hiver, le torrent coula,
Et la belle s'asseyait là,
Toute pensive,
Car plus haut, assez loin d'ici,
Son amoureux rêvait aussi
Sur l'autre rive.

Et l'amoureux songeait : cette eau
Court très vite, et verra bientôt
Celle que j'aime...

Eau chanteuse, couleur du temps,
Porte-lui mes baisers, chantants
Comme toi-même !

Porte-lui la chanson d'amour
Que mon cœur redit nuit et jour
À sa jeunesse,
Et fais que son cœur attentif,
Dans ton bruit joyeux et plaintif,
Me reconnaisse !

Et la belle reconnaissait,
Dans le chant de l'eau qui passait,
L'amour sauvage...
Elle y répondait de la voix,
Et penchait sur lui quelquefois
Son frais visage.

L'été sécha le lit pierreux
Qui devint pour notre amoureux
La route obscure...
Bien cachée à tous les regards,
Entre les bords, de toutes parts
Pleins de verdure...

Tout l'hiver, le torrent coula ;
Mais, l'été, je venais par là
Voir ma maîtresse ;
Je suivais les pentes de l'eau,
Le cœur chantant, comme un ruisseau
Chante et se presse !

Et sur le bord du chemin creux,
La belle attendait l'amoureux
Toute pensive...
Et mon cœur s'en venait chantant
Plein de rêves bleus, et content
Comme une eau vive !

C'est fini, le temps des amours !
C'est l'hiver ; mais, chantant toujours,
Le torrent passe...
D'autres regardent, en aimant,
L'eau chanteuse, — éternellement
Couleur d'espace !

▪

Poème également publié dans *Le XX^e siècle*, 1^{re} année, n° 5 et 6, du jeudi 15 juillet 1886, page 67 colonnes 1-2 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 779 dimanche 29 mai 1898, page 345, colonne 1.

ELLE RIAIT

Elle riait, penchée à la portière ;
Je répétais un salut de la main,
Quand mon cheval mit ses pieds de derrière
Dans le fossé qui borde le chemin.

Ah ! le joli petit cri d'hirondelle
Qu'elle poussa, pâle un peu de frayeur...
D'un bond joyeux je me rapprochai d'elle,
Et mon cheval prit un air batailleur !

Qui donc a dit que le cheval est bête ?
Dieu ! que d'esprit eut le mien ce jour-là !
Après sa faute, il releva la tête,
Et je lui dis : « Parbleu, relève-la !

« Soyons joyeux et fiers, mon bel arabe !
Dans un seul cri, j'ai senti tout son cœur,
Et tout l'amour en moins d'une syllabe !
Sois fier de moi, tu portes un vainqueur ! »

Devant témoins, comment dire un mot tendre ?
Moi qui craignais d'être aimé déjà moins,
Dans ce doux cri d'effroi, je viens d'entendre
Ce qu'on taisait par crainte des témoins !

Un cri jaillit, sincère, involontaire...
Il livre un cœur hardiment, follement !

Un mot se garde, un cri ne peut se taire ;
Un cri dit vrai, toute parole ment.

Quelqu'un lui dit, riant : « Oh ! la peureuse ! »
Moi seul, tout bas, je la comprenais bien,
Et seul j'ai su quelle crainte amoureuse
Troublait son cœur en rassurant le mien !

J'ai caressé mon arabe fidèle :
Il a compris ma joie, et, tout le jour,
Comme j'étais paisible et content d'elle,
Il a connu la bonté de l'amour.

■

Le cheval arabe est Cabri (voir la note du poème n° 4 « J'ai dit à mon cheval »).

UN BOUQUET À CHLORIS

Tant a couru, malgré fatigue et plainte,
Mon bon cheval au service d'amour,
Qu'il est poussif ! et que sa vie atteinte
En est, hélas ! presque à son dernier jour.

Je ne dis pas que mon cœur ne le plaigne,
Mais j'ai peiné comme lui, plus que lui ;
Comme son flanc, moi l'ai l'âme qui saigne !
Il meurt ! Et moi je survis pour l'ennui.

Il a couru, cravaché de colère,
Éperonné de jalouse fureur,
Parce que vous, à qui je rêvais plaire,
Ne nous donniez sourire ni faveur.

Et maintenant, que faire de la bête ?
Je ne suis riche à la pouvoir nourrir ;
Sans être gueux, je ne suis qu'un poète ;
Il faut qu'ailleurs il achève mourir !

Le cœur me faille, et pourtant je commande
Qu'il soit vendu, pourvu qu'il reste au loin,
Ne voulant pas, dans ma misère grande,
D'un tel passé voir le triste témoin...

Il est vendu ! mais il sied, comme on pense,
Que ce ne soit pour de vilain argent...

Pauvre cheval ! voilà ta récompense
D'avoir servi l'amour tant exigeant !

... Chloris, voici roses rouges décloses,
Bouquet d'hiver, chèrement acheté !
Où vous pourrez connaître, au teint des roses,
Le prix fatal, de pourpre ensanglanté !

Χλωρίς (Chloris), *Flora* pour les Romains, est une nymphe attachée aux fleurs et au printemps.

LE LILAS BLANC

Les arbres du bois se plaignaient entr'eux.
Du verglas partout. C'était en décembre.
Mais un feu de joie éclairait la chambre,
Et c'était printemps pour les amoureux.

En venant ici, la belle était triste,
Car ses pieds mignons battaient le verglas ;
Mais j'étais allé chez un bon fleuriste,
Qui m'avait vendu ce brin de lilas.

« Ce brin de lilas, mignonne, disais-je,
Au parfum puissant quoique si subtil,
Feuillage vert-pâle et thyrses de neige,
Suffit à changer décembre en avril. »

Elle répondait : « Cette odeur suave,
En tout temps, partout, je l'ai dans mon cœur, »
Et moi, me sentant beaucoup trop esclave,
Je la regardais de mon air vainqueur !

Elle respirait la légère branche.
Sa bouche, au milieu, s'épanouissant,
Riait au travers de la touffe blanche,
Parfum de lilas et rose de sang !

Alors, attiré par cette fleur double,
Je sentis mon souffle errer vers le sien,

Et tout le printemps passa, comme un trouble,
Dans mon cœur, oui tout : le futur, l'ancien !

Ô lèvres ! ô fleurs ensemble baisées !...
Et ces pâles fleurs, expirant tout bas,
Entre deux soupirs de joie écrasées,
Rendaient à l'amour l'âme des lilas.

Et là, je sentis, dans l'odeur féconde,
Que l'heure n'est rien, que le temps est un,
Qu'on l'a tout entier dans une seconde,
Et tous les lilas dans un seul parfum !

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1494, dimanche 11 février 1912, page 616, colonnes 2-3.

LES ÉTOILES FILANTES

Vous me demandez ce que j'ai ?
Je vous semble donc bien changé
Depuis cette nuit d'août où nous nous rencontrâmes ?
Nous nous voyions alors pour la première fois,
Près de la mer aux grandes voix,
Sous un ciel plein de feux qui nous semblaient des âmes.

Comme elles brillaient vivement,
Les étoiles, au firmament,
Dans cet azur de nuit pâle comme un visage !
Je me souviens, — souvenez-vous, —
Que le vent du soir était doux,
Comme un aveu d'amour qu'on devine au passage.

Quelquefois, sans nous dire un mot,
Nous regardions tous deux là-haut
Le sillage de feu d'une étoile filante...
Avant qu'il soit éteint, si l'on prononce un vœu,
Ce vœu-là, dans l'année, est exaucé par Dieu...
Mais l'étoile va vite, et la parole est lente.

Si prompt qu'il paraissait moqueur,
Ah ! comme on le suivait du cœur,
Le feu fuyant de ces étoiles !
« Vite, vite ! » Trop tard ! astre éteint, fol espoir !...
La Nuit tend, pour les recevoir,
Les plis profonds de ses longs voiles.

« Où vont-ils, ces feux ? disions-nous.
La nuit ne les reprend pas tous :
Celle-ci, — voyez donc, — arrive jusqu'à terre...
Celle-ci dans la mer... Et cette autre ?... — Ah ! j'ai peur
Qu'il en tombe aussi dans mon cœur !...
Et serait-ce un plus grand mystère ? »

De ces astres des nuits d'été,
Je crois bien qu'il m'en est resté
Une étincelle au cœur, qui devient une flamme...
Est-ce un désir ? est-ce un regret ?
— Qui pourrait l'éteindre rendrait
La joie à mon regard et la paix à mon âme !

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1000, dimanche 24 août 1902, page 121, colonne 1.

UNE INQUIÉTUDE

Rien n'est si doux qu'aimer tout bas, obscurément,
De sentir qu'on est seuls, vraiment seuls, en s'aimant,
Et que nul ne saura le secret qu'on sait taire.
Le plus doux de l'amour, on le fait de mystère.
Et c'est pourquoi tous les amants, les fiancés,
Et les nouveaux époux, l'un à l'autre enlacés,
Vont cherchant les taillis où l'ombre qui les voile
Laisse à peine passer le regard d'une étoile.

190

Aussi, c'est convenu : dans nos billets d'amour,
Qu'un hasard redouté pourrait livrer au jour,
Jamais un seul des mots charmants qu'Amour inspire.
Nos billets ne diront que ce qu'il faut se dire,
Pour que le rendez-vous fixé soit bien compris...
Mais à cette froideur, moi, je suis toujours pris,
Et quoique le papier parfumé que je froisse
Dise : « À ce soir ! » toujours plein d'une étrange angoisse,
Je réponds à ces mots trop brefs, cent fois relus :
« Pourquoi dire : « À ce soir ! » quand vous ne m'aimez plus ! »

TES YEUX

Donne tes yeux, pour que je plonge
Toute mon âme, avec mes yeux,
Dans ce réel qui semble un songe :
Dans l'inconnu prodigieux !

Sous de l'eau, c'est la flamme errante,
Fraîcheur où le feu se confond,
Et c'est la vitre transparente
Qui laisse voir ton cœur au fond.

Oh ! durant des heures entières,
Je pourrais regarder ainsi
Ma joie, éclatant en lumières,
Mourir, d'un regard obscurci.

Quand ils m'aiment, je sens mon être
Attiré par eux doucement ;
Il entre en eux, je te pénètre,
Et c'est un échange d'aimant.

Fâchés, on y sent quelque chose
De froid, de dur et de fermé,
Comme un refus de porte close,
Un abandon inanimé !

Terrible, ce regard suprême,
Où l'amour, malgré son effort,

191

Sent l'amour, la vie elle-même !
Regarder du fond de la mort.

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1289, dimanche 8 mars 1908, page 220, colonne 3 et page 221, colonne 1.

Suis-je ému de ce qui la touche ?
Et j'aime avec étonnement.

Et pendant des heures entières
Je plonge un regard éperdu
Dans son regard plein de lumières,
Tout son être au mien confondu.

Chaque détail de sa personne
Me charme, m'attire à son tour ;
Chacun d'eux à son tour m'étonne
Et m'enchante, et voilà l'amour.

Et ma vue est sans fin ravie
Par ce corps, cette âme, ces yeux,
Par ce miracle de la vie,
Que pour moi seul ont fait les dieux !

Et, charmé, je peux, sans rien dire,
Les yeux sur ses yeux, tout un jour,
Prolonger, — parce que j'admire, —
Dans l'orgueil, l'extase d'amour !

[N° 93]

192

LE MIRACLE

T'avoir à moi me semble un rêve,
Car c'est l'infini possédé ;
Et vers toi mon regard se lève,
Et mon cœur est tout débordé.

Quoi ! j'ai ce monde : un cœur de femme !
Quel prodige ! — Comment, pourquoi,
Ce corps, dont s'enchante mon âme,
Est-il à moi, n'étant pas moi ?

Quoi ! mon sourire sur sa bouche
Fait naître un sourire ! Comment

193

L'EXTASE

Pourvu que ta bouche sourie,
Que ton regard me soit clément,
L'âme pleine et comme attendrie,
Je puis rester là, longuement.

À genoux devant toi, ma tête
Et mes deux bras sur tes genoux,
Dans la solitude parfaite
Que la nuit met autour de nous.

Les yeux clos, je sens ton sourire ;
Je sens sur moi tes yeux posés,
Comme un charme impossible à dire,
Fait d'inexprimables baisers.

Autour de toi flotte ma vie ;
Et, tranquille, heureux sans émoi,
Je suis dans l'extase assouvie
D'être comme entouré de toi.

C'est une mort douce où se plonge
L'âme, malgré l'être charnel,
Au fond du réel et du songe,
Dans quelque chose d'éternel.

LES CHEVEUX

Je ne sais pas pourquoi, dans tes cheveux que j'aime,
Réseau de fils dorés, piège où mon cœur s'est pris,
Quelque chose m'émeut de « moins toi » que toi-même,
Et m'attriste quand tu souris.

Ils sont « moins toi » que tout le reste de ton être ;
J'ai beau les faire épars, les enrouler encor,
Si leur racine vibre, on n'en voit rien paraître
Dans les reflets de leur flot d'or.

Et j'ai parfois souffert de cette idée étrange
Qu'ils peuvent, à ton gré, coupés, mystérieux,
Rester blonds, tout pareils, tandis qu'en nous tout change,
Et charmer plus tard d'autres yeux.

Quoi ! sur ton jeune front si j'en coupe une tresse,
Elle peut, après toi, vivre indéfiniment !
Quelque chose de toi, plus fort que ta jeunesse,
Peut toujours trahir ton amant !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1302, dimanche 7 juin 1908, page 533, colonne 3.

LA BROUILLE

Exquis dans l'âpreté, ce jeu, ce jeu sauvage,
De te déplaire un peu, pour voir !...
Assez pour voir l'orgueil enflammer ton visage,
Et foncer d'ombre ton œil noir !

Juste assez pour trembler qu'en ta colère grande,
Tu ne m'éloignes à toujours,
Pas assez pour douter qu'un seul mot ne me rende
Le paradis de nos amours !

Je dis parfois exprès la parole qui blesse :
Ta jalousie ou ton dédain
Jaillissent !... J'en suis fier, — cruel pour ta faiblesse,
Dont j'attends un pardon soudain.

Si j'ai pu t'indigner, je me plais à l'estime
Que j'ai pour ta vive fierté ;
Jalouse, dans tes yeux méchants, d'un noir abîme,
J'admire l'amour irrité !

Je me plais à l'effroi, car tout péril attire,
D'avoir été trop loin... J'ai peur !
Si tu disais : « Je suis lasse d'un tel martyr ! »
Et si tu trompais le trompeur !

Si, lasse de m'aimer, tu choisissais bien vite
Ce bon prétexte, que j'ai fait !...

Alors, j'explique... Mais — froid — ton regard m'évite !...
Je te crois perdue en effet !

Et la brouille est venue avec toutes ses rages,
Ses terreurs, ses aggravements...
Oh ! les ciels bleus d'hier, du fond de ces orages,
Comme ils apparaissent charmants !

La brouille sérieuse à présent nous sépare ;
C'est fini. — « C'est fini, mon Dieu ! »
Et c'est moi maintenant qu'une rancune égare :
« Adieu, ma chère. — Eh bien, adieu ! »

Oh ! le vide entrevu, d'une absence éternelle !
« Non, je ne peux pas ! — Moi, je veux ! »
... Je ne soupçonnais pas tant d'énergie en elle...
Et quels regards !... Et quels cheveux !

On s'approche. — Tremblant sous la main qui s'y pose,
Son bras se révolte et dit non !
Puis dans les cheveux fous, près de l'oreille rose,
On murmure son plus doux nom...

Elle est comme elle fut, insensible, cruelle,
Avant notre premier baiser...
Ainsi l'amour sans fin, qu'achève une querelle,
Pour renaître aime à s'épuiser !

Enfin !... le bon sourire, — épié, — sur la bouche
Revient, rapportant tout l'amour...
Il se laisse effleurer par la lèvre... il la touche...
Et le bonheur est de retour !

TOUS LES BIEN-AIMÉS SONT DES ROIS

Ce n'est pas un vain mot de dire :
« Tous les bien-aimés sont des rois. »
Nul roi ne peut voir ton sourire
Plus charmant que je ne le vois.

Nul ne peut voir, des rois du monde,
Eût-il un pouvoir fabuleux,
Ta chevelure d'or plus blonde,
Mignonne, et tes yeux bleus plus bleus.

Aucun des puissants de la terre
N'a d'amour plus doux que l'amour...
Un pauvre en a tout le mystère ;
L'éternité dans un seul jour.

Je suis le roi d'un doux royaume :
J'ai pour sujets un cœur, des yeux,
Des lèvres dont le souffle embaume,
Tout un monde mystérieux.

J'ai sous le soleil, corps et âme,
Du réel, du rêve enchanté,
Et tout homme élu d'une femme
À l'orgueil d'une royauté.

L'ÎLE FLOTTANTE

J'ai rêvé quelquefois vivre avec l'être cher
Aimé d'une âme libre à la fois et constante,
Dans un puissant vaisseau, tel qu'une île flottante,
Exilé, perdu, seul, sur la sauvage mer.

Sans compter les moments, sans voir que l'heure passe,
Sans même souhaiter les ailes des oiseaux,
Loin de terre, tout seuls sur le désert des eaux,
Loin des hommes, tout seuls sous le dais de l'espace.

À l'aurore, on dirait : « Salut, douceur du jour ! »
« Salut, douceur des nuits ! » dirait-on aux étoiles.
Le vaisseau chanterait avec toutes ses voiles,
Et le cœur du poète avec tout son amour.

Et le couple enivré n'aurait pas d'autre histoire
Que de vivre pour l'art, la joie et la beauté ;
Le sillage suivrait le navire enchanté,
Comme un chemin chantant de lumière et de gloire.

Lorsque la charmeresse enlacerait l'aimé,
Sous les cieus drapés d'ombre ou ruisselants de flammes,
La mer assouplirait son échine et ses lames
Et lècherait leurs pieds comme un monstre charmé.

Ce ne serait qu'un jour, qu'importe ! ou rien qu'une heure !
Tout l'infini du temps tient dans l'instant d'amour ;

On connut l'immortel n'ayant aimé qu'un jour,
Et lorsqu'on l'eut en soi, qu'importe que l'on meure !

Or le navire, un soir, sous le fouet des éclairs,
S'abîmerait joyeux en retouchant la terre !
Et le vent redirait à la nuit solitaire
Quel mystère d'amour berce le lit des mers.

[N° 99]

RETOUR

Chante mon cœur ! la revoilà,
La terre bien aimée !
La douleur qui nous exila,
N'est-elle pas calmée ?

Voici le bois que nous aimons,
Les genêts, la lavande...
Et la mer au pied des grands monts,
Comme elle est bleue et grande !

Chante, mon cœur, le revoici,
L'été, faiseur de roses !
Les blés, l'azur, l'amour aussi,
Dieu ! que de belles choses !

Chante, mon cœur, car le retour
Est doux comme un présage ;
Il dit : « Tout renaît par l'amour,
Et l'amour n'a point d'âge. »

On n'a jamais assez aimé,
C'est la souffrance douce ;
Toujours, comme l'herbe de mai,
L'herbe d'amour repousse.

Il revient, le mousse parti,
Qui regretta la France !

Elle revient au cœur meurtri,
La timide espérance.

Il peut aussi nous revenir,
L'amour de l'autre année ;
La mer n'est pas près de finir
Sa chanson alternée.

Et quand on ne t'aimerait pas,
N'aimes-tu pas toi-même ?
Ouvre en vain ton cœur et tes bras :
L'important, c'est qu'on aime.

Chante, mon cœur ! la revoici,
La saison parfumée,
La patrie et l'amour aussi,
La douleur bien aimée !

■

Strophe n° 5 : « l'herbe d'amour ». En 1882, Jean Aicard fit paraître, dans le *Petit Var*, le conte « Les arènes d'Arles » où il citait quatre vers en langue provençale. Il s'agissait d'un court extrait d'une chanson qu'il avait entendue fredonner à Arles :

L'herbo que grio L'herbe qui grille
Toujours reverdilho, Toujours reverdit,
L'herbo d'amour L'herbe d'amour
Reverdilho toujours. Reverdit toujours.

[*Le Petit Var*, n° 598, mardi 16 mai 1882, page 2, « Les arènes d'Arles ». En regard, traduction française par Dominique Amann.]

[N° 100]

LAISSE LA VIE À FLOTS...

Laisse la vie à flots entrer dans ta poitrine !
Chante avec tes soupirs, tes larmes et tes cris !
Ce n'est que par l'amour que la Muse est divine :
Aime et souffre en chantant ! La gloire est à ce prix.

Quand tu parles, sens-tu que la parole est vaine ?
Rien n'exprime la vie assez, — le sens-tu bien ?
S'il n'est pas un écho du sang qui bat ta veine,
Ô poète ! sais-tu que ton rythme n'est rien ?

L'art est « une étincelle au feu du ciel ravie, »
Mais ce feu, dans l'azur, ah ! comme il est plus beau !
À côté des ardeurs, des formes de la vie,
Le chef-d'œuvre immortel n'est qu'un noble tombeau !

Sais-tu des mots, des sons, des couleurs ou des marbres
Qui vaillent un sourire, un regard, des cheveux ?
Qui racontent la nuit ? le murmure des arbres ?
Le baiser, les frissons, les regrets et les vœux ?

Oui, chante... pour fixer le souvenir d'un rêve,
Pour revoir ta jeunesse en un songe léger !
Mais si dans les cieus d'or la gloire un jour t'enlève,
Et que l'amour t'appelle à lui, — tu peux changer !

Car la gloire n'est rien, qu'une amorce sublime
Pour attirer les cœurs, les compter et choisir !

À quoi sert le génie ? À mieux sonder l'abîme !
Et l'art ? À pleurer mieux de l'éternel désir !

Les dieux seuls sont des dieux ! Malheur à qui l'oublie !
La rose au doux parfum rit du fronton sculpté,
Car rose elle renaît quand l'amour l'a pâlie,
Et Phidias est mort, dans l'immortalité !

Va, pour être un artiste, aime, mieux que l'art même,
La vie au sein fécond, les lèvres et les yeux !
Chante pour faire vivre ! On vit lorsque l'on aime...
C'est par là seulement qu'on approche des dieux !

■

204

Strophe n° 7. — Phidias (Φειδίας), né à Athènes vers 490 av. J.-C. et décédé à Olympie av. 430, fut un très célèbre sculpteur du premier classicisme grec qui, par l'harmonie de ses compositions, influença considérablement l'art de son époque. Périclès le choisit pour diriger de grands travaux sur l'acropole d'Athènes : il conçut lui-même et réalisa la colossale statue chrysléphantine de la déesse, en ivoire et or sur une structure en bois.

[N° 101]

L'ADIEU

Adieu. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :
Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ;
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ?
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ?
Quel devoir me retient ? Qu'ai-je à faire et pourquoi ?
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste,
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux,
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille !
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : « Téméraires, tout passe ! »
Nous n'avions entre nous que notre volonté ;

205

Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime :
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,
Avec un être aimé s'en va dans un adieu !

■

Poème récité pendant le voyage en Suisse en avril 1884 ; également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 854, dimanche 5 novembre 1899, page 296, colonnes 2-3.

Ces vers rappellent le célèbre *Rondel de l'adieu* d'Edmond Haraucourt, publié un peu plus tard dans son roman en vers *Seul* (Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891, page 12) :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...

[N° 102]

LOIN DES YEUX

Il n'est au monde, il n'est qu'une double puissance :
C'est le désir et le regret.
Loin des yeux, loin du cœur ? Non, non ; c'est dans l'absence
Que le meilleur d'elle apparaît.

On sent mieux ce qu'on perd. Cette mort éphémère,
L'absence, fait vivre l'amour.
Un désir le fait naître, et l'absence est la mère
Des féconds désirs de retour !

Certes, les amours vains, sans force ou sans tendresse,
Pour une absence périront ;
L'amant vrai, juste à l'heure où la présence cesse,
Voit mieux l'amante sous son front.

Le regret, ce désir d'une chose connue,
Rend le bien perdu plus présent !
L'importance et l'ennui du détail diminuent ;
Le meilleur va se précisant.

L'amour trop exigeant, l'absence le désarme :
Un geste, un rien, semblait banal...
L'absence rend, à la lointaine, tout le charme
De l'insaisissable idéal !

Tant qu'on a pu la voir tous les jours, à toute heure,
Cette faveur parut un droit...

Et maintenant, mon Dieu ! se peut-il pas qu'on meure ?...
Quoi ! sans la revoir !... Et l'on voit !

Oh ! si belle toujours !... et parfois si jolie !
Hier, je lisais dans ses yeux...
Aujourd'hui, si quelqu'autre... ah ! l'ingrate m'oublie :
Pourquoi non ? — Et le cœur voit mieux.

Et dans l'obscurité de l'absence profonde,
L'image lointaine apparaît,
Entière, lumineuse à force d'être blonde,
Aux yeux créateurs du regret !

▪

Le regret « désir d'une chose connue »...

[N° 103]

À UN MYOSOTIS

Souviens-toi, dit la fleurette
Qu'une âme envoie au poète...
Oui, chère petite fleur,
Pour mon *malheur*,

Je me souviendrai, fleur pâle
D'où nul parfum ne s'exhale,
Bleue et pâle, et chère fleur,
Joie et *douleur*.

Mignonette, qui t'envoie ?
C'est la grâce, c'est la joie ;
Qui te reçoit, triste fleur ?
Un *triste* cœur.

Et que voudrais-tu me dire,
Pâle, mais prête à sourire ?
Tu murmures : « Souviens-toi.
— Oui, *mais* de quoi ? »

Que son cœur est bon et tendre ;
Que je pourrais y prétendre,
Et qu'elle est exquise à voir
Comme l'espoir ?

Voilà ce que tu veux dire,
Mais je ne puis te sourire,

Ô pâle fleur, triste et doux
Souvenez-vous.

Car tu me dis autre chose,
Fleur bleissante, un peu rose,
Chère fleur du souvenir
Qui fait *souffrir*.

Ô fleur, malgré toi cruelle,
Tu fais que je me rappelle
Quelle main m'a, sans retour,
Fermé *l'amour* !

Ô fleur qu'une âme m'envoie,
Comme un souvenir de joie,
Tu réveilles, sans savoir,
Un *désespoir*.

Tu fais que je me rappelle !...
Orne pourtant, fleur cruelle,
Ces vers qui me seront chers
Entre *mes* vers.

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1356, dimanche 20 juin 1909, page 569, colonne 3 et page 570, colonne 1.

Le myosotis est aussi appelé « Ne m'oubliez pas » en souvenir d'un chevalier qui, se promenant avec sa dame le long d'une rivière, se pencha pour lui cueillir une fleur ; mais son armure était trop

lourde et il tomba dans l'eau. Avant de disparaître dans le flot, il lança la fleur à sa dame et en lui demandant « Ne m'oubliez pas ». En allemand *das Vergissmeinnicht* (*vergiss mein nicht*) ; en anglais, *forget-me-not*. Voir aussi AICARD (Jean), « Des Ailes, un acte en vers », *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, page 231.

Ici, le myosotis rappelle surtout au poète quelle main lui a fermé l'amour !

ENTERRÉ

« Qui donc enterrez-vous là ? »
Dis-je aux porteurs de la civière...
Devant le mort qu'on dévoila
Je fis un pas en arrière...

Ce mort, je le reconnais !
Serait-ce donc que je suis ivre ?
Ce mort, c'est bien moi, traits pour traits,
Et pourtant je croyais vivre.

« Eh ! je suis vivant, vivant ! »
Je suis éveillé, je me tâte ;
Les quatre hommes, là-bas, devant,
Cheminent en grande hâte.

« Holà, croque-mort, l'ami,
Est-ce bien moi que l'on enlève ?
Est-ce mon reflet endormi
Que vous emportez en rêve ?

« Voilà mes noirs, noirs cheveux,
Ma petite moustache brune ;
Sur cette civière je veux
Plaire ce soir à quelqu'une ! »

Les croque-morts ont bien ri ;
Ils ont ri tous les quatre ensemble ;

Et l'un d'eux m'a jeté ce cri :
« Il croit donc qu'il se ressemble ! »

Alors, mes yeux se troublant,
Dans l'obscur miroir d'une eau morte,
Je me vis couché, vieux, tout blanc...
Tiens ! c'est bien moi qu'on emporte !

[N° 105]

J'AVAIS MIS MON CŒUR...

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose...
Un charme fatal est dans la beauté ;
Je pleure en chantant : l'amour en est cause.
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :
Vint un oiseau-mouche : il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche : ...
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !
Noir est le sorcier ; la magie est blanche...
J'avais mis mon cœur dans une pervenche :
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
L'amour est un rude et malin garçon,
Un dur moissonneur bronzé par le hâle...
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cour dans la fleur des vignes...
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,
Le vigneron ivre aux gâtés malignes,
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...

Le garderas-tu ? moi, je te le donne !
Tiens, j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 822, dimanche 26 mars 1899, page 201, colonne 1 ; *Le Semeur*, 2^e année, n° 12, 1907 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1915, dimanche 7 mars 1920, page 231, colonnes 1-2.

214

[N° 106]

VISION

Toutes, versant des pleurs ou chantant vos chansons,
Vierges, où fuyez-vous ? — « Tu vieillis, nous passons !... »
— Une seule a pitié dans la troupe céleste :
L'Amitié reste.

215

À LA FEMME

C'est avec un seul nom, le même,
Qu'on nomme les divers amours, ô mon amour !
Pour une heure l'on dit : « je t'aime, »
Ce grand mot de l'amour suprême,
Qui prend toute la vie, — et la vie est un jour !

Si tu n'as pas un cœur, une âme,
Je puis pourtant t'aimer encor ;
N'avoir pas de tendresse et n'être pas infâme,
En aimant l'éternelle femme,
Dans tes regards d'azur et dans tes cheveux d'or.

Ne t'enorgueillis pas de l'éclatant hommage
Que nous mettons à tes genoux ;
Ce qu'on cherche sur ton visage,
C'est la beauté sans cœur, sans âge,
C'est elle et non pas toi qui triomphe de nous !

Dans l'azur de tes yeux, c'est l'azur qu'on adore,
Le même qui rit dans le ciel ;
Dans ces yeux profonds, c'est encore
La vague vision de tout ce qu'on ignore,
Le beau rêvé qui sort du beau matériel !

Tes yeux bleus, c'est du bleu, mignonne ;
Tes cheveux blonds, du blond doré ;

Et le baiser que je te donne
Cherche l'éternel Beau dans toute ta personne...
C'est pour lui que par toi demain je souffrirai.

Et toi, — qui sais fort bien ces choses, —
Coquette ! tu nous fais souffrir en souriant !...
Oui, tu ris des maux que tu causes,
Sachant que sur ta lèvre on admire les roses,
Et dans tes yeux l'azur lointain de l'Orient !

Blonde cueilleuse de la pomme,
Éternel féminin, comme Goethe te nomme,
Si tu veux fixer plus d'un jour
Un cœur d'homme, — fais-toi toi-même une âme d'homme :
La virile amitié fait seule un long amour !

Tant qu'un amant n'a pas parlé de sa tendresse,
Ce n'est pas à toi qu'il s'adresse ;
Demi-grave, demi-moqueur.
Mignonne, en ta jeunesse il aime la jeunesse !
Prends garde : tu n'as pas son cœur !

Oui, prends garde : il aime dans toutes
Cet attrait éternel d'un charme passager...
Interroge-le, si tu doutes...
Évite plutôt d'y songer,
Et préfère, au vrai triste, un bonheur mensonger ?

Ris-donc, ta jeunesse est si belle !
Crois aux choses de ton désir !
Tandis que le rêveur qui t'enlace et t'appelle,
N'aimant que le beau pur dans ta beauté charnelle,
Meurt de te posséder sans jamais le saisir !

Poème également publié dans AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 2/ 1885, pages 156-158.

Strophe n° 7. — Goethe a introduit le concept « d'éternel féminin » dans le dernier vers de son second *Faust* (1832), *das Ewig-Weibliche zieht uns hinan* « l'éternel féminin nous élève » : au moment où Méphistophélès veut emporter l'âme de Faust, celle-ci est sauvée par les prières de Marguerite. L'éternel féminin est une idéalité transcendante synthétisant ce qu'ont de commun les attributs, traits et comportements des femmes.

[N° 108]

MUSIQUE SANS PAROLES

Ah ! que la jeunesse était blanche !
Je la vois encor,
La fleur du pommier sur la branche
Avec son cœur d'or.

La branche était noire, si vieille !
Blanche était la fleur...
Je n'ai pas revu la pareille :
Divine pâleur !

On y voyait comme un sang rose
Courir en dessous...
Un sang pur, quelle belle chose !
Et l'air était doux.

Cueillir la fleur, casser la branche,
C'est tuer le fruit.
Ah ! que la jeunesse était blanche !
Adieu ; le temps fuit.

Amère est l'odeur d'aubépine...
Aimez les lilas...
Oh ! si l'amour, la fleur divine,
Ne se fanait pas !

LASCIVA PUELLA

La jeunesse est une amante
Savante à nous agacer ;
Je l'aime, elle me tourmente,
Et moi, je veux l'embrasser.

Je veux prendre par la robe
La jolie enfant qui rit ;
Je cours, elle se dérobe,
Et me raille avec esprit.

« Ne fuis pas si loin ! j'arrive !
Je veux tenir un moment
Ta frêle taille captive
En un doux enlacement... »

J'effleure en vain ses épaules
D'un baiser furtif !... Là-bas,
Elle est derrière les saules,
Et ne reparâtra pas.

▪

Lascivus, a, um « folâtre, badin, enjoué, gai » ; *puella, ae, f.*
« jeune fille ». La locution *lasciva puella* se retrouve chez Virgile,
Bucoliques, églogue III, vers 64.

WALSE LENTE

À Léon Bouyer.

La vierge file au mois d'avril
Un fil soyeux, un léger fil,
Dont les brins perdus, dès l'aurore,
Flottent au soleil qui les dore.
Tournez, flottez, tournez encore,
Fils légers, si fins et si longs :
C'est la walse des cheveux blonds.

Valse en chantant, jeunesse blonde ;
L'oiseau bleu, qui mène la ronde,
Dit, au bord de son nid joyeux,
Qu'avril ne sera jamais vieux...
Pour saisir les fils d'or soyeux
Des amours nus, en ribambelles,
Courent après, battant des ailes ;

Ils en feront de fins réseaux
Où les cœurs pris — pauvres oiseaux —
Ont si peur de rester fidèles !...
Tournez, fils soyeux, fins et longs ;
C'est la walse des cheveux blonds.
... Mais le soir vient, mélancolique :
Un rossignol dit en musique
Que les fleurs toujours fleuriront ;
La neige des sommets réplique
Qu'un jour, au cœur et sur le front,

Les hivers pâles neigeront.
Tournez, fils d'or, valsez en rond !
Au vent des nuits Avril frissonne ;
Tout là-bas une horloge sonne.
Et l'été ? — C'est déjà l'automne !
L'horloge chante monotone,
Et, comme les feuilles des bois,
Les heures tournent à sa voix.
Un coucou, froide mécanique,
Chante à son tour :... c'est la musique
Qui rend les plus forts tout tremblants !
Il chante, lentement rythmique :
L'horloge du clocher réplique ;
C'est la walse mélancolique,
C'est la walse des cheveux blancs.

222

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 814, dimanche 22 janvier 1899, page 73, colonne 3.

Léon-Joseph Bouyer, né à Draguignan le 15 janvier 1844 et décédé à Méaulx (Var) le 9 février 1916, épousa à Saint-Raphaël, le 26 juillet 1871 Joséphine-Alphonsine-Jeanne Verger, née à Honfleur (Calvados) le 19 avril 1852, fille naturelle du célèbre jardinier-poète Alphonse Karr avec qui Jean Aicard fut très lié. Pour cette famille, voir : AMANN Dominique, « Jean Aicard et Alphonse Karr », *Aicardiana*, 2^e série, n° 33, 15 avril 2021, notamment les pages 150-153.

Jean Aicard honora Léon Bouyer d'un joli poème :

À Léon Bouyer

Voici sept mois seulement
Nous eûmes un mois charmant,
Plein de douces causeries,
De rêves et de chansons
Et maintenant nous baissons
Nos têtes endolories !

C'est qu'en ce temps nous étions
Dans le beau mois des rayons,
De la rose parfumée
Et de l'espérance en fleurs...
On nie alors les douleurs,
Ou bien la peine est aimée !

Tu t'en souviens, n'est-ce pas,
De la fête des lilas,
De la fête des étoiles.
Et des soirs pâles d'été
Où nous avons tant chanté
Au bruit du vent dans les voiles.

Mais à présent c'est l'hiver
Et le sarment de bois vert
Pleure, crispé dans les flammes ;
Et la mer nous fait songer
Aux matelots en danger
Qui songent aux pauvres femmes !

C'est le charme du printemps
De redonner leurs vingt ans
Aux vieux cœurs, — mais pour une heure,
Les laissant plus vieux après

223

Et plus pleins de longs regrets,
En songeant qu'il faut qu'on meure !

Donc, attends que l'hiver noir
Soit passé, pour que l'espoir
Nous revienne à tire d'aile ;
Attends les lilas fleuris.
Et que sous les toits pourris
Revienne un nid d'hirondelles !

Et nous chanterons encor
Et le soir les couchants d'or
Pourpreront le bord des voiles ;
Et la mer, d'un tendre azur,
Sera le grand chemin sûr
De l'amour et des étoiles.

JEAN AICARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

[Esquisse : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, n° 262, « Manuscrits XXI », pièce n° 211-212, manuscrit non autographe. Version définitive, publiée ci-dessus : *Bulletin de l'académie du Var*, 1909, pages 1-2.]

[N° 111]

LE VIOLON

Quand l'humble violon, sous la main qui l'anime,
Frémit, tremble, tressaille et bondit en accords,
Vous n'y pensez jamais que son âme sublime
Use ineffablement les fibres de son corps !

Vous rêvez ; vous suivez les sons, chemins du rêve,
Dont le caprice errant va, vient, tourne et s'enfuit,
Monte comme la vague et se brise, — ou s'enlève
Comme un oiseau de flamme en essor dans la nuit !

Vous rêvez ! Cependant, lui, l'instrument magique,
Où bat comme du sang l'harmonie aux grands flots,
Il sent bien qu'il se meurt, en donnant sa musique
Fait avec de sa vie expirante en sanglots.

N'importe ; vous voulez l'entendre ? il n'est plus libre !
Il s'abandonne au dieu des amours éplorés,
Et c'est pour vous qu'il chante, et qu'il meurt, et qu'il vibre,
Et qu'il voudra mourir tant que vous le voudrez.

Parfois dans le torrent d'accords qui le secoue,
Écoutez !... une corde a cassé brusquement !
Mais voici que pressé plus fort contre la joue
Il chante et pleure encor, le fragile instrument.

Et moi j'entends souvent, mystérieuse et frêle,
Rompre et crier en moi, quand je chante mes vers,

Une fibre profonde, — étrange chanterelle
Dont l'adieu m'avertit des forces que je perds.

Mais quand tombe ma voix, mon regret la prolonge !
Et désespérément de moi-même vainqueur
Je donne tout l'accord de la vie et du songe
En écrasant l'archet que j'ai mis sur mon cœur.

■

Poème récité pendant le voyage en Suisse en avril 1884.

[N° 112]

PAGANISME

Aucune parole de sage
Ne peut apaiser mes douleurs ;
Aucun mot n'arrête les pleurs
Qui baignent dans mes mains mes yeux et mon visage.

Des mots, des mots, rien que des mots !
Les mots font des douleurs amères ;
Ils font des plaisirs éphémères,
Mais aucun ne saurait nous guérir de nos maux.

Seule la nature éternelle
Dit ce qu'il faut en se taisant,
En faisant voir, dans le présent,
L'avenir, ce passé qui recommence en elle.

Ô terre, dis-moi qui je suis ;
Montre-moi ma fin et ma voie,
Et quels sentiers vont à la joie,
Sous l'ardeur des soleils, sous la fraîcheur des nuits.

Dis-moi l'amour, terre amoureuse
Que baise en chantant le soleil ;
Donne l'exemple et le conseil,
Sainte matière, et fais à l'homme une âme heureuse.

Montre-moi qu'un dieu calme et fort
Sourit, caché dans la lumière !

Ouvre-moi la source première
D'où la vie en chantant sort des flancs de la mort.

Montre-moi la beauté superbe
Des torrents, des bois et des mers,
L'ordre éternel de l'univers
Qui d'un fil d'or rattache à l'étoile un brin d'herbe.

Et berce-moi, sans cris ni pleurs,
Et sans sourire ni blasphème,
Berce-moi, nourrice suprême,
Dans un pan replié de ta robe de fleurs.

[N° 113]

LE BONHEUR EST DANS L'ÉPHÉMÈRE

Ne dis jamais : « C'est un malheur
Que le printemps passe ! »
La fragilité de la fleur
Ajoute à sa grâce.

De son origine à sa fin
Avoir une chose,
On cueille ce bonheur divin
Avec une rose.

Nous n'avons pas entièrement,
(Puisqu'il faut qu'on meure)
Ce qui survit au cœur aimant,
Ne fut-ce qu'une heure ;

L'astre, qui luit sur notre front,
Qu'aimeront tant d'autres,
Les choses qui nous survivront
Ne sont pas bien nôtres.

Les arbres de cent ans, vainqueurs
Des ans, de l'orage,
Sont tristes au cœur, car les cœurs
N'ont jamais leur âge ;

Mais la vierge ou la fleur d'un jour,
La jeunesse altière,

C'est le triomphe de l'amour :
On l'a tout entière !

Que je t'aime, ô saison des fleurs,
D'être sitôt morte !
Meurs, afin que mon âme en pleurs
Au tombeau t'emporte.

Posséder ce qui n'a qu'un jour,
Toute une journée,
C'est l'éternité de l'amour,
Qui nous est donnée !

[N° 114]

AMOUR EST TOUT

Temps est passé de la folle jeunesse,
Où je croyais que gloire était bonheur :
Gloire n'est rien — pour peu qu'on s'y connaisse, —
Amour est tout, j'en engage l'honneur :
Un sonnet vaut ce que vaut le sonneur.
D'autres viendront travailler pour la gloire ;
D'autres feront, aux « filles de Mémoire »,
Salamalecks, courbette, et cœtera...
J'ai passé temps de rêver et de croire :
J'écris mes vers pour qui les aimera.

Je suis à l'heure où l'homme se dépêche
D'aimer encor, de vivre encore un peu ;
Hélas, mon Dieu ! dès que je puis, — je pêche !
Amour pour moi n'est plus un simple jeu,
Mais le seul bien qui soit sous l'éther bleu ;
La femme est tout, l'homme n'est rien sans femme...
Pour un regard, je « damnerais mon âme, »
... Si je croyais au Dieu qui damnera
L'amour divin comme une chose infâme !...
J'écris mes vers pour qui les aimera.

Que les pédants se mettent à mes trousses,
Que tous les sots me mordent au talon !
Pourvu que Jeanne ait deux paroles douces,
Ou qu'une dame, en un coin du salon,

Avec un mot m'abrège le temps long,
En vérité, je nargue la critique,
Et tiens mon vers pour meilleur que l'antique,
Dès le moment qu'il me rapportera
Comme à Chartier, un baiser authentique !...
J'écris mes vers pour qui les aimera.

ENVOI

Princesse, ayez pitié de ma détresse !
Sarcey m'assomme et croit qu'il me caresse ;
C'est à qui plus et mieux me rudoiera...
Mais si mes vers vous déplaisaient, princesse,
... J'écris mes vers pour qui les aimera !

■

Poème en forme de ballade.

Les « Filles de Mémoire » sont les neuf Muses, issues de Mnémosyne déesse de la mémoire et de Zeus. Locution déjà utilisée par Joachim du Bellay, « Nous ne faisons la cour aux filles de Mémoire » (1588, sonnet, page 21 verso). Cf. également *Les Filles de mémoire ou le Mnémoniste*, comédie en acte mêlée de vaudevilles, par Michel Dieulafoi et Nicolas Gersin, Paris, madame Masson libraire-éditeur, 1809, in-16, 32 pages ; 1/ Paris, théâtre du Vaudeville, le 24 février 1807.

Francisque Sarcey (1827-1899) fut un célèbre critique littéraire et dramatique aux jugements souverains. Très ami de Jean Aicard, il l'égratigna toutefois à plusieurs reprises et leur plus grande dissension eut lieu à propos de *Smilis* (1884).

[N° 115]

À UNE OMBRE

Toi qui viens tous les jours, sur une tombe neuve,
Prier la grande mort qui te sourit au seuil,
Sous tes sombres cheveux, pâle et toute en long deuil,
Telle je te désire, inconsolable et veuve !

Moi, je me sens mourir d'une récente épreuve :
J'ai mis hier l'espoir et l'amour au cercueil !
Et nous allons pouvoir, pleins d'un étrange orgueil,
Nous embrasser tous deux sans que le cœur s'émeuve.

Tourne vers moi tes yeux noyés, ne m'aime pas !
Reste muette et pleure en me tendant les bras,
Car je te veux ainsi, pâle et sombre, et lassée !

Et nous allons sentir, nous que le sommeil fuit,
Sous nos fronts douloureux s'endormir la pensée...
Le jour m'ayant trahi, je te cherchais, ô Nuit !

■

Sonnet.

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1285, dimanche 9 février 1908, page 125, colonne 3.

**POUR UNE VIERGE
AUX LIBRES PROPOS**

Tes vingt ans ont l'orgueil de ta virginité,
Jeune fille superbe, et ta poitrine est mûre,
Et ton corps tout entier, froid dans sa ligne pure,
Est le plus beau qu'Éros ait jamais convoité.

Les hommes près de toi, — tels des bêtes sauvages,
Quand revient la saison du rut impérieux, —
Sentent la nuit passer tout d'un coup sur leurs yeux,
Car le sang de leurs cœurs bondit à leurs visages.

Les beaux adolescents qui t'ont vue une fois
N'ont plus que des sommeils pleins de rage et de fièvres ;
Les vieux qui, sans parler, vont remuant leurs lèvres,
Pour te nommer tout seuls retrouvent une voix.

Toi pourtant, sous ton air hautain déjà troublée :
« Où donc est-il, celui que je dois faire dieu ?
Celui qui pressera, sur sa poitrine en feu,
La mienne ? et dans ses bras ma tête échevelée ? »

Et puis tu te redis : « Non ! pas même celui
Qui vient hanter parfois mes longues nuits sans somme !
Pas même celui-là, non ! je méprise l'homme !
Et l'éclair de l'orgueil dans tes yeux a relui !

Tu dis : « Tout amour passe » ; et j'entends qu'il demeure,
L'amour que mon amour aura récompensé !
Et tu perds l'avenir à le craindre passé !
Et ton présent s'occupe à laisser finir l'heure !

Ainsi tu vis pareille à l'avaricieux
Qui, pour garder le fruit le plus beau de sa vigne,
Mortel coupable et vain, et possesseur indigne,
N'y laisserait porter ni la main ni les yeux.

Il n'en passe pas moins, quand personne n'y goûte,
Le beau raisin tremblant où la joie a mûri !
Sans livrer son trésor il tombera flétri :
Ainsi passe ton cœur, et tu passeras toute.

Va, va, tu peux rêver encore, encore un jour,
Éternel l'éphémère, et la fleur éternelle :
L'heure coule, emportant ta rêverie en elle,
Ta vaine éternité des roses de l'amour.

Ainsi l'amour vengé fuira pour toi, sans être !
Prends garde, ô belle enfant, de le trop mépriser !
L'amour a des moments choisis, pour son baiser,
Comme l'auguste rose a le printemps pour naître.

Redoute l'heure affreuse où, lassée en son cœur,
Ayant chassé ceux-là que son orgueil estime,
La femme au cœur hautain, qui se disait sublime,
Donne au dernier venu la gloire du vainqueur !

Car l'amour tout puissant veut qu'on le reconnaisse ;
De plus fières que toi redoutent son courroux :

Ne l'irrite donc pas, le dieu fort et jaloux ;
Promets-lui ta beauté dans toute ta jeunesse !

Choisis autour de toi le courage ou l'esprit,
La force ou la beauté d'un fier, d'un noble mâle ;
Entre au bois de Diane et sors-en toute pâle,
Puisque tu sais si bien qu'ici-bas tout périt ;

Et quand se faneront plus tard tes couleurs roses,
Tu connaîtras du moins l'étrange illusion
Qui nous fait, dans un court moment de passion,
Pénétrer l'infini des êtres et des choses ;

Car c'est là tout l'amour, — secret religieux :
Il fait sentir la vie, au moment où l'on crée,
Inépuisable au fond, dans sa brève durée,
Et sa minute à lui vaut les siècles des dieux !

[N° 117]

L'EAU QUI PASSE

L'eau passait ; je regardai l'eau
Dont le chant tombe et se relève,
Et je vis le changeant tableau
Du réel flottant dans un rêve.

L'eau chantait ; j'écoutai ce bruit
Dans l'écho sonner goutte à goutte ;
Un sanglot passe, un rire suit...
Et je dis : « La vie est là, toute. »

L'eau baisait ; baisers palpitants
Qui faisaient naître sur la rive
La vie en fleurs, tout un printemps,
Fils du ciel clair et de l'eau vive.

L'eau bleissait ; le vaste azur
S'y posait sur un fond de terre...
Le Réel pur couvrait l'impur
D'illusion et de mystère.

... Un spectre des réalités,
Fuite du temps, couleur d'espace,
Dans l'azur d'un rêve emportés,
Amours, chants, plaintes ; l'eau qui passe.

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1229, dimanche 13 janvier 1907, page 21, colonne 3 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1948, dimanche 24 octobre 1920, page 330, colonnes 2-3.

[N° 118]

L'OUBLI DE TOUT

Chagrins, bonheurs passés, le monde,
Tout n'est plus, tout n'est rien, tout s'oublie en aimant.
Privilège fort et charmant
De la volupté féconde !

Que veut dire ce flot d'oubli
Qui submerge le cœur d'un abîme et le noie,
Lorsque l'amant meurt de sa joie,
Dans l'amour enseveli ?

Sait-on que l'univers existe,
Quand tu fermes tes bras enveloppants sur nous,
Ô femme adorée à genoux ?
L'amour est donc égoïste ?

Non, les dieux savent ce qu'ils font ;
Ils ont, dans nos oublis, mis l'avenir du monde !
Leur prévoyance est si profonde
Qu'on n'en voit pas tout le fond !

Quand la Vierge à lui s'abandonne,
L'homme, oublieux de tout, du ciel, du genre humain,
Tient tout l'infini dans sa main,
Qui presse une main mignonne.

Les mondes ? comment y penser ?
Mais que, sauf deux amants, tout meure sur le nôtre,
Un sourire en baisant un autre
Pourra tout recommencer !

SOUPIR FINAL

J'ai senti ton baiser
Sur le mien se poser :
Mon âme a fui, ravie.
Je mourrai sans effort,
Ayant goûté la mort
Aux sources de la vie.

Mais ne donnez qu'un jour,
Rien qu'une heure à l'amour,
Car le temps le profane...
Tout un beau soir d'été,
N'aurons-nous pas été ?
Quelle fleur ne se fane ?

Après avoir aimé,
Mon cœur s'est refermé
Comme se plie une aile...
Mon cœur s'est rendormi.
Adieu, mon doux ami,
Pour la vie éternelle !

LES ROSES

Oh ! les jeudis, les dimanches !...
— Nos couronnes sur nos fronts
Sont faites de roses blanches...
Nous nous aimerons.

Oh ! les couchants, les nuits closes !...
— Nos cheveux, ô mes amours,
Sont parés de roses roses...
Aimons-nous toujours.

Adieu terre, enfants, patrie !...
— De mon front découronné
Tombe une rose flétrie...
Avons-nous aimé ?...

BRIN D'AUBÉPINE

La haie est en fleur ; j'y cueille une branche.
Quel en est le parfum ? Quelle en est la couleur ?
Le parfum est amer et l'aubépine est blanche...
Pourquoi donc, sur ce brin, chaque petite fleur
A-t-elle un peu de rose au fond de sa pâleur ?
Ce rose lui vient-il d'une main enfantine,
 Qui s'est piquée à l'aubépine,
 En essayant, pauvre petite main,
 De cueillir la fleur du chemin ?
 Mais non ! Cette ombre de carmin
 Lui vient plutôt de ma pensée
 Où passe, d'une ombre offensée,
La vierge rougissante à paupière baissée,
 Par qui mon âme fut blessée.

À UNE JEUNE FILLE

À la rose, votre parente,
Quand j'aurais pris, avec des mots mystérieux,
 Ce sang, invisible à nos yeux,
 Qui la fait rose et transparente ;
 Quand j'aurais pris aux frais lilas
Leur charme qu'on désire et qu'on pleure tout bas,
À l'eau du lac Léman ce qui la rend si pure,
À l'air lointain ce qui fait qu'il s'azure ;
Quand j'aurai, de ces fils qu'Avril fait voltiger,
 Tissé de mes mains un réseau léger,
Alors, mais seulement alors, ô jeune fille,
J'aurai dit la fraîcheur qui dans vos regards brille,
L'attrait de votre joue, — et de vos cils baissés,
Et la grâce et l'amour seront pris et fixés.

À UNE JEUNE AMIE

Jeune fille au calme visage,
Ne passe pas dans mon chemin ;
J'ai l'âge triste où l'on est sage,
Je ne peux te donner la main :
Ne passe pas dans mon chemin.

Je ne veux pas voir, ô jeunesse,
Tes yeux frais où nage un rayon ;
Vois voltiger ce papillon...
Je ne crois pas qu'un cœur renaisse :
Va, suis plutôt ce papillon !

Tes cheveux, emplis de lumière,
Tout brouillés, semblent des réseaux :
Mon âme y viendrait la première,
Car les âmes sont des oiseaux...
Cherche plutôt des nids d'oiseaux.

Mon âme est une fleur fanée
Où ta lèvre boirait des pleurs ;
Je suis las ; j'ai dans les douleurs
Trop tôt commencé ma journée...
Jeune fille, cueille des fleurs.

FUITE DU TEMPS

Ah ! ce qui manque à la jeunesse,
C'est qu'elle-même se connaisse !
Elle est fraîche et pareille à l'eau pure qui court ;
L'eau, joyeuse et légère, ignore
Que sa fuite la fait sonore
Et qu'un adieu secret pleure en son chant d'amour.

Bleue et claire comme l'espace,
Elle ne saura qu'elle passe
Que parce qu'elle aura depuis longtemps passé ;
Elle croit que le ciel qu'elle aime,
En elle immobile lui-même,
Doit y baigner sans fin son azur nuancé.

Il lui suffit d'une hirondelle
Pour sourire sous un coup d'aile
Sans voir que le temps vole et que l'oiseau le suit,
Et si quelque horizon étrange
Lui montre que la rive change,
Elle croit qu'elle rêve et que la rive fuit !

Hélas ! la jeunesse est une onde !
Elle n'a pas une seconde
Qui ne soit un départ, un indicible adieu !
Avec un doux bruit de caresse,
Elle s'écoule, elle se presse
Sur la pente d'aimer qui la ramène à Dieu !

Dites-lui donc comme elle glisse,
Afin qu'elle se réjouisse
D'avoir une heure, un jour, ce qui n'aura qu'un jour,
D'emporter sous le grand espace
Le passage de ce qui passe :
La rose d'un rosier sur un rayon d'amour !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1279, dimanche 29 décembre 1907, page 621, colonnes 2-3.

246

[N° 125]

CARITAS

L'amour fit, ayant fait les mères,
Ce désir, où tous sont enclins,
De sécher les larmes amères
Dans les yeux des enfants câlins.

La mère sait, quand l'enfant pleure,
Sentir son mal, même inconnu,
Mourir parfois, s'il faut qu'il meure !...
De là tout amour est venu.

La pitié de l'homme pour l'homme
N'est qu'un sentiment imité :
Maternel, — le seul mot qui nomme
La douceur de la charité.

L'Amour, — qui veut, implore, exige, —
Fit, avec l'amour maternel,
Le dévouement, comme un prodige,
Qui, créé, devint éternel.

Ainsi la Volupté féconde,
Fit fleurir dans le cœur humain
L'amour pour l'homme, honneur du monde,
Ce lys qu'elle porte à la main.

▪

Caritas « cherté, haut prix » s'oppose, en ce sens premier, à *vilitas* « bas prix ». Dans un second sens, ce substantif désigne l'amour sur le mode affection, tendresse.

247

RIEN SANS AMOUR

Que serait donc la vie ? un labeur sans salaire,
Si l'amour n'était pas, pour juger et choisir ;
Les forts, les valeureux, ne le sont que pour plaire,
Et toute gloire agit dans ce secret désir.

Le cerf essaierait-il sur les rudes écorces
La vigueur de ses bois qu'il accroît en beauté,
Si la biche n'était le prix des nobles forces,
Et s'il ne voulait vaincre un rival redouté ?

Le divin rossignol, dans la nuit solennelle,
S'il ne voulait chanter mieux que le rossignol,
Et mourir préféré de la douce femelle,
Mettrait-il en chansons les puissances du vol ?

Esclave de l'amour lorsque tu t'en crois libre,
C'est pour son but caché que tu te fais meilleur ;
Le prodige du mal ne rompt point l'équilibre :
Par l'amour lentement tout germe devient fleur.

Qui n'a, sous le regard de la jeune adorée,
Senti croître en son cœur le courage et l'effort ?
Les créateurs diront ce qu'un sourire crée ;
Les vaillants, que l'amour n'a pas peur de la mort.

L'amour accroît sans fin les formes et les âmes ;
Le mieux sans fin naîtra de l'effort qui périt :

Un dieu lointain se fait dans le regard des femmes
Qui jugent tous les fronts comme le veut l'Esprit.

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1334, dimanche 17 janvier 1909, page 54, colonne 3 et page 55, colonne 1.

LE CIEL

Le Ciel, plus haut que les tempêtes,
Maintient son calme sur nos têtes,
Éclatant des sublimes fêtes
Des aubes et des soirs et des astres chantants !
Il chante, plein d'orbes en flammes,
Dont les clartés semblent des âmes,
Les éternels épithalames,
Qui vibrent suspendus dans l'espace et le temps.

Centre de l'effroyable ronde,
L'attraction, force féconde,
Attire un monde autour d'un monde,
L'appelle en le fuyant et murmure : suis-moi !
Et lui, — sans que rien le détourne, —
Dans l'Éther muet, qui séjourne,
Autour de son soleil, il tourne,...
Ainsi la sympathie et l'amour font la loi.

Ils échangent de la lumière
Qui fait sourdre dans la matière
La cellule auguste et première
D'où sort l'Homme, en qui naît la cellule d'un dieu !
L'œuf de tout, c'est une étincelle
De la lumière universelle,
Goutte du torrent qui ruisselle
Sur les courbes sans fin des infinis en feu !

Lustre des apparentes voûtes,
Le soleil fait les choses, toutes,
Sur notre globe, avec des gouttes
De sa source impossible à toucher du regard !
La chair, en brûlant, fait notre âme ;
L'amour, brûle, fait par la femme,
Tout est l'amour, tout est la flamme,
Et le centre est partout qu'on ne voit nulle part !

Filles des clartés aveuglantes,
Reposez nos yeux, vertes plantes !
Et quand les étoiles tremblantes
Clignent des yeux au fond du Ciel, couples, aimez !
Un lait divin d'amour, de joie,
Fait là-haut cette pâle voie
Par où l'infini nous envoie
Un désir renaissant de bonheurs innommés !

Aimez, couples ! le ciel conseille.
Que votre âme rayonne et veille,
Aux feux des étoiles pareille,
En chantant l'avenir d'un firmament lointain !
Soyez beaux et féconds comme elles ;
Enfantez des âmes nouvelles,
Et, selon les lois éternelles,
Mêlez de la lumière aux ombres du destin.

Le ciel sublime est ordre et vie,
Chanson dans la règle suivie...
Et si la vue en est ravie,
C'est que tous ces points d'or tournoyants dans les airs,
Disent qu'en vous, cœur et pensée,
Tout, jusqu'à la marche enlacée,
Est selon la loi cadencée
Qui fait chanter en chœur l'esprit des univers !

LA SEULE SAGESSE

Ô sages, la seule sagesse
C'est d'accorder sa vie au rythme universel.
Vieillards, écoutez la jeunesse :
Elle est dans le secret du ciel.

Quel souffle de blasphème a couru sur la terre ?
Quel vieillard a crié que la vie est un mal ?
Ignorants, respect au mystère !
Esprit, — vénère l'animal !

Qui donc a dit : honneur à la femme stérile !
Qui maudit la fécondité ?
Quelle est donc la fleur inutile
Qui conteste ses droits au beau fruit de l'été ?

Quel faux prophète a dit aux voluptés fécondes
De tuer dans leurs flancs les maux dont nous souffrons,
Et d'arrêter le cours des mondes,
Par les subtilités qui naissent sous nos fronts !

Qui donc a conseillé d'abolir toute joie,
Celle du sang ? celle du cœur ?
Qu'il se nomme — (afin qu'on le voie !)
À l'univers sublime, à l'infini moqueur !

Que celui qui reproche aux mères d'être mères
Soit voué, sous les cieux souriants et sereins,

Aux lazzis des bouches amères !
L'éternel a sondé ses reins :

Celui-là n'est qu'un fruit sans saveur et sans vie,
C'est un avorton de l'amour !
Que sa mémoire soit de mépris poursuivie,
Tant qu'on verra des fleurs sous la gâité du jour !

Seule la vieillesse des races
Ose parler de mort au désir renaissant,
Mais les puissances et les grâces
Refleuriront sans fin dans la pourpre du sang !

Et c'est un ridicule rêve
Que vouloir arrêter, parce qu'un siècle est vieux,
Le torrent éternel de lumière et de sève
Qui roule sur la terre en ruisselant des cieux !

■

Hymne au rythme universel sur lequel tout ce qui vit se développe.

L'ÉPHÉMÈRE

Invisible, au point pareil,
L'éphémère, naît, féconde,
Meurt, — plus prompt que la seconde, —
Dans un rayon de soleil.

Pour l'amour il faut qu'il naisse,
Et qu'il meure incessamment ;
Tout vit et meurt en aimant,
Dans l'éternelle jeunesse.

Avant l'heure des amours,
C'est vers elle qu'on chemine ;
L'existence, — après, — décline ;
Nos secondes sont des jours...

Que sommes-nous dans l'espace,
Et dans le temps ? — D'humbles points.
... Les siècles passés sont moins
Que la seconde qui passe.

Invisible, au point pareil,
L'éphémère naît, féconde,
Meurt, — plus prompt que la seconde, —
Dans un rayon de soleil.

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1309, dimanche 26 juillet 1908, page 75, colonne 2.

Toute chose, dans le cycle de son existence — naissance, vie, mort — est éphémère, mais toute chose également renaît pour de nouveaux cycles... aboutissant à la notion oxymorique d'un « éternel éphémère » !

NUIT EN MER

C'était la nuit, la mer, et je tenais la rame ;
Et le bateau portait celle que j'aime tant,
 La belle jeune femme,
Assise, en robe claire, et le voile flottant.

Je dirigeai la barque au large, vers l'étoile
Que choisit notre amour pour lui parler de nous...
 L'air doux gonflait son voile...
À genoux, je posai le front sur ses genoux.

La brise fit tourner notre barque à sa guise,
Sur l'eau qui soupira comme un sein soulevé.
 Elle, inclinée, assise,
M'effleura d'un soupir en caresse achevé.

Seuls, sous la grande nuit constellée et sublime,
Sur la mer qui baisait les rivages au loin ;
 Sous nous, l'étrange abîme ;
Autour de nous, partout, l'infini sans témoin.

Jamais amour eut-il retraite plus profonde,
Ô cieux et mer ! et lit plus digne de l'amour !
Si près, si loin du monde,
Qu'importent les retours du rivage et du jour !

Ô barque, île flottante, étroite, et mesurée
Au désir de l'amour, comme un nid de goëland !

Ô mer ! ombre azurée
Qui nous faisais le ciel si proche, et tout tremblant !

N'est-ce pas, cieux et mer, gouffre où le rêve plonge,
Que, là, nous eûmes plus de joie, autant et plus
 De réel dans un songe,
Que les siècles futurs et les temps révolus ?

N'est-ce pas que la mort était sous cette planche,
À deux doigts d'un bonheur qui ne la craignait pas,
 Sous la barque qui penche,
Dans l'onde où des cieux d'or nous invitaient tout bas ?

N'est-ce pas que la vie et la mort sont pareilles
Pour ceux qui, s'endormant vaincus, au point du jour,
 Las des nuits et des veilles,
Sont morts, afin de vivre en épuisant l'amour !

LA MER

La mer dit, la grande amoureuse,
Dont le sein se gonfle et se creuse :
« Hélas ! je ne suis pas heureuse ! »
Tout mon cœur dispersé se brise aux continents ! »
Et poussant une horrible plainte,
La maudite, toujours enceinte,
Sent venir, pâlisant de crainte,
De nouvelles douleurs et de nouveaux amants.

Un trouble, au dedans d'elle, gronde,
Et, lasse d'être trop féconde,
Elle sent plus d'un nouveau monde
Monter, des profondeurs de ses flancs, vers le jour ;
En vain, vers le ciel qu'elle implore,
Elle hurle ! — toujours, encore,
Par millions, le madrépore
Fait des îles, avec des atomes d'amour.

« Assez ! » dit-elle torturée,
Mais soumise à la loi qui crée,
Par les quatre vents déchirée,
Elle a senti, le long de tous ses flancs meurtris,
S'ouvrir, béer, sous les caprices
Des tempêtes génératrices,
Des blessures et des matrices,
Mille bouches d'horreur toutes pleines de cris !

— « Amour, Amour ! assez, dit-elle !
Laisse-moi, puissance immortelle,
Sous l'azur noir qui me constelle
Goûter toutes les nuits la paix et le sommeil...
Laisse-moi, force souveraine,
Pendant les jours calme et sereine,
En manteau bleu comme une reine,
Bercer entre mes bras mon amant le soleil ! »

Mais la mordant comme une proie :
« Ne t'attarde pas à la joie !
C'est ton amoureux qui m'envoie !
Je lui creuse un chemin, répond l'âpre typhon ;
Je précède un rayon sublime !...
Pour que le zoophite infime
Voie aussi le jour dans l'abîme,
Il faut bien qu'en pleurant je t'ouvre jusqu'au fond !

« Car l'amour, c'est de la lumière ;
C'est là la matière première
D'où la forme sort toute entière,
Et j'ouvre en toi passage au rayon de l'amour !
Je suis le douloureux cyclone
Qui jusqu'en ta plus sombre zone
Éclaire ta flore et ta faune,
Limbes de l'avenir tendant les bras au jour ! »

Il dit, et la mer s'échevèle !
Et, prise d'une horreur nouvelle,
À ce destin qui se révèle,
Elle accepte en chantant son tourment éternel !
Et l'amour qui fait son martyr,

Soulevant son sein qu'il déchire,
Engloutit l'homme et le navire,
Pour que l'atome obscur ait une part de ciel !

▪

Notre poète imagine les prosopopées de la Mer génératrice de toutes les formes de la Vie et du Typhon puissance immortelle qui anime le monde.

260

[N° 132]

LA GRAINE DU CHARDON

Pendant que l'Ange des tempêtes
S'essouffle, et que, — pâles d'horreur,
À se dépasser toujours prêtes,
Les vagues, incessants coureurs
Poursuivis des vents laboureurs,
Dressent leurs millions de têtes ;

Pendant que le cyclone noir
Ouvre, pour que l'air le féconde,
L'abîme, ignoré de la sonde,
Qui, se creusant en entonnoir,
Aspire un rayon sans le voir,
Nourriture de l'œuf d'un monde !

Pendant que l'effrayant géant
Commande l'affreuse bataille
De tous les vents, sur l'océan
Qui bondit, écume, tressaille,
Blessé par mille trous, béant...
Pendant que l'ouragan travaille,

L'Amour, une fleur à la main,
Le petit enfant héroïque,
Accourt avec son air gamin :
« Elle a fleuri sur mon chemin ;
C'est une fleur bleue, et qui pique ;
Tiens, souffle !... » Et le géant s'applique !

261

Il souffle dessus... Et, joyeux,
L'enfant terrible suit des yeux
L'aigrette du chardon, en bulle,
Qui, légère, court et circule
Au-dessus des flots furieux
Que le vent affole et bouscule !

À travers les mâts du vaisseau
Qui roule, qui tangué, qui sombre,
Elle passe comme un oiseau...
Et, sur des naufrages sans nombre,
L'Ouragan soutient le berceau
D'une fleur qui traverse l'ombre.

[N° 133]

UXOR

Je te connais, ô toi dont le cœur est un lierre
Enroulé douze fois au tronc du chêne fort ;
Ton amour dévoué ressemble à la prière
Qui suit les âmes dans la mort.

L'anneau d'or à ton doigt s'est rivé de lui-même ;
Ce qui manque à l'époux, tu le lui donneras ;
Et de ton pas, rythmé sur la Règle suprême,
Tu marches, ton bras sur son bras.

Tu files de la laine en veillant sur la flamme,
Ô vestale épousée, ô mère des vertus !
Les vains désirs, glissant aux vitres de ton âme,
Restent dehors, des vents battus.

Les enfants de tes fils adoreront l'aïeule
Quand tes cheveux seront d'un beau blanc sur ton front ;
Même veuve, jamais tu ne te croiras seule,
Car tes fils pieux t'aimeront.

C'est toi qui transmettras la petite étincelle
Où couve le grand feu d'un avenir divin,
Et dans des milliers d'ans tu seras toujours celle
Dont l'amour n'a pas été vain.

Tu seras vénérée entre toutes les femmes,
Et tu seras bénie avec des pleurs heureux,

Gardienne des feux sacrés, faiseuse d'âmes,
Que vénèrent tes amoureux !

Peut-être ai-je passé près de ton âme offerte,
Sans pouvoir accepter le don d'un tel amour.
Ton Dieu, qui sait le fond de ma peine soufferte,
Ne m'a pas permis le retour...

Le débauché ne voit que ta pure paupière,
Car sous ton œil limpide il abaisse son œil ;
Ta chair semble un albâtre où veille une lumière,
Et ta fierté n'a point d'orgueil.

Tu fondes la famille et tu fais la patrie ;
Le dévouement est né de ton flanc maternel,
Et l'époux, sur son cœur, à la place meurtrie,
Sent l'amour des cœurs purs, — comme l'autre, — éternel.

■

L'*uxor* « épouse, femme mariée » est la maîtresse du foyer : elle file la laine et veille sur la flamme ; « faiseuse d'âmes », elle donne la vie ; et, en fondant la cellule familiale, elle fonde la Patrie.

[N° 134]

LES NOCES DU PAPILLON

On attend chez le notaire
Le joli célibataire,
Papillon le bien-aimé.
« Mariez-vous, ô volage,
Qui promettez mariage
À toutes les fleurs de mai ! »

Le joyeux célibataire
Répond : « Hélas ! comment faire,
Je n'aurais pas de maison !
— Mon fils, qu'à cela ne tienne !
Je te céderai la mienne,
Lui dit le colimaçon. »

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Mon lit n'aurait point de draps ! »
Du milieu de son étoile :
« Je sais filer de la toile,
Dit l'Aragne, tu verras ! »

Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Et du pain ! du pain doré ! »
La fourmi n'est pas prêteuse,
Mais elle est malicieuse :
« Du pain ? je t'en céderai ! »

Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire ?
Le pain sec n'a pas bon goût !
— Moi, j'ai la clef d'une armoire
Ou l'on peut manger et boire,
Dit le rat, j'entre partout. »

Le malin célibataire
Répond encor : « Comment faire ?
Je n'ai point de sucre, hélas !
— Fais ce que l'on te conseille :
Épouse ! lui dit l'abeille ;
Mon miel ne manquera pas ! »

Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire ?
Je n'ai pas même un flambeau ! »
Le ver-luisant : « Baliverne !
N'ai-je donc pas ma lanterne ?
À ton service, mon beau ! »

L'autre, à ces amis féroces
Dit : « L'on serait à mes noces
Sans musique, je le crains !
— Ta, ta, disent les cigales,
N'avons-nous pas nos cymbales
Et nos jolis tambourins ? »

Le pauvre célibataire
S'en alla chez le notaire,
S'en alla bien ennuyé...
Et tous tinrent leur promesse,

Et vinrent après la messe
Se moquer du marié !

■

Poème également publié dans *La France moderne*, 4^e année, nouvelle série, n^o 67, mercredi 31 mai 1893, page 2, colonnes 3-4.

Le marié est ici un personnage embarrassé et gauche, godiche et indécis, paraissant promis à quelque mésaventure !

LA REINE DE MAI

Enfants, mal revenus d'un vague songe obscur,
Nous avons tous senti nos regards pleins d'azur
S'éveiller lentement sur la vie et les choses ;
Et plus que le soleil, que les jeux et les roses,
Nous avons tous aimé d'un frais amour troublant
Une enfant de notre âge embrassée en tremblant,
qui fait la grande sœur et la petite femme...
Ô pure aube d'amour dans une aurore d'âme !

268

« Pour le premier de mai, Claire, tu te mettras,
Lui disais-je souvent, tout en blanc ; tu tiendras
Des bouquets dans tes mains, et sur tes robes blanches
Je jetterai des fleurs, des muguet, des pervenches,
Des lys, tu sais, où sont des bêtes-à-bon-Dieu...
Des glaïeuls, des lilas, et puis... attends un peu :
Il faut une couronne, et je veux te la faire.
Que tu seras jolie au milieu des fleurs, Claire !
Quand tout sera fleuri, j'irai tout ravager !
Mais, tu sais, il faut être assise, sans bouger ! »

Ô souvenir ! jamais ce projet n'eut son heure ;
Mais on tendit de blanc le seuil de sa demeure ;
C'était aux premiers jours d'un mois de mai charmant ;
Un vent doux traversait l'enclos en s'embaumant,
Et mille oiseaux chantaient dans leurs nids, sous les feuilles.

« Que feras-tu de tous ces bouquets que tu cueilles ?
Me dit-on ; en voilà beaucoup ! Donne-les-moi. »
Mais je les refusais en répondant : « Pourquoi ? »

On me dit : « C'est pour Claire. — Alors, je vous les donne,
Mais, attendez ; j'ai fait ce matin la couronne ! »

Ô souvenir ! je vis de mes yeux tout en pleurs
La jeune fille en blanc que l'on jonchait de fleurs,
Pâle autant que sa robe éclatante était blanche ;
Ma couronne de lys orne son front qui penche ;
Paisible, elle sourit sur un lit parfumé :
On dirait qu'elle joue à la reine de mai.

■

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1297, dimanche 3 mai 1908, page 414, colonne 1.

269

La reine de mai ou *la mayo* est une tradition provençale que Jean Aicard a évoquée plusieurs fois : « Les Mayes » (*Poèmes de Provence*), « La Maye d'avril » (*Poèmes de Provence*), « La reine de mai » (*La Chanson de l'enfant*). Pour fêter l'arrivée du mois de mai, une fillette tout habillée de blanc, assise sur un trône et couverte de fleurs, recevait l'hommage des passants qui remettaient à ses camarades des piécettes permettant à la troupe enfantine d'aller ensuite acheter quelques friandises.

PLEIN AIR

J'ai toujours, depuis l'heure où courut dans ma veine
Le trouble adolescent des désirs amoureux,
J'ai toujours poursuivi d'une espérance vaine
La nymphe qui soupire au fond des rochers creux.

À quinze ans, je baisais l'herbe de la fontaine,
Et le tronc des bouleaux qui chuchotent entre eux,
Et je croyais toucher une forme incertaine
Quand j'enlaçais l'eau vive avec mes bras heureux.

Mais je n'ai rien saisi de mes visions blanches ;
Je n'ai jamais aimé sur l'herbe, sous les branches,
Dans le libre horizon du ciel illimité.

Viens donc ! toi, chère femme, à mes rêves pareille,
Viens : le doux vent du soir veut te dire à l'oreille
Mes souvenirs d'avril et de virginité.

■

Sonnet.

AUX ALISCAMPS

I

Entre les peupliers très-hauts, fuit l'avenue
Que, de chaque côté, parmi les gazons verts,
Bordent les vieux cercueils de pierre, grands ouverts,
Tout pleins de morts absents et de vie inconnue !

Un rossignol enchante, avec sa voix menue,
La vaste nuit, si sombre au fond des cieux couverts,
Et là, l'amour aimant à peupler les déserts,
Au bras du bien-aimé l'amoureuse est venue.

Et lui, grave, sentant qu'on est ici bien seul,
Détache un long manteau flottant, et le déploie,
Pour faire de la tombe une couche de joie...

Mais l'étoffe aux grands plis se change en noir linceul
Dans cette pierre creuse où dort peut-être une âme,
Et, tout pâle, il hésite... en regardant la femme...

II

« Soit, » dit-elle, et, troublée en son cœur qui faiblit,
Elle se couche au fond de la terrible bière...
Le ciel, moins chargé, verse une morne lumière :
C'est à croire vraiment que, — morte, — elle pâlit.

Et voilà que le couple heureux s'ensevelit,
Et la mort d'un instant va baiser leur paupière...
Mais leurs membres heurtés aux parois de la pierre
Sentent que le tombeau refuse d'être un lit !

« Je suis fait, leur dit-il, pour la mort elle-même,
Étroit, pour la mort seule et l'immobilité...
— Oh ! comme sur ce noir toute blancheur est blême !

— Hors d'ici ! jouissez, souffrez à mon côté,
Dit la mort... pas en moi !... Je ne veux pas qu'on aime,
Vivants, dans le repos de mon éternité ! »

■

272

Deux sonnets.

En Arles, les Alyscamps — Champs-Élysées — sont une nécropole
antique abritant de nombreux sarcophages.

[N° 138]

UNICA

Toi, c'est l'amour profond — que l'amour te pardonne ! —
Profond, sans fond, immense, amer comme la mer,
Doux comme un miel d'Hymette, au fond d'une âme bonne
Où pourtant le doute est amer.

Toi, c'est l'amour qui meurt où sa griffe étoilée
S'attache, comme fait le lierre dévorant.
Une lumière d'astre à ton ombre est mêlée ;
Ta tristesse est d'être trop grand.

Toi, c'est l'étrange amour que rien ne déconcerte ;
Le corps défiguré peut languir et mourir :
Tu chéris la douleur et, par la mort soufferte,
Tu prouves que tu sais souffrir.

Toi, tu suivras l'amant, blême et froid, dans la fosse ;
Et, comme Roméo, tu ne crains pas pour lit
La tombe, — où la beauté semble avoir été fausse,
Tant l'étrange mort la pâlit !

Toi, c'est l'amour jaloux, égoïste et sublime,
Qui, se donnant entier, veut l'amant tout entier !
Et ton désir d'archange a des noirceurs d'abîme,
Et ta tendresse est sans pitié !

Puisse, ô bonheur, un dieu t'écarter de ma route !
Démon qui fais toucher le ciel avec la main,

273

Céleste enfer, amour sans tache, que redoute
Mon cœur mobile et trop humain !

▪

L'adjectif latin *unicus, a, um* signifie « unique, seul » mais aussi « unique, sans pareil, sans égal ».

[N° 139]

274

LES CŒURS BLESSÉS

Cœur blessé, cœur blessé, que tu m'as fait souffrir
De tes éternelles blessures !
Comme je me serai longtemps senti mourir !
L'amour n'a pas de mort ni de douleurs plus sûres
Que celles dont on meurt, dont on souffre en aimant
Un cœur blessé mortellement.

Oh ! le doute et ce cœur, quel pacte ont-ils conclu ?
Ce cœur, je veux en vain qu'il croie !
Hélas ! ô cœur blessé, si tu l'avais voulu,
Notre amour eût fleuri comme une fleur de joie
Qui rouvre dès le jour et referme le soir
Un calice embaumé d'espoir.

Oh ! que ne puis-je — hélas ! je l'essaierais en vain ! —
Te chérir d'un amour moins tendre !
Gaiement, j'accepterais la nuit, le jour divin,
Le vie en l'appelant et la mort sans l'attendre !
Cœur blessé, cœur blessé, je serais le vainqueur
Des doutes de mon propre cœur !

À quoi donc sert l'amour qui demeure impuissant
À guérir le cœur d'une femme ?
Quoi ! je meurs des frissons qui te glacent le sang,
Et tu ne sens jamais les ardeurs de mon âme !
Vois-tu, cher cœur blessé, tu ne m'aimes pas bien,
Puisque pour toi je ne peux rien !

Quel orgueil j'aurais eu, bien-aimé triomphant,
À l'apaiser, ce cœur qui doute,
Avec mon cœur joyeux, avec mon cœur d'enfant !
Mais non !... Seuls côte à côte ils font la même route,
Et sans fin, — en rêvant de mourir enlacés, —
Ils se fuiront, les cœurs blessés !

275

[N° 140]

PLEURE-TOI

Tant que tu n'auras pas, dans les bras de la femme,
Juré que tout est faux qui n'est pas de l'amour,
Et bu, dans ce néant rapide où l'on se pâme,
Honte, orgueil, douleur, joie, ensemble et tour à tour !

Tant que tu n'auras pas senti, sous le Vautour,
Ta chair perdre, en criant, mieux que du sang : de l'âme !
Et tout bas accepté le songe d'être infâme
Pour une heure au besoin, si ce n'est pour un jour !

Tant que, pris de dédain pour tout ce qui t'effraie,
Portant ton cœur en toi plus ouvert qu'une plaie,
Tu ne l'as pas béni, ce bonheur de souffrir !

Ne sachant pas encor tout ce que, sur la terre,
On peut vivre de vie et savoir de mystère,
Pleure-toi si tu meurs ! c'est trop tôt pour mourir.

■

Sonnet.

Le Vautour fait songer à l'aigle envoyé par Zeus et qui chaque jour venait dévorer le foie de Prométhée vaincu et enchaîné sur le mont Caucase pour avoir dérobé le feu du ciel et l'avoir livré aux humains.

[N° 141]

AMOR-MORS

Aimer n'est que mourir : c'est la mort que tu veux
Quand ta bouche expirante appelle une autre bouche !
C'est la mort qui t'approche et dont l'aile te touche
Quand le vent du désir passe dans tes cheveux.

Aimer, c'est expirer : c'est donner de sa vie !
Et comment la donner toujours sans l'épuiser ?...
Qui n'a pas dit : « Je meurs ! » sous l'étrange baiser ?
Ô mort ! amour ! bonheurs de la force assouvie !

La tristesse qui vient aux amants sans désir
Est un secret adieu de leur vie en allée...
Leur joie est un secret appel vers l'avenir :
La vie est à la mort éternelle — accouplée !

À l'heure du dernier soupir tu seras fort,
Toi qui fus bien aimant, la mort te sera bonne !
Car tu connais déjà les songes qu'elle donne :
La pâleur des amants est celle de la mort.

■

Amor « Amour » et *mors* « mort » sont inséparables car intimement liés dans un cycle infini vie-mort-résurrection.

[N° 142]

LA BELLE ÉTOILE

Étoile du matin, Vierge parmi les anges,
Flamme limpide au fond d'un azur argentin,
Dont le reflet transforme en éclairs l'eau des fanges,
Ô fraîche Étoile du matin !

Jeune fille du ciel, ô la première Étoile,
Compagne du Réveil à la faucille d'or,
Ô rêve du berger, ô guide de la voile,
Qui veilles sur tout ce qui dort !

Douce petite sœur de la blanche épousée
Qui sous son voile clair baisse un front rougissant,
Toi qui verses ces pleurs qu'on nomme la rosée
Sur les fleurs d'azur et de sang !

Ô charmeuse lointaine, espérance de l'âme,
Toi que même les cœurs ne toucheront jamais !
J'ai rêvé cette nuit que tu devenais femme,
Belle Étoile, et que tu m'aimais !

Et je t'ai vue, Étoile, — ineffablement tendre, —
Tandis que j'étais seul sur la grève, à songer,
Par pitié lentement t'émouvoir et descendre
Dans le cœur obscur du berger !

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 717 dimanche 21 mars 1897, page 185, colonne 1.

Stella matutina « Étoile du matin » est une appellation latine de la planète Vénus ; *Ave Stella matutina* est aussi une antienne mariale de la tradition carmélitaine.

[N° 143]

LASSITUDE

J'entends gémir mon cœur, j'entends pleurer mon âme...
Mets ta main sur mon front, mets ta main sur mes yeux...
Un charme maternel, tendre et délicieux,
Est dans ta main, et dans la main de toute femme.

Continue à parler de tout un peu, de rien,
Et sans t'inquiéter de mes silences mornes ;
Mon esprit va, noyé dans un néant sans bornes,
... Je ne t'écoute plus. Ta voix me fait du bien.

Sur ton cœur si vivant prends ma tête lassée ;
Berce-moi demi-mort, sans joie, entre tes bras,
Et baise par pitié, — je n'y répondrai pas, —
Mon front indifférent où souffre ma pensée.

▪

Poème également publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1257, dimanche 28 juillet 1907 page 77, colonne 2.

LA CHANSON DU LIT

Salut à l'autel redoutable,
Au lit, dressé comme une table,
Pour le festin de vie et le festin de mort !
Un spectre est au chevet, droit, — un doigt sur sa bouche ;
Salut à l'effrayante couche
Où tombent le faible et le fort.

Salut ! — C'est, qu'on entre ou qu'on sorte,
Le seuil de l'éternelle porte,
Premier, dernier degré de l'escalier des temps...
La conscience meurt, folle dès qu'elle y tombe :
Car sur cette forme de tombe
Fument les cauchemars flottants.

Salut ! — C'est là que le bon somme
Donne l'oubli paisible à l'homme
Qui faiblit chaque soir après les forts travaux :
Il dort comme il dormait au ventre de sa mère,
Et, la nuit, sa force éphémère
Renaît pour des labeurs nouveaux.

Salut au lit, où l'accouchée
Sur l'enfant qui vagit — penchée,
Connut la grande joie et les grandes douleurs ;
Où le frais nourrisson rit, joue et se fourvoie !
Au lit blanc qu'un berceau côtoie,
Au lit de dentelle et de fleurs !

C'est l'autel sacré du mysère,
Où gît l'avenir de la terre,
Le beau destin promis aux hommes du futur ;
L'autel prodigieux où dort l'espoir du monde ;
Où l'enfant rose à tête blonde
Fait renaître l'homme plus pur !

C'est l'autel sublime où la vierge,
Sous la soie et l'or, — sous la serge,
S'offre nue aux baisers de l'éternel amant...
Des anges tout pensifs le portent sur leurs ailes,
Car, grâce aux voluptés charnelles,
L'esprit revit incessamment !

Et c'est encor la barque étrange
Où l'homme, — dont la face change, —
Sent se coucher la mort, terrible, à son côté...
Il la sent près de lui, l'invisible inconnue,
Le poil dressé sur sa chair nue,
L'œil déjà plein d'éternité !

L'œil blanc sous la paupière creuse,
Il expire... Ô sombre amoureuse,
Il va connaître enfin l'étreinte de tes bras !
Et quels sont tes baisers pour qu'on en soit si pâle !
Et pourquoi, depuis que l'on râle,
Tes époux ne trahissent pas !

Mais, à travers l'horreur d'un songe,
Il sent l'affreux bateau — qui plonge
Dans l'inconnu profond d'où nul n'est remonté !
Et, plein du bruit confus des choses qu'il a faites,

Sanglots des deuils, rires des fêtes,
Il descend sous l'éternité !

▪

Le lit accueille les différents moments de la vie : l'étreinte des corps amoureux, la naissance de l'enfant, la régénération des forces épuisées, la mort.

282

[N° 145]

MÈRE ET FILLE DES DIEUX

Sur un seuil d'infini j'ai dressé ta statue,
Ô grande vision impossible à saisir !
Isis qui m'apparais saintement dévêtue,
Faites de tout l'amour et de tout le désir !

Sur ta chaste blancheur ta main retient les voiles
Que l'Amour, ce veilleur, arrache à ton sommeil ;
Noirs, tes cheveux sont pleins de nuit et pleins d'étoiles ;
Blonds, on y voit frémir la splendeur du soleil.

Tout l'azur clair des cieux nage dans ta prunelle.
Le murmure de tout sourd dans ton cœur sans fond ;
Et la sève de tout fait la fleur éternelle
De ta beauté suprême où l'univers se fond.

Tous les rayons sacrés convergent vers ta gloire ;
Tout en elle aboutit dans le monde en travail ;
L'aurore la plus rose et la nuit la plus noire
Se lèvent pour la faire et n'en font qu'un détail.

La mer est sous tes pieds, bleu-de-ciel, blanc-d'écume ;
Nous ne connaissons rien qui ne se voue à toi ;
Pour toi, la perle naît ; pour toi, le lys parfume ;
L'étoile te couronne, et tu fais l'Homme roi.

Ô Vierge immaculée, éternelle et féconde,
Les siècles infinis ne sont que pour te voir,

283

Car la perfection, dans ta poitrine ronde,
Palpите d'avenir et nous gonfle d'espoir.

Tous naissent en criant : « La vie est toute en elle ! »
Tous vivent en tendant les bras vers tes rayons ;
Tous meurent en rêvant de ta joie éternelle...
Même en niant les dieux, grâce à toi nous croyons !

Ô splendeur ! ô divine ! Esprit dans la matière !
Idéal fait de chair ! beauté ! source d'esprit !
Épanouissement de la nature entière !
Ô le rêve immortel de tout ce qui périt !

Pas un qui t'ait trahi de toute notre race !
Les femmes n'ont de nous qu'un amour né du tien !
Nous aimons dans leur grâce un attrait de ta grâce ;
Nous plaignons, sans la voir, celle qui n'en a rien !

C'est par fidélité pour ta splendeur parfaite
Qu'on se voit infidèle à l'imperfection !...
Si haut que soit le ciel, toi tu trônes au faite,
Rêve fait de réel, matière et vision !

Pardonne au cœur blessé par ton regard suprême
Qui, ne pouvant aimer que toi, toujours, encor,
Se détournant pour toi de l'humble enfant qui l'aime,
Préfère à son anneau doré ton cercle d'or !

Oh ! pardonne-nous, — toi, l'Immuable fidèle,
La déesse du seul et de l'unique amour ! —
Quand l'amante, à l'amant qui se sépare d'elle,
Reproche de n'avoir d'amour que pour un jour !

Il faudrait tant de jours, tant d'amours, tant de femmes
Pour emplir à moitié l'âme où tu resplendis !
Quel éclat faudrait-il pour imiter tes flammes ?
Quel plaisir n'est enfer près de tes paradis !

Va, ta Règle nous suit, sous toutes apparences !
Rien ne peut prévaloir contre ton charme sûr :
Un bonheur infini se fait de nos souffrances ;
Un idéal se fait de nos dégoûts d'impur !

Déesse, nous marchons vers ta pureté fière,
Ô Vierge ailée, à pied parmi de durs cailloux !...
Tous les coureurs d'amour sont souillés de poussière,
Mais tous sur ta candeur fixent un œil jaloux !

Et les vierges, sachant comme ils te sont fidèles,
Et quels amours te sont à jamais dévolus,
Mettent jalousement de ton image en elles,
Pour que les cœurs liés ne se détachent plus !

Ornant ainsi sans fin leur forme avec leur âme,
Elles nous contraindront à les mériter mieux,
Et se divinisant l'un par l'autre, homme et femme,
Tous te proclameront mère et fille des dieux.

Isis est l'une des déesses les plus populaires du panthéon égyptien : épouse exemplaire, elle redonne vie à son mari Osiris assassiné ; mère aimante, elle protège son fils Horus de tous les dangers.

Pour Jean Aicard elle la beauté suprême à laquelle tout se rapporte, l'idéal même de l'éternel féminin.

TABLE DES MATIÈRES

La Clef d'Or	n° 1
Les fiancés	2
La chère Douleur	3
J'ai dit à mon cheval	4
Au bord de l'étang	5
Plus belle	6
Orgueil	7
Aubade	8
Détresse	9
Les jours noirs	10
Si ton cœur est brisé	11
Le Taureau	12
Hanté	13
Jaloux	14
Un mensonge	15
Le Baiser	16
Le Billet	17
Le Ver-Luisant	18
L'oubli	19
Pluie d'été	20
À une Musicienne	21
Chérubin	22
Déclaration d'amitié	23
Sur le lac	24
Mon pauvre cheval	25
La bonne aventure	26

La Patricienne	n° 27
La Chevauchée	28
Le Rossignol	29
Écrit sur un éventail	30
La petite Fée	31
Le Dragon	32
Adam trahi	33
Le Cheveu d'or	34
Jamais assez	35
Chanson	36
Conseils inutiles	37
La Mer qui brûle	38
Le Laurier-Rose	39
La Jalouse	40
Le Bouquet de roses	41
Amour antique	42
La Fille du Lépreux	43
L'Art vaincu	44
Rendez-vous	45
L'Hirondelle	46
Les Yeux	47
La Fuite	48
Lied	49
La Bouche	50
Aimer, n'aimer pas	51
À cheval	52
L'Étoile	53
La Fleur	54
Le Papillon	55
L'Amour piqué par une abeille	56
Dans un amandier	57
La Fée	58

En Mai	n° 59
À une Coquette	60
La Rose jalouse	61
Aurore et Matin	62
Bacchante !	63
Suppose un roi	64
Les Forgeuses de chaînes	65
Grain de riz	66
Cauchemar joyeux	67
Résurrection	68
Crayon	69
La Perle	70
Diane	71
La Loi d'or	72
Le Bluet	73
Cruauté déçue	74
En rêve	75
Un Aveu	76
Matinée	77
Peines d'amour sont encore des joies	78
Réponse à la question	79
Les Billets doux	80
La Fossette	81
À la même	82
Jamais plus	83
Le cher parfum	84
Ne te plains pas du temps	85
Le Lit du Torrent	86
Elle riait	87
Un Bouquet à Chloris	88
Le Lilas blanc	89
Les Étoiles filantes	90

Une Inquiétude	n° 91
Tes Yeux	92
Le Miracle	93
L'Extase	94
Les Cheveux	95
La Brouille	96
Tous les bien-aimés sont des rois	97
L'Ile flottante	98
Retour	99
Laisse la vie à flots	100
L'Adieu	101
Loin des yeux	102
À un Myosotis	103
Enterré	104
J'avais mis mon cœur	105
Vision	106
À la Femme	107
Musique sans paroles	108
Lasciva Puella	109
Walse lente	110
Le Violon	111
Paganisme	112
Le Bonheur est dans l'éphémère	113
Amour est tout	114
À une ombre	115
Pour une Vierge aux libres propos	116
L'eau qui passe	117
L'oubli de tout	118
Soupir final	119
Les Roses	120
Brin d'aubépine	121
À une jeune fille	122

À une jeune amie	n° 123
Fuite du temps	124
Caritas	125
Rien sans amour	126
Le Ciel	127
La seule sagesse	128
L'Éphémère	129
Nuit en mer	130
La Mer	131
La Graine du chardon	132
Uxor	133
Les Nocces du Papillon	134
La Reine de Mai	135
Plein air	136
Aux Aliscamps	137
Unica	138
Les Cœurs blessés	139
Pleure-toi	140
Amor-Mors	141
La belle Étoile	142
Lassitude	143
La Chanson du Lit	144
Mère et Fille des Dieux	145

Achevé d'imprimer

Le vingt-trois octobre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

À PARIS

Notes et Documents

Charles Delagrave	295
Marcellin Berthelot	295

Rédacteur : Dominique AMANN

Charles Delagrave, libraire-éditeur

Né à Paris le 12 mai 1842, Charles Delagrave fit ses premières études au collège Sainte-Barbe. En 1865, il acquit la petite librairie classique fondée par Louis-Charles Dezobry et E. Magdeleine, offrant un modeste fonds éditorial de classiques français, grecs et latins. S'intéressant également à l'histoire, la géographie, les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie, il donna aux Éditions Delagrave une extension considérable, investissant progressivement les différents niveaux de l'enseignement. En 1880, il compléta son offre éditoriale par des fournitures de papeterie, du matériel didactique et des pupitres à deux places en bois. Il mourut à Paris le 17 mars 1934, laissant son affaire à ses descendants.

Marcellin Berthelot

Marcellin Berthelot naquit à Paris (5^e) le 25 octobre 1827 d'un père médecin et républicain convaincu, qui se dévoua sans compter lors de l'épidémie de choléra de 1832 et pour secourir les blessés des barricades de 1848.

Après de brillantes études primaires au lycée Henri-IV, il entra en classe de sixième à l'âge de dix ans et brilla particulièrement en histoire et en philosophie (prix d'honneur de philosophie au concours général). C'est à Henri-IV qu'il fit la connaissance de Renan.

Il fit ses études supérieures à la faculté des sciences et à la faculté de pharmacie de Paris.

En mai 1861, il épousa Sophie Niaudet, une nièce de Louis Bréguet, d'une famille originaire de Suisse et calviniste depuis le XVI^e siècle. Il se lia d'amitié avec Victor Hugo et la famille Clemenceau.

Marcellin Berthelot commença ses premières recherches dans le laboratoire privé de Théophile-Jules Pelouze (1807-1867) puis il entra au Collège de France en 1851 comme préparateur d'Antoine-Jérôme Balard. Intéressé par l'étude des composés organiques de nature complexe, il soutint sa thèse en 1854.

Une série d'articles sur le glucose publiés en 1859 lui permit de décrocher un poste de professeur à l'École supérieure pharmacie. Six ans plus tard, en 1865, sur la recommandation de Balard, le Collège de France lui offrit une chaire de chimie organique spécialement créée à son intention. Il enseignait également à l'École pratique des hautes études, dont il avait soutenu la création avec Renan.

Parallèlement, il apprit le sanskrit et étudia les Védas auprès de l'orientaliste Eugène Burnouf (1801-1852), professeur au Collège de France (1832-1852). À partir de 1869, année de l'inauguration du canal de Suez et durant laquelle il visita l'Égypte, Berthelot s'intéressa aussi à la philosophie et à l'histoire des sciences en Asie et au Moyen-Orient : il incita des philologues à entreprendre l'étude des textes alchimiques grecs, syriaques et arabes. Il traduisit lui-même les ouvrages d'Abu Musa Jâbir ibn Hayyân Al-Azdi : le *Livre du Royaume*, le *Livre de l'Équilibre* et le *Livre de Mercure oriental*.

Profondément patriote, Berthelot participa aux opérations de la guerre franco-allemande de 1870 et entra au Comité scientifique de défense ; président du comité consultatif du *Service des poudres et salpêtres de France*, puis président de la Commission des substances explosives, il expérimenta de nouvelles

formules de poudre : il contribua notamment à la mise au point et à la production d'explosifs sans fumée, très utilisés durant la Première Guerre mondiale.

Nommé inspecteur général de l'Instruction publique en 1876 puis sénateur inamovible en juillet 1881, il demanda des investissements scientifiques en faveur de la santé publique et vint en aide aux paysans et ouvriers vivant dans des situations difficiles ; il milita pour la laïcisation et la réforme de l'enseignement.

Il fut ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts du 11 décembre 1886 au 17 mai 1887 dans le gouvernement René Goblet ; puis ministre des Affaires étrangères du 1^{er} novembre 1895 au 23 avril 1896 dans le gouvernement Léon Bourgeois.

En fin de carrière, il s'intéressa à la physiologie végétale. Établi à Meudon, il créa des cultures expérimentales dans les potagers de l'ancien château et étudia les liens entre la croissance végétale et l'électricité.

Marcellin Berthelot mourut à Paris le 18 mars 1907 à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut inhumé au Panthéon, en compagnie de son épouse.

Travailleur actif, Berthelot déposa environ mille deux cents brevets qu'il refusa toujours de vendre, voulant les léguer à la France et même au Monde.

Il a laissé une œuvre imprimée riche et diversifiée, à la fois scientifique, morale, historique et philologique.

Jean Aicard a quelque peu connu Marcellin Berthelot, notamment en 1887 :

Jean Aicard a visité l'Algérie, en 1887. Il assista à Alger au congrès des instituteurs présidé par le Ministre de l'Instruction publique, M. Berthelot. Le poète prit pour sujet de son dis-

cours : *le Rôle de la poésie dans l'éducation*, et présenta au congrès le *Livre des Petits*. M. Berthelot conclut dans sa réponse : « Votre œuvre est la nôtre ; le *Livre des Petits* est le livre de la Ligue de l'Enseignement, le livre des Patriotes. ^{a)} »

Notre poète fit également appel en 1894 à Marcellin Berthelot dans la campagne qu'il mena en faveur des pêcheurs d'Islande^{b)}.

Et, en octobre 1920, dans son hommage à Pierre Dupont, Jean Aicard eut à cœur de rappeler une confidence du célèbre scientifique : « L'illustre savant Berthelot me dit un jour : "Ce n'est pas l'idée qui gouverne le monde, c'est le sentiment". Il avait raison. L'idée de patrie, par exemple, peut être combattue et d'aucuns croient pouvoir la tuer par le raisonnement, mais le raisonnement ne la tuera point parce qu'elle est avant tout un sentiment. On aime la vieille mère, la vieille maison, son village, son champ, sa terre, la patrie. L'amour de la patrie est un sentiment. Le cœur a ses raisons. Le cœur populaire a les siennes. Toutes les théories, tous les sophismes les plus habiles n'entraîneront jamais que les minorités — contre le sentiment populaire. ^{c)} »

^{a)} SAINT-LANNE (Émile), *Dictionnaire illustré des contemporains*, Paris, E. Dentu, 1891, in-folio, page 9, colonne 1.

^{b)} Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et les marins. I. Les pêcheurs d'Islande », *Aicardiana*, 2^e série, n° 38, 15 août 2022, pages 221-254.

^{c)} Discours lu le dimanche 24 octobre 1920. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, n° 418, dossier « Discours hommage à Pierre Dupont », octobre 1920 ; manuscrit autographe, 14 feuillets, portant quelques corrections.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.